Maupassant

La Petite Roque

Les Classiques de Poche



LA PETITE ROQUE

Paru dans Le Livre de Poche :

BEL-AMI
BOULE DE SUIF
CHOSES ET AUTRES
CHRONIQUES *(La Pochothèque)*
CONTES DE LA BÉCASSE
CONTES DU JOUR ET DE LA NUIT
CONTES CRUELS ET FANTASTIQUES *(La Pochothèque)*
CONTES GRIVOIS
CONTES NORMANDS *(La Pochothèque)*
CONTES PARISIENS *(La Pochothèque)*
EN FAMILLE *et autres nouvelles*
LE HORLA *(Libretti)*
LE HORLA *et autres récits fantastiques*
MADEMOISELLE FIFI
LA MAISON TELLIER
MOUCHE
NOTRE CŒUR
LA PARURE *(Libretti)*
PIERRE ET JEAN
LES SŒURS RONDOLI
UNE PARTIE DE CAMPAGNE
UNE VIE
YVETTE

GUY DE MAUPASSANT

La Petite Roque

PRÉFACE DE JACQUES CHESSEX
INTRODUCTION ET NOTES
DE LOUIS FORESTIER

ALBIN MICHEL

Louis Forestier, professeur, à l'université de Paris X, est un spécialiste des questions concernant la fin du XIXe siècle. Il a publié d'importants travaux sur Rimbaud et Verlaine. On lui doit surtout l'édition des œuvres de Maupassant dans la Bibliothèque de la Pléiade : *Contes, Nouvelles* et *Romans,* 3 vol. (1985, 1986, 1987). Dans la collection « Classiques » du Livre de Poche, il a annoté Alphonse Daudet et plusieurs volumes de Maupassant.

Les notes additionnelles sont M.-F. Azéma. Celles de Louis Forestier sont suivies de la mention (L.F.).

ISBN : 978-2-253-03017-1 - 1re publication - LGF

PRÉFACE

Je commencerai par « Sur les chats ». Il me semble en effet que ce texte concentre à merveille tous les pouvoirs du conteur de premier ordre qu'est Maupassant : il mêle la chronique à plusieurs récits — le chat solaire d'Antibes, fascinant, féminin et abhorré, le chat pris au collet qui meurt sous les yeux de l'enfant, le rêve turc du château de Thorenc, l'intrusion du chat « châtelain », qui n'est pas sans faire penser au phénomène du *Horla*, — en même temps que l'écrivain, dans de nombreuses diversions, mêle au récit la chronique (« Il faisait chaud ; une odeur de fleurs nouvelles... »), l'érotisme (« Je la prends par le bout de mes doigts dans ce poil chaud... ». Ou encore « ...des yeux immenses, un corps admirable, un peu brun mais d'un brun chaud et capiteux »), enfin des références psychologiques et littéraires (Baudelaire). J'ajouterai que la composition très libre du texte, fondée sur trois parties réunies avec une apparente désinvolture, appartient en propre au génie de Maupassant. Désinvolture ? En fait c'est l'art le plus sûr qui porte le récit, le laissant ouvert, léger, naturel, comme le propos d'un conteur inspiré. En même temps, cette structure très libre est pour nous le privilège des très grands nouvellistes et des chroniqueurs les plus convaincants. Stendhal, Tourgueniev, Tchekhov, Marcel Arland, Jouhandeau et Giono ont montré cette souveraine liberté. Comme si l'art supérieur consistait à mimer l'improvisation — l'esquisse, le trait, le premier jet —, et c'est du côté des musiciens et des peintres qu'il faudrait peut-être chercher le plus grand nombre de coïncidences, de *correspondances*, pour

reprendre l'admirable exemple baudelairien : « Les parfums, les couleurs et les sons se répondent... » Et Guy de Maupassant, dans la lumineuse constellation des improvisateurs, nous apparaît comme l'un des phares les plus éclairants de ces deux derniers siècles.

« La Petite Roque » commence dans un bouillonnement d'eau, comme si ce fond sonore et obsessionnel était nécessaire au conteur pour mettre en train son récit. Bien sûr on se souvient immédiatement des nouvelles et des chroniques de *Sur l'eau*, et de la prodigieuse digression d'« Amour », dans *Le Horla* : « J'aime l'eau d'une façon désordonnée... » Puis c'est la découverte du cadavre de la petite Roque, violée et assassinée dans la futaie ombreuse et moussue. Rappel : le viol, acte de contrainte, phénomène érotique dévoyé — ainsi l'on se souvient (entre autres) du viol du « Vagabond », toujours dans *Le Horla*, — comme si l'obsession sadique de Maupassant culminait sporadiquement dans ces circonstances extrêmes.

On note aussi le flux irrésistible du récit, et le *suspense* maintenu jusqu'aux limites du soutenable : qui a violé, qui a tué Louise Roque ? se demande sans cesse le lecteur. Et le corps nu de la petite fascine ce lecteur, comme il fascine et terrorise les personnages du drame dans l'ombreuse futaie du crime. Ce filet de sang sur la cuisse, cette poitrine déjà faite... Et la tentative de suicide de Renardet lors de l'abattage du vieux hêtre de la futaie. Et le revolver du maire ; ses larmes. L'arme brillante et le canon de l'arme dans la bouche du maire. La longue crise haletante de Renardet, sa solitude hantée et coupable, cette « angoisse d'épouvante qui lui crispait la face », tandis que sa pensée sans cesse l'accule au souvenir quasi photographique de son crime, et que l'obsession de l'horrible forfait l'approche irrésistiblement de la punition.

Là encore apparaît l'obsession de l'enfermement qui hante Guy de Maupassant : la cellule, la tombe, les catacombes, une auberge enfouie dans le désert des neiges alpestres, autant de lieux où la terreur, où la folie gagnent.



Guy de Maupassant. Gravure d'après Gervex (1886)

Enfermé dans sa chambre, Renardet passe par tous les états hallucinatoires de la peur, et de l'horreur du meurtre qu'il revit sans cesse, cependant que la phosphorescence de la morte luit sur la mousse à quelques centaines de mètres dans l'ombre noire. Il y a là des lieux où règne le plus extrême sentiment du fantasme et de l'effroi.

J'ai parlé plus précisément de deux des textes du recueil, il faudrait analyser en détail chacun des sept autres récits qui font, de leur cohérence, des échos qu'ils se renvoient, des instants polaires ou de pitoyables scènes cruelles.

Un livre fort et qui dure, qui agit longuement dans notre mémoire. C'est que Maupassant agit en nous comme une substance vénéneuse, et qu'il nous contraint à son tour, qu'il nous lie à son désir, à son effroi, à ses éblouissements noirs, en nous faisant ses témoins et ses complices. J'aime cet envoûtement et cette peur. J'aime ces paysages et ces figures. Et j'admire de plus en plus cet art, sublime et délétère, qui m'apparaît, même sous ses aspects ensoleillés ou voluptueux, comme une décisive écriture de la mort.

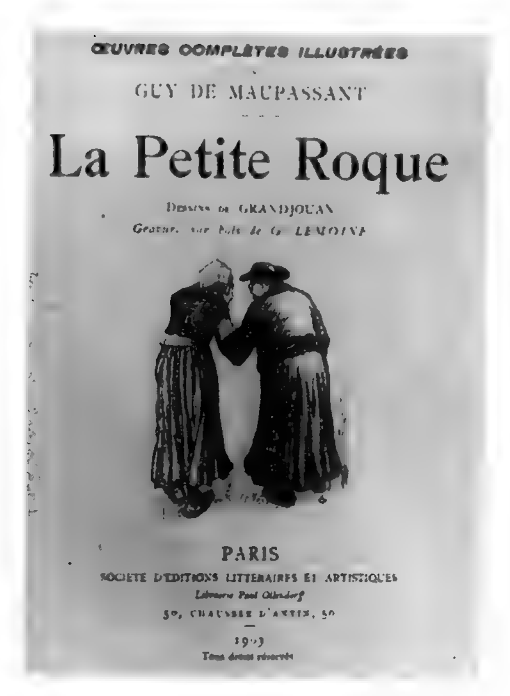
Jacques CHESSEX.

INTRODUCTION

L'originalité de l'œuvre

Ce n'est pas dans le rapprochement des nouvelles qui le constituent que réside l'originalité du recueil : il n'y a rien de commun entre « Le Père Amable » et « Julie Romain », ou bien entre « L'Ermite » et « L'Épave ». Si les sujets paraissent hétérogènes, différant ainsi de l'unité d'inspiration qui caractérise par exemple *La Main gauche* (1889), quelques thèmes constants les parcourent et quelques questions nouvellement abordées par Maupassant les distinguent des œuvres précédentes.

Plusieurs contes présentent d'intéressantes notations sur les adolescentes. Depuis quelques mois, le sujet passionnait visiblement l'écrivain. Sans doute avait-il été aiguillonné par le succès de deux romans récents : *Chérie* de Goncourt et *La Joie de vivre* de Zola, parus en 1884. Maupassant consacre une chronique à ces études de jeunes filles, dans *Le Gaulois* du 27 avril 1884 : il s'y montre attentif à ces êtres qui ne sont plus des enfants et ne sont pas encore des adultes ; le mystère de leur personnalité, la vivacité de leurs réactions, la rapidité de leur transformation physique et morale le fascinent. Aussi l'évocation des êtres jeunes est-elle souvent liée, pour lui, à la conscience du temps qui s'écoule et du vieillissement. C'est à travers le déguisement de deux jeunes gens que Julie Romain mesure le temps passé ; l'évocation d'une jeune fille rencontrée sur une épave fait cruellement sentir au héros les vingt ans écoulés depuis cette aventure. Cette idée sera largement exploitée, en 1889, avec *Fort comme*



La Petite Roque, édition de 1903.

la mort et le personnage d'Annette de Guilleroy. Dès 1885, peu avant la publication des contes qui constituent *La Petite Roque*, Maupassant avait déjà glissé dans *Bel-Ami* la curieuse figure de la petite Laurine, fillette attentive, sensible, et déjà coquette. « Mademoiselle Perle » est l'histoire inverse d'une sensibilité refoulée, d'une métamorphose avortée. Louise Roque, elle, dans la nudité gracile de son jeune corps à peine formé, entrevu dans l'eau de la rivière, éveille les sens et la sexualité ; elle est devenue femme avant d'avoir été jeune fille, victime d'un destin brutal. L'originalité de Maupassant est de nous présenter une galerie de jeunes filles peu conforme à l'idée que le public s'en fait ordinairement : certes, elles sont agréables et attirantes, mais elles n'ont pas l'enjouement

de leur âge. Elles paraissent mûries par l'intuition des tristesses de la vie. Elles sont là comme pour rappeler à ceux qui les entourent l'échec de l'existence et l'inexorable fuite du temps.

Elles démontrent aussi que la nature et la société tendent à opprimer les faibles, Maupassant le savait d'instinct et ses lectures de Spencer et de Darwin le confirmaient dans cette idée. Ainsi que l'a joliment écrit Albert-Marie Schmidt, de nombreux contes se présentent comme un « massacre des innocents », particulièrement dans ce recueil. Il est, en effet, facile d'évoquer la mort des deux enfants de Rosalie Prudent, celle de la petite Roque, de Césaire, le fils d'Amable. Sans aller à ces cas extrêmes, d'autres personnages sont des victimes à divers titres. Rosalie Prudent, la petite bonne, est menacée des rigueurs de la société en la personne de ses maîtres : « Ils auraient voulu la voir guillotiner tout de suite, sans jugement » ; l'audace est d'imaginer, contre la vraisemblance de l'époque, l'acquittement de Rosalie. L'oppression morale n'est pas moins grande que la physique. Elle est surtout constituée par l'obsession du souvenir : la vie de Mlle Perle, de Mme Parisse ou de la jeune Anglaise de « L'Épave » est gâchée par la hantise d'un bonheur côtoyé et manqué. Il y a de la cruauté dans ces narrations : la chose est à la mode avec Barbey d'Aurevilly ou les *Contes cruels*[1] de Villiers de l'Isle-Adam. Maupassant donne à ce plaisir de la souffrance un statut qui le place entre le Mirbeau du *Jardin des supplices* et le Poe du « Puits et le Pendule ». Cruelle, l'apparition devant Julie Romain de l'image de sa jeunesse, même si la vieille actrice paraît prendre du plaisir à une torture supplémentaire ; cruels, le viol de la petite Roque et les traînées de sang sur les jambes de la fillette, à quoi répondent les traînées de cervelle sanguinolente sur les rochers après le suicide de Renardet ; cruelles enfin, presque insoutenables, certaines pages de « Sur les chats ».

1. Voir l'édition établie par Daniel Leuwers, Le Livre de Poche n° 5847.

Tout ce mal constaté est le résultat d'une fatalité qui pèse sur l'homme. Maupassant a lu Schopenhauer et a retenu ses enseignements pessimistes. L'écrivain considère que les individus sont les jouets d'une destinée aveugle qui les immobilise dans des pièges permanents. Tout est le fruit du hasard, la vie aussi bien que les contes.

Les hommes ne conduisent pas leur destinée, telle est la leçon de *La Petite Roque*. Ils sont prisonniers de forces qui s'imposent à eux : la plus forte est celle de l'instinct ; précisons, l'instinct sexuel. Peu de recueils mettent à ce point l'accent sur l'attirance physique des êtres et les désastres qui découlent de ces désirs réalisés ou non. Dans tous les cas, l'homme est le jouet de ses passions. Leur assouvissement laisse un goût de cendres ; on le voit bien pour ceux que torture le remords : Renardet, l'Ermite. Mais c'est également vrai pour ceux que mine le regret : Mlle Perle, Mme Parisse, Julie Romain ou l'héroïne de « L'Épave ». Sous l'empire de la fatalité, les actes les plus étranges s'accomplissent. L'individu le plus apparemment équilibré devient criminel : les uns, comme l'Ermite, tombent dans l'inceste, les autres dans le meurtre, comme Rosalie Prudent ou Renardet. « Que pouvais-je faire d'autre ? » se demandent souvent les personnages des contes. Par cette interrogation, ils soulignent leur soumission au destin et leur absence de liberté.

Si l'homme n'est pas libre de sa destinée, il ne l'est pas davantage de ses actes. Il y a une part de sa personnalité dont le contrôle lui échappe. L'inconscient, dont on parle beaucoup à l'époque, et les phénomènes parapsychologiques passionnent l'opinion. Maupassant n'est pas des derniers à suivre les cours de Charcot à la Salpêtrière, précisément de 1884 à 1886. Il en retient que « l'esprit de l'homme est capable de tout », comme il l'écrit à la fin du conte « La Chevelure ». En même temps qu'il s'intéresse au passage de l'adolescence à l'âge adulte, il regarde avec curiosité la brusque et inexplicable chute d'un état normal à un état pathologique, parfois démentiel. L'incompréhensible de certains faits ou de certaines attitudes est le moteur de plusieurs récits : « L'Ermite »,

« Rosalie Prudent », « Mademoiselle Perle » et, bien sûr, « La Petite Roque ». Maupassant constate « l'acte barbare » accompli « dans un moment de désespoir et de folie » : il en étudie les conséquences sur son auteur et son entourage. Une observation clinique devient l'occasion d'une narration bien conduite, aux confins du réel et de l'étrange. Les obsessions, les hallucinations qu'il prête à Renardet sont de la même veine que celles qui se retrouvent, quelques années plus tard, dans *Le Horla*[1]. « On devient fou en certains moments », lit-on dans « Monsieur Jocaste » ; c'est bien ce que le volume de *La Petite Roque* démontre, tantôt sous une forme tragique, tantôt d'une manière cocasse avec l'aventure de ce commandant qui met une ville en état de siège pour l'amour de Mme Parisse : il obéit à « une idée folle ».

Ces incursions dans les profondeurs obscures de l'être s'accompagnent d'un décor approprié. Il y a beaucoup de ténèbres dans ces contes. « L'Épave » en offre le meilleur exemple : l'idylle sentimentale est effacée par la présence de la nuit, de la marée montante et menaçante, de cette carcasse de navire perçue comme un cercueil. Le livre se parsème de « taches noires », de « ciel sanglant », de paysages noyés de neige ; « c'était sinistre », lit-on dans « Mademoiselle Perle ». C'est dans la nuit que se déroulent le drame de Rosalie Prudent, les fantasmes de Julie Romain et la rapide aventure de Mme Parisse. C'est dans le trou noir d'une alcôve qu'agonise Césaire Houlbrèque, le fils du père Amable.

Pour le lecteur qui tient en main le volume que constitue *La Petite Roque*, cette noirceur pessimiste est tempérée par le rayon de clarté que représentent les paysages du Midi si nombreux dans ces pages. Avec la Troisième République, le Midi fait florès : de politique en littérature, de Daudet en Gambetta, l'accent chantant de la Garonne ou du Rhône émeut les cœurs. En ces temps de voyages longs, les rives de la Méditerranée se parent d'un peu d'exotisme ; en ces temps de loisirs rares pour la plupart

---

1. Voir l'étude de Philippe Bonnefis, Le Livre de Poche n° 840.

des gens, le sud de la France fait déjà rêver. Maupassant goûte les charmes de la Côte d'Azur dès que ses droits d'auteur deviennent substantiels et lui permettent de passer une partie de l'hiver entre Antibes et Cannes. C'est là qu'il compose presque toute *La Petite Roque.* Comment s'étonner que les paysages s'en retrouvent dans plusieurs récits ? « Sur les chats », « Julie Romain », « Madame Parisse », « L'Ermite » fournissent au lecteur du dépaysement à bon marché dont le dosage comporte un peu d'herbe odorante, un soupçon de Promenade des Anglais et un zeste d'Alpille. Un succès assuré. Or, ce mélange commercial, Maupassant le sentait d'instinct comme artificiel et dangereux : il le dit dans ses recueils de voyages. Malgré le charme des paysages, peut-être ne parviendra-t-il jamais à goûter sans mélange le littoral méditerranéen. Et pourtant, quelles suggestions : sommets enneigés des Alpes, perspective des bords de mer, c'est « L'Ermite » ou « Madame Parisse ». Mais ces horizons apparaissent fermés à toute espérance, malgré leur évidente beauté.

L'originalité de *La Petite Roque* consiste en une convergence rarement atteinte des principaux thèmes chers à l'écrivain : l'amour et ses pièges, la démence, le pessimisme, la cruauté.

Le lecteur pouvait trouver à ce recueil un charme d'un autre ordre. Maupassant y pratique largement deux types de contes un peu différents de ceux auxquels il avait habitué son public. D'une part, il s'agit de récits (comme « Madame Parisse » ou « Sur les chats ») qui tiennent à la fois de la chronique mondaine ou touristique et de l'anecdote ; Maupassant actualise sa narration d'une manière originale. D'autre part, ce recueil marque une tendance, qui ira en s'accentuant au cours des années suivantes, pour la nouvelle d'une certaine longueur : elle permet à l'écrivain de s'étendre davantage sur les circonstances, les descriptions, les analyses de caractères. Ainsi se présenteront, plus tard, « Le Horla », « Le Champ

d'oliviers », « L'Inutile Beauté ». Ici, c'est « La Petite Roque », « Le Père Amable » et « Mademoiselle Perle ».

Les personnages

Dans une étude consacrée à *Manon Lescaut*, Maupassant reconnaît en l'abbé Prévost un « admirable évocateur d'êtres humains ». On peut en dire autant de l'auteur de *Bel-Ami*. Cette qualité, qui saute aux yeux quand il s'agit d'un roman, est moins évidente dans les contes où la brièveté du récit, la nécessité de tout centrer sur le dénouement ne permettent pas de longs développements. Toutefois, dans le présent recueil, deux personnages au moins se détachent.

Renardet est bien le héros de « La Petite Roque ». En effet, si l'enfant assassinée donne son nom à la nouvelle, le rôle qu'elle y tient n'est que secondaire. Renardet est un gros propriétaire terrien ; on trouve, dans l'œuvre de Maupassant, d'autres personnages semblablement attachés au faire-valoir d'un grand domaine : Le Perthuis des Vauds dans *Une vie*[1], Oriol dans *Mont-Oriol*. Renardet ne possède ni la noblesse, ni l'insouciance du premier ; il n'a pas davantage la rusticité du second. C'est un gros bourgeois à qui sa fortune et une longue tradition familiale confèrent une sorte d'aristocratie : il est possesseur d'un domaine resté intégralement dans la même famille depuis deux cents ans. Son assise lui vaut d'être maire de son village. C'est un notable qui possède l'argent et le pouvoir. Cette quasi-noblesse l'a installé dans une tradition d'opposition au régime établi. Nous sommes sous la Troisième République et Renardet ne manque aucune occasion de lui manifester son mépris. C'est qu'il est violent, notre homme ! C'est un sanguin. Prompt au geste vif et brutal, il sème autour de lui une crainte mêlée de prudente sympathie. Fort, respecté, aimé, il est cependant

---

1. Voir l'édition préfacée par Henri Mitterand et commentée par Alain Buisine, Le Livre de Poche n° 478.

vulnérable. La puissance de sa quarantaine, la vigueur de sa complexion lui donnent de l'appétit. Il ne s'agit pas seulement des besoins de la table, qu'il assouvit largement jusqu'à ce que le crime commis lui rende les repas odieux, car ils sont pour lui une occasion de se retrouver face à soi-même dans la solitude. Les « besoins naturels », comme dit élégamment Voltaire dans *Candide*, ne sont pas moins impérieux. Chez cet homme jeune encore, vigoureux, veuf depuis six mois, l'appel des sens, le désir de la femme se fait violent et suscite la violence sous l'effet de je ne sais quelle folie passagère.

La situation de Renardet est telle qu'il se trouve sollicité par l'accomplissement de l'acte sexuel ; mais tout — sa position, sa tradition, sa raison — lui interdit cette transgression. Il faut admettre, avec Maupassant, que l'esprit de l'homme peut présenter des failles. C'est cela qui est inquiétant et hallucinant. L'individu ne contrôle ni son corps, ni son esprit. Cette prise de conscience provoque le drame de Renardet. Ce pourrait être l'histoire d'un remords, car le personnage est sensible : la remise des sabots de l'enfant à la porte de la mère le prouve. L'aspect moral est pourtant évacué au profit d'une analyse clinique de la maladie mentale dont souffre Renardet. Au début, c'est la hantise d'une image : celle de l'enfant violée et assassinée reposant sur l'herbe. Puis, la saison aidant — c'est l'hiver, c'est la nuit —, la peur s'installe en lui, la vraie peur, celle qui n'a pas d'objet. Alors, les altérations physiologiques commencent : angoisse, palpitations, bourdonnements. Elles créent l'hallucination. Or, Renardet est parfaitement conscient d'être le jouet de ses sens. Il raisonne, il se met à réfléchir, il sait que le fantastique ne fait pas ainsi irruption dans la vie réelle. C'est donc d'une maladie de l'âme, d'une maladie incurable qu'il souffre. Alors la solution s'impose : « Il se résolut à mourir, plutôt que de supporter plus longtemps ces tortures. » Le suicide met fin à une dégradation progressive du physique, à un dérèglement des perceptions qui font horreur à l'individu.

C'est au suicide qu'aboutit également le père Amable.

Pour des raisons différentes. Il représente typiquement le paysan normand : dur au travail et âpre au gain. Il tient à ce qu'il possède, même à bail : champs, masure sordide, mobilier sommaire. Tout cela, résultat d'une longue peine, doit rester dans la famille et revenir au fils unique, encore célibataire. Le drame va se nouer autour du mariage de ce dernier, le jeune Césaire. Celui-ci ne peut faire face aux travaux de la ferme, à l'entretien de la maison et aux soins de son père, vieilli et perclus de rhumatismes. Césaire envisage donc de se marier avec une fille vaillante et qui lui plaît, mais qui a un enfant d'un autre homme. Ce petit qui entre dans la famille d'une façon illégitime est pour le père Amable un étranger irrecevable. La soupe qu'il mange lui semble volée. Là est le drame : celui d'une dépossession progressive et d'un cruel dépouillement. Cet homme avide est devenu faible, inactif, méprisé. Sa roublardise, sa crainte de la religion ne peuvent contrebalancer ses petitesses. Il a beau faire une admirable entrée durant le repas de noce, il est mis à l'écart. Il a beau retarder le retour à la ferme après les fêtes du mariage, il est mis en échec. Ce qu'il conçoit petit à petit, ce sont les pertes qu'il subit : on lui prend son fils, on lui prend son bien. Ce à quoi il tient le plus lui échappe. Alors, plutôt mourir. Le père Amable est un des personnages les plus tragiques de l'œuvre de Maupassant.

Ce qui est visible, c'est ce retranchement dans la solitude au fur et à mesure que la famille par le sang s'efface. Alors, on grimpe toujours plus haut, vers la soupente ou vers cette branche de pommier à laquelle on s'accroche pour en finir.

Le suicide du père Amable, celui de Renardet sont-ils des fuites, des échappatoires, des refus de responsabilité ? Oui, assurément. Mais qu'aurions-nous fait dans les mêmes circonstances ? À l'occasion de récits agréables et faciles à lire, Maupassant nous interroge : faut-il se donner la mort ? En ce qui le concerne, il répondra affirmativement à cette question.

On peut, enfin, regrouper un certain nombre de personnages féminins. On pourrait les appeler d'un mot

emprunté à Pierre Loti, les « désenchantées ». D'une façon ou d'une autre, presque toutes les héroïnes du recueil ont été déçues par la vie et surtout par l'amour : la jeune Anglaise de « L'Épave », Mlle Perle, Mme Parisse, Rosalie Prudent. Le pessimisme foncier de Maupassant éclate ici pleinement.

Le travail de l'écrivain

Nous n'avons conservé le manuscrit que d'un seul des contes de ce livre, celui du « Père Amable [1] ». Corrections et inadvertances y montrent à la fois la hâte de l'écrivain et les atteintes d'une maladie qui ne fera que s'aggraver. On y note aussi deux différences plus intéressantes : la scène est explicitement située près du bourg normand de Goderville ; le repas de noce devait avoir lieu dans la ferme du père Amable, ce qui aurait supprimé la saisissante apparition du vieux paysan à l'auberge au milieu des dîneurs.

Comme à l'accoutumée, tous les contes furent d'abord publiés dans des journaux *(Gil Blas, Le Gaulois* et le supplément littéraire du *Figaro)* avant d'être réunis en volume. Peu de changements interviennent entre la préoriginale et l'édition définitive : le plus souvent il s'agit de modifications très limitées de mots, destinées soit à améliorer l'expression, soit à corriger une bévue (ainsi, dans « La Petite Roque », Maupassant avait d'abord fait *coasser* des corbeaux !).

La structure du livre n'obéit à aucun propos ou dessein particuliers. L'auteur se contente de recueillir, presque dans l'ordre chronologique, les contes publiés dans les quotidiens entre l'extrême fin de l'année 1885 et le printemps de 1886. La seule hésitation que Maupassant ait manifestée porte sur la place du « Père Amable » :

1. Le manuscrit de *La Petite Roque* (45 feuillets, in-folio) est passé en vente il y a une quarantaine d'années. Nous n'en avons pas retrouvé trace.

d'abord prévue au deuxième rang, elle est ensuite rejetée à la fin de façon à équilibrer le volume et à l'enclore entre deux nouvelles plus longues.

Le livre fut imprimé entre le 24 mars et la fin d'avril 1886. L'éditeur Victor Havard le mit en vente le 10 mai. Maupassant avait différé de quelques semaines la mise en route de son volume afin que se fût un peu apaisé le bruit fait autour de *L'Œuvre* de Zola, paru à la fin de mars 1886.

Signalons qu'un conte, « Sauvée », qui figurait dans *La Petite Roque*, fut ensuite inclus par inadvertance dans *Le Horla* : l'auteur ne s'aperçut de l'erreur qu'après la publication du volume. C'est dire avec quelle insouciance il composait ses recueils. Ultérieurement, les éditeurs ont hésité sur la solution à adopter ; suivant les cas, on trouve « Sauvée » dans l'un ou l'autre volume. Pour cette collection-ci, c'est dans *Le Horla* qu'il figure.

L'accueil du public

Il fut chaleureux. Aussi Maupassant put-il compter *La Petite Roque* parmi ses meilleures ventes. Le livre fut traduit en diverses langues, notamment en espagnol, du vivant même de l'auteur. Paradoxalement, la critique parla peu du volume. Goncourt qui l'a lu dès sa publication (*Journal*, 26 mai 1886) n'en dit rien ; en revanche, Paul Alexis lui consacre un compte rendu dans *L'Année littéraire*. René Doumic (*Portraits d'écrivains*, t. II) est sensible à une certaine tendresse de quelques contes :

« *Mademoiselle Perle*, où s'entendent les battements étouffés d'un cœur discret et qui s'est sacrifié volontairement, *Mademoiselle Perle* est, peu s'en faut, une nouvelle sentimentale. Dans *La Petite Roque*, Maupassant étudie ce problème, un des plus angoissants qu'il y ait : comment un honnête homme peut-il, dans une heure d'aberration, devenir l'égal des pires criminels, en proie désormais au remords, et tremblant chaque soir au retour

des ténèbres où il verra, dans l'effacement de toutes choses, réapparaître l'image lumineuse de son crime ? »

Jules Lemaitre (*Les Contemporains*, 1re série) salue l'excellence du prosateur :

« Sa prose est d'une qualité excellente, et si nette, si droite, si peu cherchée ! Il a bien, comme tout le monde aujourd'hui, d'habiles alliances de mots, des trouvailles d'expression ; mais cela est toujours si naturel chez lui, si bien venu et si spontanément qu'on ne s'en avise qu'après coup. Remarquez aussi la plénitude, l'équilibre, le bon aménagement de sa phrase quand par hasard elle s'allonge un peu, et comme elle retombe "carrément" sur ses pieds. »

De nos jours, c'est la cruauté du recueil qui frappe la critique. Armand Lanoux, après avoir cité « Sur les chats », tire cette conclusion : « Il y a donc un réel sadisme chez Maupassant. Mais n'exagérons rien. Le conteur s'en nourrit. Il le met en scène, le grossit, l'éclaire. Il provoque son lecteur » (*Maupassant le Bel-Ami*, p. 307). Jacques Chessex, dont la préface au présent volume jette une vive clarté sur l'inquiétante aura des contes, observe aussi ailleurs (*Maupassant et les autres*, pp. 24-25) l'existence, dans cette œuvre, d'une « étrange et banale constance du cruel » :

« Cruauté de l'homme pour l'homme, du hasard pour l'homme, des destins, des instincts, des crispations de l'Histoire (sa haine absolue de la guerre...), des ruses et des audaces du désir, des fascinations de l'argent, des laideurs de l'ambition, des amusements innocents de la bourgeoisie de province (l'aïeul torturé de *Une famille*), du vieillissement, de la solitude, de la maladie, de l'agonie, et abruptement de la mort. »

Marcel Schneider, enfin (*La Littérature fantastique en France*, pp. 265-266), note le cheminement insidieux de la démence :

« Le chemin vers l'obscur, les atteintes de la folie l'ont aidé à le parcourir. Si Maupassant n'a pas exposé la théorie de sa recherche ni disserté sur les buts qu'il se proposait, il a consigné le résultat de ses expériences dans une

quinzaine de contes et nouvelles qui relèvent presque davantage du document que de l'imaginaire. Littérature de témoignage, dont la précision et la lucidité accroissent la force et l'atmosphère angoissante. C'est à peine s'il met en œuvre, s'il élabore une fiction : on dirait le journal d'un homme qui observe sur lui-même les progrès du mal. »

Louis FORESTIER.

LA PETITE ROQUE[1]

I

Le piéton[2] Médéric Rompel, que les gens du pays appelaient familièrement Médéri, partit à l'heure ordinaire de la maison de poste de Roüy-le-Tors[3]. Ayant traversé la petite ville, de son grand pas d'ancien troupier[4], il coupa d'abord les prairies de Villaumes pour gagner le bord de la Brindille[5], qui le conduisait, en suivant l'eau, au village de Carvelin, où commençait sa distribution.

Il allait vite, le long de l'étroite rivière qui moussait, grognait, bouillonnait et filait dans son lit d'herbes, sous une voûte de saules. Les grosses pierres, arrêtant le cours, avaient autour d'elles un bourrelet d'eau, une sorte de cravate terminée en nœud d'écume. Par places, c'étaient des cascades d'un pied[6], souvent invisibles, qui faisaient, sous les feuilles, sous les lianes, sous un toit de verdure, un gros bruit colère[7] et doux ; puis plus loin, les berges s'élargissant, on rencontrait un petit lac paisible où

---

1. Ce texte a d'abord paru en feuilleton dans *Gil Bas* du 18 au 23 décembre 1885 (L.F.). — **2.** Au XIXe siècle, ce nom désigne le facteur rural (qui faisait sa tournée à pied) (L.F.). — **3.** Ce nom, comme ceux de Villaumes, la Brindille et Carvelin un peu plus bas, est imaginaire (L.F.). — **4.** Homme de troupe, un « ancien soldat » (voir p. 30). — **5.** Nom imaginaire (L.F.). — **6.** Ancienne mesure valant 30,48 cm. Toute la description repose sur l'antithèse entre l'énergie de la rivière, symbole des forces biologiques, et ses dimensions modestes ou la placidité de ses habitants. — **7.** Vieilli dans cet emploi en adjectif (voir p. 45).

nageaient des truites parmi toute cette chevelure verte qui ondoie au fond des ruisseaux calmes.

Médéric allait toujours, sans rien voir, et ne songeant qu'à ceci : « Ma première lettre est pour la maison Poivron, puisque j'en ai une pour M. Renardet ; faut[1] donc que je traverse la futaie. »

Sa blouse bleue serrée à la taille par une ceinture de cuir noir, passait d'un train rapide et régulier sur la haie verte des saules ; et sa canne, un fort bâton de houx, marchait à son côté du même mouvement que ses jambes.

Donc, il franchit la Brindille sur un pont fait d'un seul arbre, jeté d'un bord à l'autre, ayant pour unique rampe une corde portée par deux piquets enfoncés dans les berges.

La futaie[2], appartenant à M. Renardet, maire de Carvelin, et le plus gros propriétaire du lieu, était une sorte de bois d'arbres antiques, énormes, droits comme des colonnes, et s'étendant, sur une demi-lieue[3] de longueur, sur la rive gauche du ruisseau qui servait de limite à cette immense voûte de feuillage. Le long de l'eau, de grands arbustes avaient poussé, chauffés par le soleil ; mais sous la futaie, on ne trouvait rien que de la mousse, de la mousse épaisse, douce et molle, qui répandait dans l'air stagnant une odeur légère de moisi et de branches mortes[4].

Médéric ralentit le pas, ôta son képi noir orné d'un galon rouge et s'essuya le front, car il faisait déjà chaud dans les prairies, bien qu'il ne fût pas encore huit heures du matin.

Il venait de se recouvrir et de reprendre son pas accé-

1. Pour « il faut ». Cette transcription des formes orales ou régionales, contribuant à un effet de couleur locale, qu'elles soient phoniques (« vas » : pour « vais », « li » pour « lui », « mé » pour « moi ») ou syntaxiques (« ousqu' » ou « À qui qu'elle ») sont réservées aux personnages populaires (Médéric et la mère Roque). — 2. Bois d'arbres au tronc unique et très élevé (voir plus bas la description). — 3. Ancienne mesure, valant environ 4 km ; comme « colère » ou « pied », le mot peut produire un effet d'archaïsme. — 4. Le décor suggère par avance une atmosphère de mort (L.F.).

léré quand il aperçut, au pied d'un arbre, un couteau, un petit couteau d'enfant. Comme il le ramassait, il découvrit encore un dé à coudre, puis un étui à aiguilles deux pas plus loin.

Ayant pris ces objets, il pensa : « Je vas les confier à M. le maire » ; et il se remit en route ; mais il ouvrait l'œil à présent, s'attendant toujours à trouver autre chose.

Soudain, il s'arrêta net, comme s'il se fût heurté contre une barre de bois ; car, à dix pas devant lui, gisait, étendu sur le dos, un corps d'enfant, tout nu, sur la mousse. C'était une petite fille d'une douzaine d'années. Elle avait les bras ouverts, les jambes écartées, la face couverte d'un mouchoir. Un peu de sang maculait ses cuisses.

Médéric se mit à avancer sur la pointe des pieds, comme s'il eût redouté quelque danger ; et il écarquillait les yeux.

Qu'était-ce que cela ! Elle dormait, sans doute ? Puis il réfléchit qu'on ne dort pas ainsi tout nu, à sept heures et demie du matin, sous des arbres frais. Alors elle était morte ; et il se trouvait en présence d'un crime. À cette idée, un frisson froid lui courut dans les reins, bien qu'il fût un ancien soldat. Et puis c'était chose si rare dans le pays, un meurtre, et le meurtre d'une enfant encore, qu'il n'en pouvait croire ses yeux. Mais elle ne portait aucune blessure, rien que ce sang figé sur sa jambe. Comment donc l'avait-on tuée ?

Il s'était arrêté tout près d'elle ; et il la regardait, appuyé sur son bâton. Certes, il la connaissait, puisqu'il connaissait tous les habitants de la contrée ; mais ne pouvant voir son visage, il ne pouvait deviner son nom. Il se pencha pour ôter le mouchoir qui lui couvrait la face ; puis s'arrêta, la main tendue, retenu par une réflexion.

Avait-il le droit de déranger quelque chose à l'état du cadavre avant les constatations de la justice ? Il se figurait[1] la justice comme une espèce de général à qui rien

1. Cette description un peu ironique du piéton, désigné plus loin comme « homme de consigne » (p. 30), trouvera à la fin du récit sa fonction narrative.

n'échappe et qui attache autant d'importance à un bouton perdu qu'à un coup de couteau dans le ventre. Sous ce mouchoir on trouverait peut-être une preuve capitale ; c'était une pièce à conviction, enfin, qui pouvait perdre de sa valeur, touchée par une main maladroite.

Alors, il se releva pour courir chez M. le maire ; mais une autre pensée le retint de nouveau. Si la fillette était encore vivante, par hasard, il ne pouvait l'abandonner ainsi. Il se mit à genoux, tout doucement, assez loin d'elle par prudence, et tendit la main vers son pied. Il était froid, glacé, de ce froid terrible qui rend effrayante la chair morte, et qui ne laisse plus de doute. Le facteur, à ce toucher, sentit son cœur retourné, comme il le dit plus tard, et la salive séchée dans sa bouche. Se relevant brusquement, il se mit à courir sous la futaie vers la maison de M. Renardet.

Il allait au pas gymnastique, son bâton sous le bras, les poings fermés, la tête en avant ; et son sac de cuir, plein de lettres et de journaux, lui battait les reins en cadence.

La demeure du maire se trouvait au bout du bois qui lui servait de parc et trempait tout un coin de ses murailles dans un petit étang que formait en cet endroit la Brindille.

C'était une grande maison carrée, en pierre grise, très ancienne, qui avait subi des sièges autrefois, et terminée par une tour énorme, haute de vingt mètres, bâtie dans l'eau.

Du haut de cette citadelle, on surveillait jadis tout le pays. On l'appelait la tour du Renard, sans qu'on sût au juste pourquoi ; et de cette appellation sans doute était venu le nom de Renardet que portaient les propriétaires de ce fief[1] resté dans la même famille depuis plus de deux cents ans, disait-on. Car les Renardet faisaient partie de cette bourgeoisie presque noble qu'on rencontrait souvent dans les provinces avant la Révolution.

---

1. Terme médiéval qui finit par désigner toute possession jalousement gardée, mais qui a ici pour effet de renforcer l'image sociale du maire, qui joue un grand rôle dans la nouvelle, y compris au dénouement.

Le facteur entra d'un élan dans la cuisine où déjeunaient les domestiques, et cria : « Monsieur le maire est-il levé ? Faut que je li[1] parle sur l'heure. » On savait Médéric un homme de poids et d'autorité, et on comprit aussitôt qu'une chose grave s'était passée.

M. Renardet, prévenu, ordonna qu'on l'amenât. Le piéton, pâle et essoufflé, son képi à la main, trouva le maire assis devant une longue table couverte de papiers épars.

C'était un gros et grand homme, lourd et rouge, fort comme un bœuf, et très aimé dans le pays, bien que violent à l'excès. Âgé à peu près de quarante ans et veuf depuis six mois, il vivait sur ses terres en gentilhomme des champs. Son tempérament[2] fougueux lui avait souvent attiré des affaires pénibles dont le tiraient toujours les magistrats de Roüy-le-Tors, en amis indulgents et discrets. N'avait-il pas, un jour, jeté du haut de son siège le conducteur de la diligence parce qu'il avait failli écraser son chien d'arrêt Micmac ? N'avait-il pas enfoncé les côtes d'un garde-chasse qui verbalisait contre lui, parce qu'il traversait, fusil au bras, une terre appartenant au voisin ? N'avait-il pas même pris au collet le sous-préfet[3] qui s'arrêtait dans le village au cours d'une tournée administrative qualifiée par M. Renardet de tournée électorale ; car il faisait de l'opposition au gouvernement[4] par tradition de famille.

Le maire demanda : « Qu'y a-t-il donc, Médéric ?

— J'ai trouvé une p'tite fille morte sous vot' futaie. »

Renardet se dressa, le visage couleur de brique :

« Vous dites... Une petite fille ?

— Oui, m'sieu, une p'tite fille, toute nue, sur le dos, avec du sang, morte, bien morte ! »

Le maire jura : « Nom de Dieu ; je parie que c'est la petite Roque. On vient de me prévenir qu'elle n'était pas

---

1. Voir note 1, p. 26. — **2.** Tout dans la description met en relief les forces en quelque sorte biologiques auxquelles le maire ne peut échapper. — **3.** Noter la progression dans l'importance officielle des personnages ainsi agressés. — **4.** Comme il n'est pas encore précisé que le maire est bonapartiste, son opposition systématique à la République est un peu ridicule.

rentrée hier soir chez sa mère. À quel endroit l'avez-vous découverte ? »

Le facteur expliqua la place, donna des détails, offrit d'y conduire le maire.

Mais Renardet devint brusque :

« Non. Je n'ai pas besoin de vous. Envoyez-moi tout de suite le garde champêtre[1], le secrétaire de la mairie et le médecin, et continuez votre tournée. Vite, vite, allez, et dites-leur de me rejoindre sous la futaie. »

Le piéton, homme de consigne[2], obéit et se retira, furieux et désolé de ne pas assister aux constatations.

Le maire sortit à son tour, prit son chapeau, un grand chapeau mou, de feutre gris, à bords très larges, et s'arrêta quelques secondes sur le seuil de sa demeure. Devant lui s'étendait un vaste gazon où éclataient trois grandes taches, rouge, bleue et blanche[3], trois larges corbeilles de fleurs épanouies, l'une en face de la maison et les autres sur les côtés. Plus loin, se dressaient jusqu'au ciel les premiers arbres de la futaie, tandis qu'à gauche, par-dessus la Brindille élargie en étang, on apercevait de longues prairies, tout un pays vert et plat, coupé par des rigoles et des haies de saules pareils à des monstres, nains trapus, toujours ébranchés[4], et portant sur un tronc énorme et court un plumeau frémissant de branches minces.

À droite, derrière les écuries, les remises, tous les bâtiments qui dépendaient de la propriété, commençait le village, riche, peuplé d'éleveurs de bœufs.

Renardet descendit lentement les marches de son perron, et, tournant à gauche, gagna le bord de l'eau qu'il suivit à pas lents, les mains derrière le dos. Il allait, le front penché ; et de temps en temps il regardait autour de lui s'il n'apercevait point les personnes qu'il avait envoyé querir[5].

Lorsqu'il fut arrivé sous les arbres, il s'arrêta, se

1. Employé municipal chargé des annonces officielles, du maintien de l'ordre, etc. — 2. Voir note p. 27. — 3. Le tricolore est aussi bien républicain que bonapartiste. — 4. On coupe les jeunes branches qui fournissent l'osier à tresser, laissant des troncs en forme de moignons. — 5. Vieilli pour « faire venir ».

découvrit et s'essuya le front comme avait fait Médéric ; car l'ardent soleil de juillet tombait en pluie de feu sur la terre. Puis le maire se remit en route, s'arrêta encore, revint sur ses pas. Soudain, se baissant, il trempa son mouchoir dans le ruisseau qui glissait à ses pieds et l'étendit sur sa tête, sous son chapeau[1]. Des gouttes d'eau lui coulaient le long des tempes, sur ses oreilles toujours violettes, sur son cou puissant et rouge et entraient, l'une après l'autre, sous le col blanc de sa chemise.

Comme personne n'apparaissait encore, il se mit à frapper du pied, puis il appela : « Ohé ! ohé ! »

Une voix répondit à droite : « Ohé ! ohé ! »

Et le médecin apparut sous les arbres. C'était un petit homme maigre, ancien chirurgien militaire, qui passait pour très capable aux environs. Il boitait, ayant été blessé au service, et s'aidait d'une canne pour marcher.

Puis on aperçut le garde champêtre et le secrétaire de la mairie, qui, prévenus en même temps, arrivaient ensemble. Ils avaient des figures effarées et accouraient en soufflant, marchant et trottant tour à tour pour se hâter, et agitant si fort les bras qu'ils semblaient accomplir avec eux plus de besogne qu'avec leurs jambes.

Renardet dit au médecin : « Vous savez de quoi il s'agit ?

— Oui, un enfant mort trouvé dans le bois par Médéric.

— C'est bien[2]. Allons. »

Ils se mirent à marcher côte à côte, et suivis des deux hommes. Leurs pas, sur la mousse, ne faisaient aucun bruit ; leurs yeux cherchaient, là-bas, devant eux.

Le docteur Labarbe tendit le bras tout à coup :

« Tenez, le voilà ! »

Très loin sous les arbres, on apercevait quelque chose de clair. S'ils n'avaient point su ce que c'était, ils ne l'auraient pas deviné. Cela semblait luisant et si blanc qu'on l'eût pris pour un linge tombé ; car un rayon de

---

1. Voir, dans la suite du texte, les reprises de ce geste. — **2.** Exclamation ambiguë qui peut souligner le ton tranchant du personnage.



La Petite Roque. Dessin de Grandjouan, 1903.

soleil glissé entre les branches illuminait la chair pâle d'une grande raie oblique à travers le ventre. En approchant, ils distinguaient peu à peu la forme, la tête voilée, tournée vers l'eau et les deux bras écartés comme par un crucifiement.

« J'ai rudement chaud », dit le maire.

Et, se baissant vers la Brindille, il y trempa de nouveau son mouchoir qu'il replaça encore sur son front.

Le médecin hâtait le pas, intéressé par la découverte. Dès qu'il fut auprès du cadavre, il se pencha pour l'examiner, sans y toucher. Il avait mis un pince-nez comme lorsqu'on regarde un objet curieux, et tournait autour tout doucement.

Il dit sans se redresser : « Viol et assassinat que nous

allons constater tout à l'heure. Cette fillette est d'ailleurs presque une femme, voyez sa gorge[1]. »

Les deux seins, assez forts déjà, s'affaissaient sur sa poitrine, amollis par la mort.

Le médecin ôta légèrement le mouchoir qui couvrait la face. Elle apparut noire, affreuse, la langue sortie, les yeux saillants. Il reprit : « Parbleu, on l'a étranglée une fois l'affaire faite. »

Il palpait le cou : « Étranglée avec les mains sans laisser d'ailleurs aucune trace particulière, ni marque d'ongle, ni empreinte de doigt. Très bien[2]. C'est la petite Roque, en effet. »

Il replaça délicatement le mouchoir : « Je n'ai rien à faire ; elle est morte depuis douze heures au moins. Il faut prévenir le parquet. »

Renardet, debout, les mains derrière le dos, regardait d'un œil fixe le petit corps étalé sur l'herbe. Il murmura : « Quel misérable. Il faudrait retrouver les vêtements. »

Le médecin tâtait les mains, les bras, les jambes. Il dit : « Elle venait sans doute de prendre un bain. Ils doivent être au bord de l'eau. »

Le maire ordonna : « Toi, Principe[3] (c'était le secrétaire de la mairie), tu vas me chercher ces hardes-là[4] le long du ruisseau. Toi, Maxime (c'était le garde champêtre), tu vas courir à Roüy-le-Tors et me ramener le juge d'instruction avec la gendarmerie. Il faut qu'ils soient ici dans une heure. Tu entends. »

Les deux hommes s'éloignèrent vivement ; et Renardet dit au docteur : « Quel gredin a bien pu faire un pareil coup dans ce pays-ci ? »

Le médecin murmura : « Qui sait ? Tout le monde est capable de ça. Tout le monde en particulier et personne en

---

1. Désignait par euphémisme la poitrine, dans la langue convenable du médecin. — 2. Une pointe de détachement cynique transparaît dans les propos (et plus loin les gestes) du médecin (voir d'ailleurs ce qu'en pense le maire, pp. 36-37). — 3. Les deux personnages officiels ont des prénoms suggérant un ordre moral. — 4. Pauvres vêtements usagés.

général. N'importe, ça doit être quelque rôdeur[1], quelque ouvrier sans travail. Depuis que nous sommes en république[2], on ne rencontre que ça sur les routes. »

Tous deux étaient bonapartistes[3].

Le maire reprit : « Oui, ça ne peut être qu'un étranger, un passant, un vagabond sans feu, ni lieu... »

Le médecin ajouta avec une apparence de sourire : « Et sans femme. N'ayant ni bon souper, ni bon gîte, il s'est procuré le reste. On ne sait pas ce qu'il y a d'hommes sur la terre capables d'un forfait à un moment donné. Saviez-vous que cette petite avait disparu ? »

Et du bout de sa canne, il touchait l'un après l'autre les doigts raidis de la morte, appuyant dessus comme sur les touches d'un piano.

« Oui. La mère est venue me chercher hier, vers neuf heures du soir, l'enfant n'étant pas rentrée à sept heures pour souper. Nous l'avons appelée jusqu'à minuit sur les routes ; mais nous n'avons point pensé à la futaie. Il fallait le jour, du reste, pour opérer des recherches vraiment utiles.

— Voulez-vous un cigare ? dit le médecin.

— Merci, je n'ai pas envie de fumer. Ça me fait quelque chose de voir ça. »

Ils restaient debout tous les deux en face de ce frêle corps d'adolescente, si pâle, sur la mousse sombre. Une grosse mouche à ventre bleu qui se promenait le long d'une cuisse, s'arrêta sur les taches de sang, repartit, remontant toujours, parcourant le flanc de sa marche vive et saccadée, grimpa sur un sein, puis redescendit pour explorer l'autre, cherchant quelque chose à boire sur cette morte. Les deux hommes regardaient ce point noir errant.

---

1. Même sous l'Empire, les « chemineaux » parcourant les campagnes en quête de travail inquiétaient *(cf.* la comtesse de Ségur : *Diloy le Chemineau)*. — **2.** L'action se situe donc dans les années qui suivent la chute de l'Empire en 1870. — **3.** Les bonapartistes, parfois appelés « groupe de l'Appel au peuple », gardaient une assez forte implantation en Normandie. Ils avaient fait parler d'eux récemment en gagnant une quarantaine de sièges aux élections législatives de 1885 (L.F.).

Le médecin dit : « Comme c'est joli, une mouche[1] sur la peau. Les dames du dernier siècle avaient bien raison de s'en coller sur la figure. Pourquoi a-t-on perdu cet usage-là ? »

Le maire semblait ne point l'entendre, perdu dans ses réflexions.

Mais, tout d'un coup, il se retourna, car un bruit l'avait surpris ; une femme en bonnet et en tablier bleu[2] accourait sous les arbres. C'était la mère, la Roque. Dès qu'elle aperçut Renardet, elle se mit à hurler : « Ma p'tite, ous qu'est ma p'tite ? » tellement affolée qu'elle ne regardait point par terre. Elle la vit tout à coup, s'arrêta net, joignit les mains et leva ses deux bras en poussant une clameur aiguë et déchirante, une clameur de bête mutilée.

Puis elle s'élança vers le corps, tomba à genoux et enleva, comme si elle l'eût arraché, le mouchoir qui couvrait la face. Quand elle vit cette figure affreuse, noire et convulsée, elle se redressa d'une secousse, puis s'abattit le visage contre terre, en jetant dans l'épaisseur de la mousse des cris affreux et continus.

Son grand corps maigre sur qui ses vêtements collaient, secoué de convulsions, palpitait. On voyait ses chevilles osseuses et ses mollets secs enveloppés de gros bas bleus frissonner horriblement ; et elle creusait le sol de ses doigts crochus comme pour y faire un trou et s'y cacher.

Le médecin, ému, murmura : « Pauvre vieille ! » Renardet eut dans le ventre un bruit singulier ; puis il poussa une sorte d'éternuement bruyant qui lui sortit en même temps par le nez et par la bouche ; et, tirant son mouchoir de sa poche, il se mit à pleurer dedans, toussant, sanglotant et se mouchant avec bruit. Il balbutiait : « Cré... cré... cré... cré[3] nom de Dieu de cochon qui a fait ça... Je... je... voudrais le voir guillotiner[4]... »

Mais Principe reparut, l'air désolé et les mains vides.

---

1. Désigne aussi des grains de beauté artificiels utilisés au XVIIe et au XVIIIe siècle. — **2.** Détails désignant sa condition populaire (comme l'appellation familière « la Roque »). — **3.** Juron (réservé aux hommes et de tonalité assez violente) issu du mot « sacré ». — **4.** Voir la même réaction dans « Rosalie Prudent » (p. 114).

Il murmura : « Je ne trouve rien, m'sieu le maire, rien de rien nulle part. »

L'autre, effaré, répondit d'une voix grasse, noyée dans les larmes : « Qu'est-ce que tu ne trouves pas ?

— Les hardes de la petite.

— Eh bien... eh bien... cherche encore... et... et... trouve-les... ou... tu auras affaire à moi. »

L'homme, sachant qu'on ne résistait pas au maire, repartit d'un pas découragé en jetant sur le cadavre un coup d'œil oblique et craintif.

Des voix lointaines s'élevaient sous les arbres, une rumeur confuse, le bruit d'une foule qui approchait ; car Médéric, dans sa tournée, avait semé la nouvelle de porte en porte. Les gens du pays, stupéfaits d'abord, avaient causé de ça dans la rue, d'un seuil à l'autre ; puis ils s'étaient réunis ; ils avaient jasé, discuté, commenté l'événement pendant quelques minutes ; et maintenant ils s'en venaient voir.

Ils arrivaient par groupes, un peu hésitants et inquiets, par crainte de la première émotion[1]. Quand ils aperçurent le corps, ils s'arrêtèrent, n'osant plus avancer et parlant bas. Puis ils s'enhardirent, firent quelques pas, s'arrêtèrent encore, avancèrent de nouveau, et ils formèrent bientôt autour de la morte, de sa mère, du médecin et de Renardet, un cercle épais, agité et bruyant qui se resserrait sous les poussées subites des derniers venus. Bientôt ils touchèrent le cadavre. Quelques-uns même se baissèrent pour le palper. Le médecin les écarta. Mais le maire, sortant brusquement de sa torpeur, devint furieux et, saisissant la canne du docteur Labarbe, il se jeta sur ses administrés en balbutiant : « Foutez-moi le camp... foutez-moi le camp... tas de brutes... foutez-moi le camp !... » En une seconde, le cordon de curieux s'élargit de deux cents mètres.

---

1. Pour Maupassant, l'émotion est une force qui s'empare des êtres (comme le tempérament ou la sensation). Toute la nouvelle affirme ce déterminisme et ironise sur les considérations moralisantes des bons bourgeois (voir p. 39).

La Roque s'était relevée, retournée, assise, et elle pleurait maintenant dans ses mains jointes sur sa face.

Dans la foule, on discutait la chose ; et des yeux avides de garçons fouillaient ce jeune corps découvert. Renardet s'en aperçut, et, enlevant brusquement sa veste de toile, il la jeta sur la fillette qui disparut tout entière sous le vaste vêtement.

Les curieux se rapprochaient doucement ; la futaie s'emplissait de monde ; une rumeur continue de voix montait sous le feuillage touffu des grands arbres.

Le maire, en manches de chemise, restait debout, sa canne à la main, dans une attitude de combat. Il semblait exaspéré par cette curiosité du peuple[1] et répétait : « Si un de vous approche je lui casse la tête comme à un chien ! »

Les paysans avaient grand-peur de lui ; ils se tinrent au large. Le docteur Labarbe, qui fumait, s'assit à côté de la Roque, et lui parla, cherchant à la distraire. La vieille femme aussitôt ôta ses mains de son visage et elle répondit avec un flux de mots larmoyants, vidant sa douleur dans l'abondance de sa parole. Elle raconta toute sa vie, son mariage, la mort de son homme, piqueur de bœufs[2], tué d'un coup de corne, l'enfance de sa fille, son existence misérable de veuve sans ressources avec la petite. Elle n'avait que ça, sa petite Louise[3] : et on l'avait tuée ; on l'avait tuée dans ce bois. Tout d'un coup, elle voulut la revoir, et se traînant sur les genoux jusqu'au cadavre, elle souleva par un coin le vêtement qui le couvrait ; puis elle le laissa retomber et se remit à hurler. La foule se taisait, regardant avidement tous les gestes de la mère.

---

1. Thème classique ; voir dans Diderot *(Jacques le fataliste)* la discussion sur le peuple qui — sans que cela soit un signe de méchanceté — aime assister aux exécutions (Le Livre de Poche n° 403). — **2.** Ouvrier agricole conduisant les bœufs avec son aiguillon. — **3.** Est-ce par hasard ou à dessein que Maupassant donne à la jeune enfant les mêmes nom et prénom que ceux d'un personnage de *L'Éducation sentimentale* de G. Flaubert ? On lit en effet dans les premières pages de ce roman : « — Qu'est-ce donc, Mlle Louise ? — La petite à M. Roque, vous savez ? » (L.F.).

Mais, soudain, un grand remous eut lieu, on cria : « Les gendarmes, les gendarmes ! »

Deux gendarmes apparaissaient au loin, arrivant au grand trot, escortant leur capitaine et un petit monsieur à favoris roux, qui dansait comme un singe sur une haute jument blanche.

Le garde champêtre avait justement trouvé M. Putoin[1], le juge d'instruction, au moment où il enfourchait son cheval pour faire sa promenade de tous les jours, car il posait pour le beau cavalier, à la grande joie des officiers[2].

Il mit pied à terre avec le capitaine, et serra les mains du maire et du docteur, en jetant un regard de fouine sur la veste de toile que gonflait le corps couché dessous.

Quand il fut bien au courant des faits, il fit d'abord écarter le public que les gendarmes chassèrent de la futaie, mais qui reparut bientôt dans la prairie, et forma haie, une grande haie de têtes excitées et remuantes tout le long de la Brindille, de l'autre côté du ruisseau.

Le médecin, à son tour, donna les explications que Renardet écrivait au crayon sur son agenda. Toutes les constatations furent faites, enregistrées et commentées sans amener aucune découverte. Principe aussi était revenu sans avoir trouvé trace des vêtements.

Cette disparition surprenait tout le monde, personne ne pouvant l'expliquer que par un vol, et, comme ses guenilles ne valaient pas vingt sous, ce vol même était inadmissible.

Le juge d'instruction, le maire, le capitaine et le docteur s'étaient mis eux-mêmes à chercher deux par deux, écartant les moindres branches le long de l'eau.

Renardet disait au juge : « Comment se fait-il que ce misérable ait caché ou emporté les hardes et ait laissé ainsi le corps en plein air, en pleine vue ? »

L'autre, sournois et perspicace, répondit :

---

1. Le nom, anagramme de « pointu » et rappelant le mot « putois » (voir plus bas « fouine »), complète la silhouette comique du juge. — 2. Probablement en garnison dans la ville.

« Hé ! hé ! Une ruse peut-être ? Ce crime a été commis ou par une brute ou par un madré [1] coquin. Dans tous les cas, nous arriverons bien à le découvrir. »

Un roulement de voiture leur fit tourner la tête. C'étaient le substitut [2], le médecin et le greffier du tribunal qui arrivaient à leur tour. On recommença les recherches tout en causant avec animation.

Renardet dit tout à coup : « Savez-vous que je vous garde à déjeuner ? »

Tout le monde accepta avec des sourires, et le juge d'instruction, trouvant qu'on s'était assez occupé, pour ce jour-là, de la petite Roque [3], se tourna vers le maire :

« Je peux faire porter chez vous le corps, n'est-ce pas ? Vous avez bien une chambre pour me le garder jusqu'à ce soir. »

L'autre se troubla, balbutiant : « Oui, non... non... À vrai dire j'aime mieux qu'il n'entre pas chez moi... à cause... à cause de mes domestiques... qui... qui parlent déjà de revenants dans... dans ma tour, dans la tour du Renard... Vous savez... Je ne pourrais plus en garder un seul... Non... J'aime mieux ne pas l'avoir chez moi. »

Le magistrat se mit à sourire : « Bon... Je vais le faire emporter tout de suite à Roüy, pour l'examen légal. » Et se tournant vers le substitut : « Je peux me servir de votre voiture, n'est-ce pas ?

— Oui, parfaitement. »

Tout le monde revint vers le cadavre. La Roque, maintenant, assise à côté de sa fille, lui tenait la main, et elle regardait devant elle d'un œil vague et hébété.

Les deux médecins essayèrent de l'emmener pour qu'elle ne vît pas enlever la petite ; mais elle comprit tout de suite ce qu'on allait faire, et, se jetant sur le corps, elle le saisit à pleins bras. Couchée dessus, elle criait : « Vous

---

1. Rusé ; traditionnellement appliqué aux paysans. — 2. Magistrat qui supplée le procureur de la République. — 3. Si les paysans ont été montrés naïfs et brutaux, les notables condescendants ne sont guère plus gâtés (noter par exemple dans la suite la désinvolture du « *me* le garder »).

ne l'aurez pas, c'est à moi, c'est à moi à c't' heure. On me l'a tuée ; j' veux la garder, vous l'aurez pas ! »

Tous les hommes, troublés et indécis, restaient debout autour d'elle. Renardet se mit à genoux pour lui parler. « Écoutez, la Roque, il le faut, pour savoir celui qui l'a tuée ; sans ça, on ne saurait pas ; il faut bien qu'on le cherche pour le punir. On vous la rendra quand on l'aura trouvé, je vous le promets. »

Cette raison ébranla la femme, et une haine s'éveillant dans son regard affolé : « Alors on le prendra ? dit-elle.

— Oui, je vous le promets. »

Elle se releva, décidée à laisser faire ces gens ; mais le capitaine ayant murmuré : « C'est surprenant qu'on ne retrouve pas ses vêtements », une idée nouvelle qu'elle n'avait pas encore eue, entra brusquement dans sa tête de paysanne, et elle demanda :

« Oùs qu'é sont ses hardes ; c'est à mé. Je les veux. Oùs qu'on les a mises ? »

On lui expliqua comment elles demeuraient introuvables ; alors elle les réclama avec une obstination désespérée, pleurant et gémissant :

« C'est à mé[1], je les veux ; oùs qu'é sont, je les veux ? »

Plus on tentait de la calmer, plus elle sanglotait, s'obstinait. Elle ne demandait plus le corps, elle voulait les vêtements, les vêtements de sa fille, autant peut-être par inconsciente cupidité de misérable pour qui une pièce d'argent représente une fortune, que par tendresse maternelle.

Et quand le petit corps, roulé en des couvertures qu'on était allé chercher chez Renardet, disparut dans la voiture, la vieille, debout sous les arbres, soutenue par le maire et le capitaine, criait : « J'ai pu rien, pu rien, pu rien au monde, pu rien, pas seulement son p'tit bonnet, son p'tit bonnet ; j'ai pu rien, pu rien, pas seulement son p'tit bonnet. »

---

1. Comme plus loin « pu » pour « plus », voir note 1 p. 26 (opposer au « C'est à moi », trop tragique, plus haut).

Le curé venait d'arriver ; un tout jeune prêtre déjà gras. Il se chargea d'emmener la Roque, et ils s'en allèrent ensemble vers le village. La douleur de la mère s'atténuait sous la parole sucrée de l'ecclésiastique qui lui promettait mille compensations. Mais elle répétait sans cesse : « Si j'avais seulement son p'tit bonnet... » s'obstinant à cette idée qui dominait à présent toutes les autres.

Renardet cria de loin : « Vous déjeunez avec nous, monsieur l'abbé. Dans une heure. »

Le prêtre tourna la tête et répondit : « Volontiers, monsieur le maire. Je serai chez vous à midi. »

Et tout le monde se dirigea vers la maison dont on apercevait à travers les branches la façade grise et la grande tour plantée au bord de la Brindille.

Le repas dura longtemps ; on parlait du crime. Tout le monde se trouva du même avis ; il avait été accompli par quelque rôdeur, passant là par hasard, pendant que la petite prenait un bain.

Puis les magistrats retournèrent à Roüy, en annonçant qu'ils reviendraient le lendemain de bonne heure ; le médecin et le curé rentrèrent chez eux, tandis que Renardet, après une longue promenade par les prairies, s'en revint sous la futaie où il se promena jusqu'à la nuit, à pas lents, les mains derrière le dos.

Il se coucha de fort bonne heure et il dormait encore le lendemain quand le juge d'instruction pénétra dans sa chambre. Il se frottait les mains ; il avait l'air content ; il dit :

« Ah ! ah ! vous dormez encore ! Eh bien, mon cher, nous avons du nouveau ce matin. »

Le maire s'était assis sur son lit :

« Quoi donc ?

— Oh ! quelque chose de singulier. Vous vous rappelez bien comme la mère réclamait, hier, un souvenir de sa fille, son petit bonnet, surtout. Eh bien, en ouvrant sa porte, ce matin, elle a trouvé, sur le seuil, les deux petits sabots de l'enfant. Cela prouve que le crime a été commis par quelqu'un du pays, par quelqu'un qui a eu pitié d'elle. Voilà en outre le facteur Médéric qui m'apporte le dé, le

couteau et l'étui à aiguilles de la morte. Donc l'homme, en emportant les vêtements pour les cacher, a laissé tomber les objets contenus dans la poche. Pour moi j'attache surtout de l'importance au fait des sabots qui indique une certaine culture morale et une faculté d'attendrissement chez l'assassin. Nous allons donc, si vous le voulez bien, passer en revue ensemble les principaux habitants de votre pays. »

Le maire s'était levé. Il sonna afin qu'on lui apportât de l'eau chaude pour sa barbe. Il disait : « Volontiers ; mais ce sera assez long, et nous pouvons commencer tout de suite. »

M. Putoin s'était assis à cheval sur une chaise, continuant ainsi, même dans les appartements, sa manie d'équitation.

M. Renardet, à présent, se couvrait le menton de mousse blanche en se regardant dans la glace ; puis il aiguisa son rasoir sur le cuir et il reprit :

« Le principal habitant de Carvelin s'appelle Joseph Renardet, maire, riche propriétaire, homme bourru qui bat les gardes et les cochers... »

Le juge d'instruction se mit à rire :

« Cela suffit ; passons au suivant...

— Le second en importance est M. Pelledent, adjoint, éleveur de bœufs, également riche propriétaire, paysan madré, très sournois, très retors en toute question d'argent, mais incapable, à mon avis, d'avoir commis un tel forfait. »

M. Putoin dit : « Passons. »

Alors, tout en se rasant et se lavant, Renardet continua l'inspection morale de tous les habitants de Carvelin. Après deux heures de discussion, leurs soupçons s'étaient arrêtés sur trois individus assez suspects : un braconnier nommé Cavalle, un pêcheur de truites et d'écrevisses nommé Paquet, et un piqueur de bœufs nommé Clovis[1].

---

1. Selon eux, le criminel ne peut être qu'un pauvre diable (voir note 1 p. 34).

II

Les recherches durèrent tout l'été ; on ne découvrit pas le criminel. Ceux qu'on soupçonna et qu'on arrêta prouvèrent facilement leur innocence, et le parquet[1] dut renoncer à la poursuite du coupable.

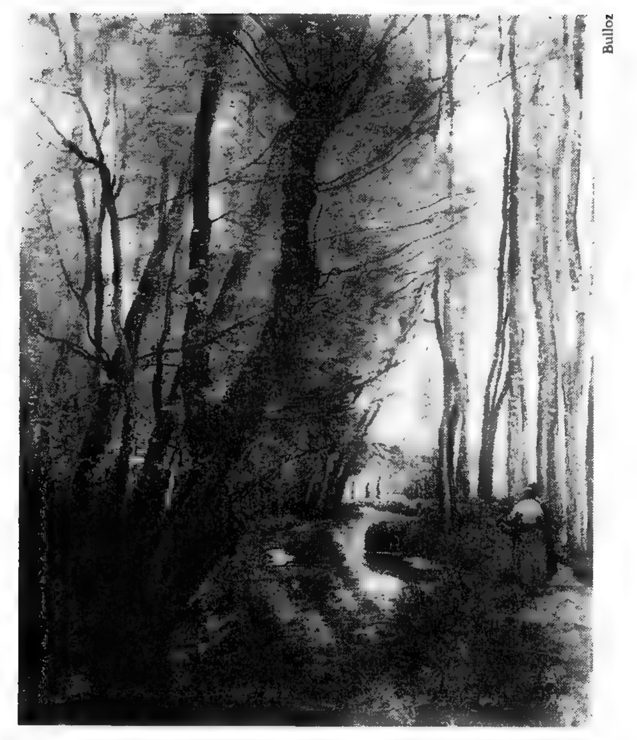
Mais cet assassinat semblait avoir ému le pays entier d'une façon singulière. Il était resté aux âmes des habitants une inquiétude, une vague peur, une sensation d'effroi mystérieux, venue non seulement de l'impossibilité de découvrir aucune trace, mais aussi et surtout de cette étrange trouvaille des sabots devant la porte de la Roque, le lendemain. La certitude que le meurtrier avait assisté aux constatations, qu'il vivait encore dans le village, sans doute, hantait les esprits, les obsédait, paraissait planer sur le pays comme une incessante menace.

La futaie, d'ailleurs, était devenue un endroit redouté, évité, qu'on croyait hanté. Autrefois[2], les habitants venaient s'y promener chaque dimanche dans l'après-midi. Ils s'asseyaient sur la mousse au pied des grands arbres énormes, ou bien s'en allaient le long de l'eau en guettant les truites, qui filaient sous les herbes. Les garçons jouaient aux boules, aux quilles, au bouchon, à la balle, en certaines places où ils avaient découvert, aplani et battu le sol ; et les filles, par rangs de quatre ou cinq, se promenaient en se tenant par le bras, piaillant de leurs voix criardes des romances qui grattaient l'oreille, dont les notes fausses troublaient l'air tranquille et agaçaient les nerfs des dents ainsi que des gouttes de vinaigre. Maintenant personne n'allait plus sous la voûte épaisse et haute, comme si on se fût attendu à y trouver toujours quelque cadavre couché.

L'automne vint, les feuilles tombèrent. Elles tombaient jour et nuit, descendaient en tournoyant, rondes et légères,

---

1. Ensemble des magistrats requérant l'application de la loi dans une juridiction donnée. — **2.** Le terme semble prononcé par les habitants et non par le conteur.



« La Brindille [...] coulait plus vite, jaune et colère entre ses berges sèches, entre deux haies de saules maigres et nus. »

Camille Corot, *Ruisseau près de Beauvais*, Reims.

le long des grands arbres ; et on commençait à voir le ciel à travers les branches. Quelquefois, quand un coup de vent passait sur les cimes, la pluie lente et continue s'épaississait brusquement, devenait une averse vaguement bruissante qui couvrait la mousse d'un épais tapis jaune, criant un peu sous les pas. Et le murmure presque insaisissable, le murmure flottant, incessant, doux et triste de cette chute, semblait une plainte, et ces feuilles tombant toujours, semblaient des larmes, de grandes

larmes versées par les grands arbres tristes qui pleuraient jour et nuit sur la fin de l'année, sur la fin des aurores tièdes et des doux crépuscules, sur la fin des brises chaudes et des clairs soleils, et aussi peut-être sur le crime qu'ils avaient vu commettre sous leur ombre, sur l'enfant violée et tuée à leur pied. Ils pleuraient dans le silence du bois désert et vide, du bois abandonné et redouté, où devait errer, seule, l'âme, la petite âme de la petite morte[1].

La Brindille, grossie par les orages, coulait plus vite, jaune et colère[2] entre ses berges sèches, entre deux haies de saules maigres et nus.

Et voilà que Renardet, tout à coup, revint se promener sous la futaie. Chaque jour, à la nuit tombante, il sortait de sa maison, descendait à pas lents son perron, et s'en allait sous les arbres d'un air songeur, les mains dans ses poches. Il marchait longtemps sur la mousse humide et molle, tandis qu'une légion de corbeaux[3], accourue de tous les voisinages pour coucher dans les grandes cimes, se déroulait à travers l'espace, à la façon d'un immense voile de deuil flottant au vent, en poussant des clameurs violentes et sinistres.

Quelquefois, ils se posaient, criblant de taches noires les branches emmêlées sur le ciel rouge, sur le ciel sanglant des crépuscules d'automne. Puis, tout à coup, ils repartaient en croassant affreusement et en déployant de nouveau au-dessus du bois le long feston sombre de leur vol.

Ils s'abattaient enfin sur les faîtes les plus hauts et cessaient peu à peu leurs rumeurs, tandis que la nuit grandissante mêlait leurs plumes noires au noir de l'espace.

Renardet errait encore au pied des arbres, lentement ;

---

1. Noter le lyrisme de cette évocation d'un accord entre la nature et le drame, aux limites du fantastique. — **2.** Reprise de l'adjectif déjà employé p. 25 : ici le paysage partage le deuil. — **3.** Oiseaux traditionnellement de mauvais augure, confondus ici, comme souvent, avec les corneilles (les véritables corbeaux ne vivent pas en bandes). Pour « croasser », voir Introduction p. 20. Cette description ajoute au thème du deuil celui de la malédiction.

puis, quand les ténèbres opaques ne lui permettaient plus de marcher, il rentrait, tombait comme une masse dans son fauteuil, devant la cheminée claire, en tendant au foyer ses pieds humides qui fumaient longtemps contre la flamme.

Or, un matin une grande nouvelle courut dans le pays : le maire faisait abattre sa futaie.

Vingt bûcherons travaillaient déjà. Ils avaient commencé par le coin le plus proche de la maison, et ils allaient vite en présence du maître.

D'abord, les ébrancheurs grimpaient le long du tronc.

Liés à lui par un collier de corde, ils l'enlacent[1] d'abord de leurs bras, puis, levant une jambe, ils le frappent fortement d'un coup de pointe d'acier fixée à leur semelle. La pointe entre dans le bois, y reste enfoncée, et l'homme s'élève dessus comme sur une marche pour frapper de l'autre pied avec l'autre pointe sur laquelle il se soutiendra de nouveau en recommençant avec la première.

Et, à chaque montée, il porte plus haut le collier de corde qui l'attache à l'arbre ; sur ses reins, pend et brille la hachette d'acier. Il grimpe toujours doucement comme une bête parasite attaquant un géant, il monte lourdement le long de l'immense colonne, l'embrassant et l'éperonnant pour aller le décapiter.

Dès qu'il arrive aux premières branches, il s'arrête, détache de son flanc la serpe aiguë et il frappe. Il frappe avec lenteur, avec méthode, entaillant le membre tout près du tronc ; et, soudain, la branche craque, fléchit, s'incline, s'arrache et s'abat en frôlant dans sa chute les arbres voisins. Puis elle s'écrase sur le sol avec un grand bruit de bois brisé, et toutes ses menues branchettes palpitent longtemps.

Le sol se couvrait de débris que d'autres hommes taillaient à leur tour, liaient en fagots et empilaient en tas,

1. Curieux passage au présent de généralité par lequel l'auteur se pose en documentaliste alors que tout, dans le reste de la scène, évoque métaphoriquement une exécution.

tandis que les arbres restés encore debout semblaient des poteaux démesurés, des pieux gigantesques amputés et rasés par l'acier tranchant des serpes.

Et, quand l'ébrancheur avait fini sa besogne, il laissait au sommet du fût droit et mince le collier de corde qu'il y avait porté, il redescendait ensuite à coups d'éperon le long du tronc découronné que les bûcherons alors attaquaient par la base en frappant à grands coups qui retentissaient dans tout le reste de la futaie.

Quand la blessure du pied semblait assez profonde, quelques hommes tiraient, en poussant un cri cadencé, sur la corde fixée au sommet, et l'immense mât soudain craquait et tombait sur le sol avec le bruit sourd et la secousse d'un coup de canon lointain.

Et le bois diminuait chaque jour, perdant ses arbres abattus comme une armée perd ses soldats.

Renardet ne s'en allait plus ; il restait là du matin au soir contemplant, immobile et les mains derrière le dos, la mort lente de sa futaie. Quand un arbre était tombé, il posait le pied dessus, ainsi que sur un cadavre. Puis il levait les yeux sur le suivant avec une sorte d'impatience secrète et calme, comme s'il eût attendu, espéré quelque chose à la fin de ce massacre.

Cependant, on approchait du lieu où la petite Roque avait été trouvée. On y parvint enfin, un soir, à l'heure du crépuscule.

Comme il faisait sombre, le ciel étant couvert, les bûcherons voulurent arrêter leur travail, remettant au lendemain la chute d'un hêtre énorme, mais le maître s'y opposa, et exigea qu'à l'heure même on ébranchât et abattît ce colosse qui avait ombragé le crime.

Quand l'ébrancheur l'eut mis à nu, eut terminé sa toilette de condamné, quand les bûcherons en eurent sapé la base, cinq hommes commencèrent à tirer sur la corde attachée au faîte.

L'arbre résista ; son tronc puissant bien qu'entaillé jusqu'au milieu, était rigide comme du fer. Les ouvriers, tous ensemble, avec une sorte de saut régulier, tendaient la

corde en se couchant jusqu'à terre, et ils poussaient un cri de gorge essoufflé qui montrait et réglait leur effort.

Deux bûcherons, debout contre le géant, demeuraient la hache au poing, pareils à deux bourreaux prêts à frapper encore, et Renardet, immobile, la main sur l'écorce, attendait la chute avec une émotion inquiète et nerveuse.

Un des hommes lui dit : « Vous êtes trop près, monsieur le maire ; quand il tombera, ça pourrait vous blesser. »

Il ne répondit pas et ne recula point ; il semblait prêt à saisir lui-même à pleins bras le hêtre pour le terrasser comme un lutteur.

Ce fut tout à coup, dans le pied de la haute colonne de bois, un déchirement qui sembla courir jusqu'au sommet comme une secousse douloureuse ; et elle s'inclina un peu, prête à tomber, mais résistant encore. Les hommes, excités, roidirent leurs bras, donnèrent un effort plus grand ; et comme l'arbre brisait, croulait, soudain Renardet fit un pas en avant, puis s'arrêta, les épaules soulevées pour recevoir le choc irrésistible, le choc mortel qui l'écraserait sur le sol.

Mais le hêtre, ayant un peu dévié, lui frôla seulement les reins, le jetant sur la face à cinq mètres de là.

Les ouvriers s'élancèrent pour le relever ; il s'était déjà soulevé lui-même sur les genoux, étourdi, les yeux égarés, et passant la main sur son front, comme s'il se réveillait d'un accès de folie.

Quand il se fut remis sur ses pieds, les hommes, surpris, l'interrogèrent, ne comprenant point ce qu'il avait fait. Il répondit, en balbutiant, qu'il avait eu un moment d'égarement, ou, plutôt, une seconde de retour à l'enfance, qu'il s'était imaginé avoir le temps de passer sous l'arbre, comme les gamins passent en courant devant les voitures au trot, qu'il avait joué au danger, que, depuis huit jours, il sentait cette envie grandir en lui, en se demandant, chaque fois qu'un arbre craquait pour tomber, si on pourrait passer dessous sans être touché. C'était une bêtise, il l'avouait ;

mais tout le monde a de ces minutes d'insanité et de ces tentations d'une stupidité puérile[1].

Il s'expliquait lentement, cherchant ses mots, la voix sourde ; puis il s'en alla en disant : « À demain, mes amis, à demain. »

Dès qu'il fut rentré dans sa chambre, il s'assit devant sa table, que sa lampe, coiffée d'un abat-jour, éclairait vivement, et, prenant son front entre ses mains, il se mit à pleurer.

Il pleura longtemps, puis s'essuya les yeux, releva la tête et regarda sa pendule. Il n'était pas encore six heures. Il pensa : « J'ai le temps avant le dîner », et il alla fermer sa porte à clef. Il revint alors s'asseoir devant sa table ; il fit sortir le tiroir du milieu, prit dedans un revolver et le posa sur ses papiers, en pleine clarté. L'acier de l'arme luisait, jetait des reflets pareils à des flammes.

Renardet le contempla quelque temps avec l'œil trouble d'un homme ivre ; puis il se leva et se mit à marcher.

Il allait d'un bout à l'autre de l'appartement, et de temps en temps s'arrêtait pour repartir aussitôt. Soudain, il ouvrit la porte de son cabinet de toilette, trempa une serviette dans la cruche à eau et se mouilla le front, comme il avait fait le matin du crime. Puis il se remit à marcher. Chaque fois qu'il passait devant sa table, l'arme brillante attirait son regard, sollicitait sa main ; mais il guettait la pendule et pensait : « J'ai encore le temps. »

La demie de six heures sonna. Il prit alors le revolver, ouvrit la bouche toute grande avec une affreuse grimace, et enfonça le canon dedans comme s'il eût voulu l'avaler. Il resta ainsi quelques secondes, immobile, le doigt sur la gâchette, puis, brusquement secoué par un frisson d'horreur, il cracha[2] le pistolet sur le tapis.

Et il retomba sur son fauteuil en sanglotant : « Je ne

---

1. Ce dernier adjectif souligne l'ambiguïté de toute la phrase qui par ailleurs rappelle celle du médecin. — **2.** Image particulièrement violente.

peux pas. Je n'ose pas ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! Comment faire pour avoir le courage de me tuer ! »

On frappait à la porte ; il se dressa, affolé. Un domestique disait : « Le dîner de monsieur est prêt. » Il répondit : « C'est bien. Je descends. »

Alors il ramassa l'arme, l'enferma de nouveau dans le tiroir, puis se regarda dans la glace de la cheminée pour voir si son visage ne lui semblait pas trop convulsé. Il était rouge, comme toujours, un peu plus rouge peut-être. Voilà tout. Il descendit et se mit à table.

Il mangea lentement, en homme qui veut faire traîner le repas, qui ne veut point se retrouver seul avec lui-même. Puis il fuma plusieurs pipes dans la salle pendant qu'on desservait. Puis il remonta dans sa chambre.

Dès qu'il s'y fut enfermé, il regarda sous son lit, ouvrit toutes ses armoires, explora tous les coins, fouilla tous les meubles. Il alluma ensuite les bougies de sa cheminée, et, tournant plusieurs fois sur lui-même, parcourut de l'œil tout l'appartement avec une angoisse d'épouvante qui lui crispait la face, car il savait bien qu'il allait la voir, comme toutes les nuits, la petite Roque, la petite fille qu'il avait violée, puis étranglée [1].

Toutes les nuits, l'odieuse vision [2] recommençait. C'était d'abord dans ses oreilles une sorte de ronflement comme le bruit d'une machine [3] à battre ou le passage lointain d'un train sur un pont. Il commençait alors à haleter, à étouffer, et il lui fallait déboutonner son col de chemise et sa ceinture. Il marchait pour faire circuler le sang, il essayait de lire, il essayait de chanter ; c'était en vain ; sa pensée, malgré lui, retournait au jour du meurtre, et le lui faisait recommencer dans ses détails les plus secrets,

---

1. Deux termes brutaux qui, aux deux tiers de la nouvelle, révèlent explicitement une vérité à la fois suggérée et occultée jusqu'à ce point du récit par de nombreux détails du texte. — **2.** On sait que les hallucinations forment le thème de nombreux contes de Maupassant et du plus célèbre d'entre eux : *Le Horla* (1887). — **3.** L'image de la machine annonce la violence des forces physiologiques à l'œuvre dans tout le récit en flash-back qui va suivre.

avec toutes ses émotions les plus violentes de la première minute à la dernière.

Il avait senti, en se levant, ce matin-là, le matin de l'horrible jour, un peu d'étourdissement et de migraine qu'il attribuait à la chaleur, de sorte qu'il était resté dans sa chambre jusqu'à l'appel du déjeuner. Après le repas, il avait fait la sieste ; puis il était sorti vers la fin de l'après-midi pour respirer la brise fraîche et calmante sous les arbres de sa futaie.

Mais, dès qu'il fut dehors, l'air lourd et brûlant de la plaine l'oppressa davantage. Le soleil, encore haut dans le ciel, versait sur la terre calcinée, sèche et assoiffée, des flots de lumière ardente. Aucun souffle de vent ne remuait les feuilles. Toutes les bêtes, les oiseaux, les sauterelles elles-mêmes se taisaient. Renardet gagna les grands arbres et se mit à marcher sur la mousse où la Brindille évaporait un peu de fraîcheur sous l'immense toiture de branches[1]. Mais il se sentait mal à l'aise. Il lui semblait qu'une main inconnue, invisible, lui serrait le cou et il ne songeait presque à rien, ayant d'ordinaire peu d'idées dans la tête. Seule, une pensée vague le hantait depuis trois mois, la pensée de se remarier. Il souffrait de vivre seul, il en souffrait moralement et physiquement. Habitué depuis dix ans à sentir une femme près de lui, accoutumé à sa présence de tous les instants, à son étreinte quotidienne, il avait besoin, un besoin impérieux et confus de son contact incessant et de son baiser régulier. Depuis la mort de Mme Renardet, il souffrait sans cesse sans bien comprendre pourquoi. Il souffrait de ne plus sentir sa robe frôler ses jambes tout le jour, et de ne plus pouvoir se calmer et s'affaiblir entre ses bras, surtout. Il était veuf depuis six mois à peine et il cherchait déjà

1. Dans de nombreuses nouvelles de Maupassant, la chaleur, souvent associée à la proximité de l'eau, livre l'homme à la toute-puissance de ses instincts (voir « Une partie de campagne », Le Livre de Poche, n° 13805).

dans les environs quelle jeune fille ou quelle veuve il pourrait épouser lorsque son deuil[1] serait fini.

Il avait une âme chaste, mais logée dans un corps puissant d'Hercule, et des images charnelles commençaient à troubler son sommeil et ses veilles. Il les chassait ; elles revenaient ; et il murmurait par moments en souriant de lui-même :

« Me voici comme saint Antoine[2]. »

Ayant eu ce matin-là plusieurs de ces visions obsédantes, le désir lui vint tout à coup de se baigner dans la Brindille pour se rafraîchir et apaiser l'ardeur de son sang.

Il connaissait un peu plus loin un endroit large et profond où les gens du pays venaient se tremper quelquefois en été. Il y alla.

Des saules épais cachaient ce bassin clair où le courant se reposait, sommeillait un peu avant de repartir. Renardet, en approchant, crut entendre un léger bruit, un faible clapotement qui n'était point celui du ruisseau sur les berges. Il écarta doucement les feuilles et regarda. Une fillette, toute nue, toute blanche à travers l'onde transparente, battait l'eau des deux mains, en dansant un peu dedans, et tournant sur elle-même avec des gestes gentils. Ce n'était plus une enfant, ce n'était pas encore une femme : elle était grasse et formée, tout en gardant un air de gamine précoce, poussée vite, presque mûre. Il ne bougeait plus, perclus de surprise, d'angoisse, le souffle coupé par une émotion bizarre et poignante. Il demeurait là, le cœur battant comme si un de ses rêves sensuels venait de se réaliser, comme si une fée impure eût fait apparaître devant lui cet être troublant et trop jeune, cette petite Vénus paysanne[3],

1. D'une durée fixée très précisément par l'usage. Pour un homme, surtout en province, il ne saurait descendre au-dessous de six mois. — 2. Les tentations — érotiques en particulier — dont saint Antoine fut victime, sont bien connues. Flaubert en avait fait le sujet d'une de ses œuvres (*La Tentation de saint Antoine*, 1874) (L.F.). — 3. Maupassant retrouve presque le titre qu'il avait donné à un de ses poèmes de jeunesse : « Vénus rustique » (L.F.).

née dans les bouillons du ruisselet, comme l'autre, la grande[1], dans les vagues de la mer.

Soudain l'enfant sortit du bain, et, sans le voir, s'en vint vers lui pour chercher ses hardes et se rhabiller. À mesure qu'elle approchait à petits pas hésitants, par crainte des cailloux pointus, il se sentait poussé vers elle par une force irrésistible, par un emportement bestial qui soulevait toute sa chair, affolait son âme et le faisait trembler des pieds à la tête.

Elle resta debout, quelques secondes, derrière le saule qui la cachait. Alors, perdant toute raison, il ouvrit les branches, se rua sur elle et la saisit dans ses bras. Elle tomba, trop effarée pour résister, trop épouvantée pour appeler, et il la posséda sans comprendre ce qu'il faisait.

Il se réveilla de son crime, comme on se réveille d'un cauchemar. L'enfant commençait à pleurer.

Il dit : « Tais-toi, tais-toi donc. Je te donnerai de l'argent. »

Mais elle n'écoutait pas ; elle sanglotait.

Il reprit : « Mais tais-toi donc. Tais-toi donc. Tais-toi donc. »

Elle hurla en se tordant pour s'échapper.

Il comprit brusquement qu'il était perdu ; et il la saisit par le cou pour arrêter dans sa bouche ces clameurs déchirantes et terribles. Comme elle continuait à se débattre avec la force exaspérée d'un être qui veut fuir la mort, il ferma ses mains de colosse sur la petite gorge gonflée de cris, et il l'eut étranglée en quelques instants, tant il serrait furieusement, sans qu'il songeât à la tuer, mais seulement pour la faire taire.

Puis il se dressa, éperdu d'horreur.

Elle gisait devant lui, sanglante et la face noire. Il allait se sauver, quand surgit dans son âme bouleversée l'instinct mystérieux et confus qui guide tous les êtres en danger.

Il faillit jeter le corps à l'eau : mais une autre impulsion

---

1. La déesse de l'amour qui, dans la mythologie antique, naissait de l'écume de la mer (voir « L'Épave » p. 74).

le poussa vers les hardes dont il fit un mince paquet. Alors, comme il avait de la ficelle dans ses poches, il le lia et le cacha dans un trou profond du ruisseau, sous un tronc d'arbre dont le pied baignait dans la Brindille.

Puis il s'en alla, à grands pas, gagna les prairies, fit un immense détour pour se montrer à des paysans qui habitaient fort loin de là, de l'autre côté du pays, et il rentra pour dîner à l'heure ordinaire en racontant à ses domestiques tout le parcours de sa promenade.

Il dormit pourtant cette nuit-là ; il dormit d'un épais sommeil de brute, comme doivent dormir quelquefois les condamnés à mort. Il n'ouvrit les yeux qu'aux premières lueurs du jour, et il attendit, torturé par la peur du forfait découvert, l'heure ordinaire de son réveil.

Puis il dut assister à toutes les constatations. Il le fit à la façon des somnambules, dans une hallucination qui lui montrait les choses et les hommes à travers une sorte de songe, dans un nuage d'ivresse, dans ce doute d'irréalité qui trouble l'esprit aux heures des grandes catastrophes.

Seul le cri déchirant de la Roque lui traversa le cœur. À ce moment il faillit se jeter aux genoux[1] de la vieille femme en criant : « C'est moi. » Mais il se contint. Il alla pourtant, durant la nuit, repêcher les sabots de la morte, pour les porter sur le seuil de sa mère.

Tant que dura l'enquête, tant qu'il dut guider et égarer la justice, il fut calme, maître de lui, rusé et souriant. Il discutait paisiblement avec les magistrats toutes les suppositions qui leur passaient par l'esprit, combattait leurs opinions, démolissait leurs raisonnements. Il prenait même un certain plaisir âcre et douloureux à troubler leurs perquisitions, à embrouiller leurs idées, à innocenter ceux qu'ils suspectaient.

Mais à partir du jour où les recherches furent abandonnées, il devint peu à peu nerveux, plus excitable encore qu'autrefois, bien qu'il maîtrisât ses colères. Les bruits soudain le faisaient sauter de peur ; il frémissait pour la

---

1. En fait, Renardet s'est bien agenouillé devant la mère la Roque (voir p. 40).

moindre chose, tressaillait parfois des pieds à la tête quand une mouche se posait sur son front. Alors un besoin impérieux de mouvement l'envahit, le força à des courses prodigieuses, le tint debout des nuits entières, marchant à travers sa chambre.

Ce n'était point qu'il fût harcelé par des remords. Sa nature brutale ne se prêtait à aucune nuance de sentiment[1] ou de crainte morale. Homme d'énergie et même de violence, né pour faire la guerre, ravager les pays conquis et massacrer les vaincus, plein d'instincts sauvages de chasseur et de batailleur, il ne comptait guère la vie humaine. Bien qu'il respectât l'Église, par politique, il ne croyait ni à Dieu, ni au diable, n'attendant par conséquent, dans une autre vie, ni châtiment, ni récompense de ses actes en celle-ci. Il gardait pour toute croyance une vague philosophie faite de toutes les idées des encyclopédistes[2] du siècle dernier ; et il considérait la religion comme une sanction morale de la loi, l'une et l'autre ayant été inventées par les hommes pour régler les rapports sociaux.

Tuer quelqu'un en duel, ou à la guerre, ou dans une querelle, ou par accident, ou par vengeance, ou même par forfanterie[3], lui eût semblé une chose amusante et crâne[4], et n'eût pas laissé plus de traces en son esprit que le coup de fusil tiré sur un lièvre ; mais il avait ressenti une émotion profonde du meurtre de cette enfant. Il l'avait commis d'abord dans l'affolement d'une ivresse irrésistible, dans une espèce de tempête sensuelle emportant sa raison. Et il avait gardé au cœur, gardé dans sa chair, gardé sur ses lèvres, gardé jusque dans ses doigts d'assassin une sorte d'amour bestial, en même temps qu'une horreur épouvantée pour cette fillette surprise par lui et tuée lâchement. À tout instant sa pensée revenait à cette scène

---

1. Les lignes suivantes analysent au contraire finement les émotions du personnage, tout en les présentant comme une sorte d'instinct brutal. — **2.** Les interrogations philosophiques du siècle des Lumières sur les relations entre morale, religion et société sont vulgarisées au XIXe siècle auprès d'une bourgeoisie dite « voltairienne ». — **3.** Façon de revendiquer une mauvaise action par vantardise. — **4.** Ici adjectif : qui a de l'allure, un peu provoquant.

horrible ; et bien qu'il s'efforçât de chasser cette image, qu'il l'écartât avec terreur, avec dégoût, il la sentait rôder dans son esprit, tourner autour de lui, attendant sans cesse le moment de réapparaître.

Alors il eut peur des soirs, peur de l'ombre tombant autour de lui. Il ne savait pas encore pourquoi les ténèbres lui semblaient effrayantes, mais il les redoutait d'instinct ; il les sentait peuplées de terreurs. Le jour clair ne se prête point aux épouvantes. On y voit les choses et les êtres ; aussi n'y rencontre-t-on que les choses et les êtres naturels qui peuvent se montrer dans la clarté. Mais la nuit[1], la nuit opaque, plus épaisse que des murailles, et vide, la nuit infinie, si noire, si vaste, où l'on peut frôler d'épouvantables choses, la nuit où l'on sent errer, rôder l'effroi mystérieux, lui paraissait cacher un danger inconnu, proche et menaçant ! Lequel ?

Il le sut bientôt. Comme il était dans son fauteuil, assez tard, un soir qu'il ne dormait pas, il crut voir remuer le rideau de sa fenêtre. Il attendit, inquiet, le cœur battant ; la draperie ne bougeait plus ; puis, soudain, elle s'agita de nouveau ; du moins il pensa qu'elle s'agitait. Il n'osait point se lever ; il n'osait plus respirer ; et pourtant il était brave ; il s'était battu souvent et il aurait aimé découvrir chez lui des voleurs.

Était-il vrai qu'il remuait, ce rideau ? Il se le demandait, craignant d'être trompé par ses yeux. C'était si peu de chose, d'ailleurs, un léger frisson de l'étoffe, une sorte de tremblement des plis, à peine une ondulation comme celle que produit le vent. Renardet demeurait les yeux fixes, le cou tendu ; et brusquement il se leva, honteux de sa peur, fit quatre pas, saisit la draperie à deux mains et l'écarta largement. Il ne vit rien d'abord que les vitres noires, noires comme des plaques d'encre luisante. La nuit, la grande nuit impénétrable s'étendait par-derrière jusqu'à l'invisible horizon. Il restait debout en face de cette ombre illimitée ; et tout à coup il y aperçut une

1. Le style lyrique amplifie le caractère fantastique de ces obsessions.

lueur, une lueur mouvante qui semblait éloignée. Alors il approcha son visage du carreau, pensant qu'un pêcheur d'écrevisses[1] braconnait sans doute dans la Brindille, car il était minuit passé, et cette lueur rampait au bord de l'eau, sous la futaie. Comme il ne distinguait pas encore, Renardet enferma ses yeux entre ses mains ; et brusquement cette lueur devint une clarté et il aperçut la petite Roque nue et sanglante sur la mousse.

Il recula crispé d'horreur, heurta son siège et tomba sur le dos. Il y resta quelques minutes l'âme en détresse, puis il s'assit et se mit à réfléchir. Il avait eu une hallucination, voilà tout ; une hallucination venue de ce qu'un maraudeur de nuit marchait au bord de l'eau avec son fanal. Quoi d'étonnant d'ailleurs à ce que le souvenir de son crime jetât en lui, parfois, la vision de la morte.

S'étant relevé, il but un verre d'eau, puis s'assit. Il songeait : « Que vais-je faire, si cela recommence ? » Et cela recommencerait, il le sentait, il en était sûr. Déjà la fenêtre sollicitait son regard, l'appelait, l'attirait. Pour ne plus la voir, il tourna sa chaise ; puis il prit un livre et essaya de lire ; mais il lui sembla entendre bientôt s'agiter quelque chose derrière lui, et il fit brusquement pivoter sur un pied son fauteuil. Le rideau remuait encore ; certes, il avait remué, cette fois ; il n'en pouvait plus douter ; il s'élança et le saisit d'une main si brutale qu'il le jeta bas avec sa galerie ; puis il colla avidement sa face contre la vitre. Il ne vit rien. Tout était noir au-dehors ; et il respira avec la joie d'un homme dont on vient de sauver la vie.

Donc il retourna s'asseoir ; mais presque aussitôt le désir le reprit de regarder de nouveau par la fenêtre. Depuis que le rideau était tombé, elle faisait une sorte de trou sombre attirant, redoutable, sur la campagne obscure. Pour ne point céder à cette dangereuse tentation, il se dévêtit, souffla ses lumières, se coucha et ferma les yeux.

Immobile, sur le dos, la peau chaude et moite, il attendait le sommeil. Une grande lumière tout à coup traversa ses paupières. Il les ouvrit, croyant sa demeure en feu.

---

1. La pêche de nuit avec des lanternes est interdite.

Tout était noir, et il se mit sur son coude pour tâcher de distinguer sa fenêtre qui l'attirait toujours, invinciblement. À force de chercher à voir, il aperçut quelques étoiles ; et il se leva, traversa sa chambre à tâtons, trouva les carreaux avec ses mains étendues, appliqua son front dessus. Là-bas, sous les arbres, le corps de la fillette luisait comme du phosphore, éclairant l'ombre autour de lui !

Renardet poussa un cri et se sauva vers son lit, où il resta jusqu'au matin, la tête cachée sous l'oreiller.

À partir de ce moment, sa vie devint intolérable. Il passait ses jours dans la terreur des nuits ; et chaque nuit, la vision recommençait. À peine enfermé dans sa chambre, il essayait de lutter ; mais en vain. Une force irrésistible le soulevait et le poussait à sa vitre, comme pour appeler le fantôme et il le voyait aussitôt, couché d'abord au lieu du crime, couché les bras ouverts, les jambes ouvertes, tel que le corps avait été trouvé. Puis la morte se levait et s'en venait, à petits pas, ainsi que l'enfant avait fait en sortant de la rivière. Elle s'en venait, doucement, tout droit en passant sur le gazon et sur la corbeille de fleurs desséchées ; puis elle s'élevait dans l'air, vers la fenêtre de Renardet. Elle venait vers lui, comme elle était venue le jour du crime, vers le meurtrier. Et l'homme reculait devant l'apparition, il reculait jusqu'à son lit et s'affaissait dessus, sachant bien que la petite était entrée et qu'elle se tenait maintenant derrière le rideau qui remuerait tout à l'heure. Et jusqu'au jour il le regardait, ce rideau, d'un œil fixe, s'attendant sans cesse à voir sortir sa victime. Mais elle ne se montrait plus ; elle restait là, sous l'étoffe agitée parfois d'un tremblement. Et Renardet, les doigts crispés sur ses draps, les serrait ainsi qu'il avait serré la gorge de la petite Roque. Il écoutait sonner les heures ; il entendait battre dans le silence le balancier de sa pendule et les coups profonds de son cœur. Et il souffrait, le misérable, plus qu'aucun homme n'avait jamais souffert.

Puis, dès qu'une ligne blanche apparaissait au plafond, annonçant le jour prochain, il se sentait délivré, seul

enfin, seul dans sa chambre ; et il se recouchait. Il dormait alors quelques heures, d'un sommeil inquiet et fiévreux, où il recommençait souvent en rêve l'épouvantable vision de ses veilles.

Quand il descendait plus tard pour le déjeuner de midi, il se sentait courbaturé comme après de prodigieuses fatigues ; et il mangeait à peine, hanté toujours par la crainte de celle qu'il reverrait la nuit suivante.

Il savait bien pourtant que ce n'était pas une apparition, que les morts ne reviennent point, et que son âme malade, son âme obsédée par une pensée unique, par un souvenir inoubliable, était la seule cause de son supplice, la seule évocatrice de la morte ressuscitée par elle, appelée par elle et dressée aussi par elle devant ses yeux où restait empreinte l'image ineffaçable. Mais il savait aussi qu'il ne guérirait pas, qu'il n'échapperait jamais à la persécution sauvage de sa mémoire : et il se résolut à mourir, plutôt que de supporter plus longtemps ces tortures.

Alors il chercha comment il se tuerait. Il voulait quelque chose de simple et de naturel, qui ne laisserait pas croire à un suicide. Car il tenait à sa réputation, au nom légué par ses pères ; et si on soupçonnait la cause de sa mort, on songerait sans doute au crime inexpliqué, à l'introuvable meurtrier, et on ne tarderait point à l'accuser du forfait.

Une idée étrange lui était venue, celle de se faire écraser par l'arbre au pied duquel il avait assassiné la petite Roque. Il se décida donc à faire abattre sa futaie et à simuler un accident. Mais le hêtre refusa de lui casser les reins.

Rentré chez lui, en proie à un désespoir éperdu, il avait saisi son revolver, et puis il n'avait pas osé tirer.

L'heure du dîner sonna, il avait mangé, puis était remonté. Et il ne savait pas ce qu'il allait faire. Il se sentait lâche maintenant qu'il avait échappé une première fois. Tout à l'heure il était prêt, fortifié, décidé, maître de son courage et de sa résolution ; à présent, il était faible et il avait peur de la mort, autant que de la morte.

Il balbutiait : « Je n'oserai plus, je n'oserai plus » ; et

il regardait avec terreur, tantôt l'arme sur sa table, tantôt le rideau qui cachait sa fenêtre. Il lui semblait aussi que quelque chose d'horrible aurait lieu sitôt que sa vie cesserait ! Quelque chose ? Quoi ? Leur rencontre peut-être ? Elle le guettait, elle l'attendait, l'appelait, et c'était pour le prendre à son tour, pour l'attirer dans sa vengeance et le décider à mourir qu'elle se montrait ainsi tous les soirs.

Il se mit à pleurer comme un enfant, répétant : « Je n'oserai plus, je n'oserai plus. » Puis il tomba sur les genoux, et balbutia : « Mon Dieu, mon Dieu ! » Sans croire à Dieu, pourtant. Et il n'osait plus, en effet, regarder sa fenêtre où il savait blottie l'apparition, ni sa table où luisait son revolver.

Quand il se fut relevé, il dit tout haut : « Ça ne peut pas durer, il faut en finir. » Le son de sa voix dans la chambre silencieuse lui fit passer un frisson de peur le long des membres ; mais comme il ne se décidait à prendre aucune résolution ; comme il sentait bien que le doigt de sa main refuserait toujours de presser la gâchette de l'arme, il retourna cacher sa tête sous les couvertures de son lit, et il réfléchit.

Il lui fallait trouver quelque chose qui le forcerait à mourir, inventer une ruse contre lui-même qui ne lui laisserait plus aucune hésitation, aucun retard, aucun regret possibles. Il enviait les condamnés qu'on mène à l'échafaud au milieu des soldats. Oh ! s'il pouvait prier quelqu'un de tirer ; s'il pouvait, avouant l'état de son âme, avouant son crime à un ami sûr qui ne le divulguerait jamais, obtenir de lui la mort. Mais à qui demander ce service terrible ? À qui ? Il cherchait parmi les gens qu'il connaissait. Le médecin ? Non. Il raconterait cela plus tard[1] sans doute. Et tout à coup, une bizarre pensée traversa son esprit. Il allait écrire au juge d'instruction, qu'il connaissait intimement, pour se dénoncer lui-même. Il lui

1. C'est ce que l'on trouve dans de nombreuses nouvelles de Maupassant : un notable qui raconte en fin de repas un fait surprenant, un drame.

dirait tout[1], dans cette lettre, et le crime, et les tortures qu'il endurait, et sa résolution de mourir, et ses hésitations, et le moyen qu'il employait pour forcer son courage défaillant. Il le supplierait au nom de leur vieille amitié de détruire sa lettre dès qu'il aurait appris que le coupable s'était fait justice. Renardet pouvait compter sur ce magistrat, il le savait sûr, discret, incapable même d'une parole légère. C'était un de ces hommes qui ont une conscience inflexible gouvernée, dirigée, réglée par leur seule raison.

À peine eut-il formé ce projet qu'une joie bizarre envahit son cœur. Il était tranquille à présent. Il allait écrire sa lettre, lentement, puis, au jour levant, il la déposerait dans la boîte clouée au mur de sa métairie, puis il monterait sur sa tour pour voir arriver le facteur, et quand l'homme à la blouse bleue s'en irait, il se jetterait la tête la première sur les roches où s'appuyaient les fondations. Il prendrait soin d'être vu d'abord par les ouvriers qui abattaient son bois. Il pourrait donc grimper sur la marche avancée qui portait le mât du drapeau déployé aux jours de fête. Il casserait ce mât d'une secousse et se précipiterait avec lui. Comment douter d'un accident ? Et il se tuerait net, étant donnés son poids et la hauteur de sa tour.

Il sortit aussitôt de son lit, gagna sa table et se mit à écrire ; il n'oublia rien, pas un détail du crime, pas un détail de sa vie d'angoisses, pas un détail des tortures de son cœur et il termina en annonçant qu'il s'était condamné lui-même, qu'il allait exécuter le criminel, et en priant son ami, son ancien ami, de veiller à ce que jamais on n'accusât sa mémoire.

En achevant sa lettre, il s'aperçut que le jour était venu. Il la ferma, la cacheta, écrivit l'adresse, puis il descendit à pas légers, courut jusqu'à la petite boîte blanche collée au mur, au coin de la ferme, et quand il eut jeté dedans ce papier qui énervait sa main, il revint vite, referma les

1. On peut interpréter cela comme une sorte de désir d'avouer, de se confesser en quelque sorte, qui vient en contrepoint de l'idée de justice, représentée par le magistrat.

verrous de la grande porte et grimpa sur sa tour pour attendre le passage du piéton qui emporterait son arrêt de mort.

Il se sentait calme, maintenant, délivré, sauvé !

Un vent froid, sec, un vent de glace lui passait sur la face. Il l'aspirait avidement, la bouche ouverte, buvant sa caresse gelée. Le ciel était rouge, d'un rouge ardent, d'un rouge d'hiver, et toute la plaine blanche de givre brillait sous les premiers rayons du soleil, comme si elle eût été poudrée de verre pilé. Renardet, debout, nu-tête, regardait le vaste pays, les prairies à gauche, à droite le village dont les cheminées commençaient à fumer pour le repas du matin[1].

À ses pieds il voyait couler la Brindille, dans les roches où il s'écraserait tout à l'heure. Il se sentait renaître dans cette belle aurore glacée, et plein de force, plein de vie. La lumière le baignait, l'entourait, le pénétrait comme une espérance. Mille souvenirs l'assaillaient, des souvenirs de matins pareils, de marche rapide sur la terre dure qui sonnait sous les pas, de chasses heureuses au bord des étangs où dorment les canards sauvages. Toutes les bonnes choses qu'il aimait, les bonnes choses de l'existence accouraient dans son souvenir, l'aiguillonnaient de désirs nouveaux, réveillaient tous les appétits vigoureux de son corps actif et puissant.

Et il allait mourir ? Pourquoi ? Il allait se tuer subitement, parce qu'il avait peur d'une ombre ? peur de rien ? Il était riche et jeune encore ! Quelle folie ! Mais il lui suffisait d'une distraction, d'une absence, d'un voyage pour oublier ! Cette nuit même, il ne l'avait pas vue, l'enfant, parce que sa pensée, préoccupée, s'était égarée sur autre chose. Peut-être ne la reverrait-il plus ? Et si elle le hantait encore dans cette maison, certes, elle ne le suivrait pas ailleurs ! la terre était grande, et l'avenir long ! Pourquoi mourir ?

Son regard errait sur les prairies, et il aperçut une tache

---

1. Autre paysage, celui-ci tonique et allègre, intimement lié aux émotions du personnage.

bleue dans le sentier le long de la Brindille. C'était Médéric qui s'en venait apporter les lettres de la ville et emporter celles du village.

Renardet eut un sursaut, la sensation d'une douleur le traversant, il s'élança dans l'escalier tournant pour reprendre sa lettre, pour la réclamer au facteur. Peu lui importait d'être vu, maintenant ; il courait à travers l'herbe où moussait la glace légère des nuits, et il arriva devant la boîte, au coin de la ferme, juste en même temps que le piéton.

L'homme avait ouvert la petite porte de bois et prenait les quelques papiers déposés là par des habitants du pays.

Renardet lui dit :

« Bonjour, Médéric.

— Bonjour, m'sieu le maire.

— Dites donc, Médéric, j'ai jeté à la boîte une lettre dont j'ai besoin. Je viens vous demander de me la rendre.

— C'est bien, m'sieu le maire, on vous la donnera. »

Et le facteur leva les yeux. Il demeura stupéfait devant le visage de Renardet ; il avait les joues violettes, le regard trouble, cerclé de noir, comme enfoncé dans la tête, les cheveux en désordre, la barbe mêlée, la cravate défaite. Il était visible qu'il ne s'était point couché.

L'homme demanda : « C'est-il que vous êtes malade, m'sieu le maire ? »

L'autre, comprenant soudain que son allure devait être étrange, perdit contenance, balbutia : « Mais non... mais non... Seulement, j'ai sauté du lit pour vous demander cette lettre... Je dormais... Vous comprenez ?... »

Un vague soupçon passa dans l'esprit de l'ancien soldat.

Il reprit : « Qué lettre ?

— Celle que vous allez me rendre. »

Maintenant, Médéric hésitait, l'attitude du maire ne lui paraissait pas naturelle. Il y avait peut-être un secret dans cette lettre, un secret de politique [1]. Il savait que Renardet

---

1. L'expression a la naïveté du langage populaire.

n'était pas républicain, et il connaissait tous les trucs et toutes les supercheries qu'on emploie aux élections.

Il demanda : « À qui qu'elle est adressée, c'te lettre ?

— À M. Putoin, le juge d'instruction ; vous savez bien, M. Putoin, mon ami ! »

Le piéton chercha dans les papiers et trouva celui qu'on lui réclamait. Alors il se mit à le regarder, le tournant et le retournant dans ses doigts, fort perplexe, fort troublé par la crainte de commettre une faute grave ou de se faire un ennemi du maire.

Voyant son hésitation, Renardet fit un mouvement pour saisir la lettre et la lui arracher. Ce geste brusque convainquit Médéric qu'il s'agissait d'un mystère important et le décida à faire son devoir, coûte que coûte.

Il jeta donc l'enveloppe dans son sac et le referma, en répondant :

« Non, j' peux pas, m'sieu le maire. Du moment qu'elle allait à la justice, j' peux pas. »

Une angoisse affreuse étreignit le cœur de Renardet qui balbutia :

« Mais vous me connaissez bien. Vous pouvez même reconnaître mon écriture. Je vous dis que j'ai besoin de ce papier.

— J' peux pas.

— Voyons, Médéric, vous savez que je suis incapable de vous tromper, je vous dis que j'en ai besoin.

— Non. J' peux pas. »

Un frisson de colère passa dans l'âme violente de Renardet.

« Mais, sacrebleu, prenez garde. Vous savez que je ne badine pas, moi, et que je peux vous faire sauter de votre place, mon bonhomme, et sans tarder encore. Et puis je suis le maire du pays, après tout ; et je vous ordonne maintenant de me rendre ce papier. »

Le piéton répondit avec fermeté : « Non, je n' peux pas, m'sieu le maire ! »

Alors Renardet, perdant la tête, le saisit par les bras pour lui enlever son sac ; mais l'homme se débarrassa d'une secousse et, reculant, leva son gros bâton de houx.

Il prononça, toujours calme : « Oh ! ne me touchez pas, m'sieu le maire, ou je cogne. Prenez garde. Je fais mon devoir, moi ! »

Se sentant perdu, Renardet, brusquement, devint humble, doux, implorant comme un enfant qui pleure.

« Voyons, voyons, mon ami, rendez-moi cette lettre, je vous récompenserai, je vous donnerai cent francs, vous entendez, cent francs. »

L'homme tourna les talons et se mit en route.

Renardet le suivit, haletant, balbutiant :

« Médéric, Médéric, écoutez, je vous donnerai mille francs, vous entendez, mille francs. »

L'autre allait toujours, sans répondre. Renardet reprit : « Je ferai votre fortune... vous entendez, ce que vous voudrez... Cinquante mille francs... pour cette lettre... Qu'est-ce que ça vous fait ?... Vous ne voulez pas ? Eh bien, cent mille... dites... cent mille francs... comprenez-vous !... cent mille francs... cent mille francs[1]. »

Le facteur se retourna, la face dure, l'œil sévère : « En voilà assez, ou bien je répéterai à la justice tout ce que vous venez de me dire là. »

Renardet s'arrêta net. C'était fini. Il n'avait plus d'espoir. Il se retourna et se sauva vers sa maison, galopant comme une bête chassée.

Alors Médéric à son tour s'arrêta et regarda cette fuite avec stupéfaction. Il vit le maire rentrer chez lui, et il attendit encore comme si quelque chose de surprenant ne pouvait manquer d'arriver.

Bientôt, en effet, la haute taille de Renardet apparut au sommet de la tour du Renard. Il courait autour de la plate-forme comme un fou ; puis il saisit le mât du drapeau et le secoua avec fureur sans parvenir à le briser, puis soudain, pareil à un nageur qui pique une tête, il se lança dans le vide, les deux mains en avant.

Médéric s'élança pour porter secours. En traversant le parc, il aperçut les bûcherons allant au travail. Il les héla

1. Dans une autre nouvelle (« L'Ermite », p. 91), un tel capital assure au personnage une vie agréable.

en leur criant l'accident ; et ils trouvèrent au pied des murs un corps sanglant dont la tête s'était écrasée sur une roche. La Brindille entourait cette roche, et sur ses eaux élargies en cet endroit, claires et calmes, on voyait couler un long filet rose de cervelle et de sang mêlés [1].

---

1. Si l'image rappelle le filet de sang sur les cuisses de la petite Roque, la rivière semble maintenant apaisée par la punition du coupable.

L'ÉPAVE[1]

C'était hier, 31 décembre.

Je venais de déjeuner[2] avec mon vieil ami Georges Garin. Le domestique lui apporta une lettre couverte de cachets et de timbres étrangers.

Georges me dit :

« Tu permets ?

— Certainement. »

Et il se mit à lire huit pages d'une grande écriture anglaise, croisée dans tous les sens. Il les lisait lentement, avec une attention sérieuse, avec cet intérêt qu'on met aux choses qui vous touchent le cœur.

Puis il posa la lettre sur un coin de la cheminée, et il dit :

« Tiens, voilà une drôle d'histoire que je ne t'ai jamais racontée, une histoire sentimentale pourtant et qui m'est arrivée ! Oh ! ce fut un singulier Jour de l'An, cette année-là. Il y a de cela vingt ans... puisque j'avais trente ans et que j'en ai cinquante !...

« J'étais alors inspecteur de la Compagnie d'assurances maritimes que je dirige aujourd'hui. Je me disposais à passer à Paris la fête du 1er janvier, puisqu'on est convenu de faire de ce jour un jour de fête, quand je reçus une

---

1. Publié dans *Le Gaulois* du 1er janvier 1886. Maupassant a plusieurs fois mis en scène des Anglais *(Miss Harriet, Nos Anglais)*, généralement avec une verve un peu acide. Ici la peinture se fait plus indulgente (L.F.). — 2. La nouvelle est construite sur le schéma classique : le narrateur-auteur se présente comme l'auditeur du récit, intermédiaire en quelque sorte entre Garin, personnage-narrateur, et le lecteur.



Le port de La Rochelle.

lettre du directeur me donnant l'ordre de partir immédiatement pour l'île de Ré, où venait de s'échouer un trois-mâts de Saint-Nazaire, assuré par nous. Il était alors huit heures du matin. J'arrivai à la Compagnie, à dix heures, pour recevoir des instructions ; et, le soir même, je prenais l'express, qui me déposait à La Rochelle le lendemain 31 décembre.

« J'avais deux heures, avant de monter sur le bateau de Ré, le *Jean-Guiton*[1]. Je fis un tour en ville. C'est vraiment une ville bizarre et de grand caractère que La Rochelle, avec ses rues mêlées comme un labyrinthe et dont les trottoirs courent sous des galeries sans fin, des galeries à

---

1. Maupassant donne à ce navire le nom de celui qui avait été maire de La Rochelle (1585-1654) durant le célèbre siège conduit par Richelieu (cf. A. Dumas *Les Trois Mousquetaires*, ch. XLI, Le Livre de Poche, n° 667) (L.F.).

arcades[1] comme celles de la rue de Rivoli, mais basses, ces galeries et ces arcades écrasées, mystérieuses, qui semblent construites et demeurées comme un décor de conspirateurs, le décor antique et saisissant des guerres d'autrefois, des guerres de religion[2] héroïques et sauvages. C'est la vieille cité huguenote, grave, discrète, sans aucun de ces admirables monuments qui font Rouen[3] si magnifique, mais remarquable par toute sa physionomie sévère, un peu sournoise aussi, une cité de batailleurs obstinés, où doivent éclore les fanatismes, la ville où s'exalta la foi des calvinistes[4] et où naquit le complot des quatre sergents[5].

« Quand j'eus erré quelque temps par ces rues singulières, je montai sur un petit bateau à vapeur, noir et ventru, qui devait me conduire à l'île de Ré. Il partit en soufflant, d'un air de colère, passa entre les deux tours antiques qui gardent le port, traversa la rade, sortit de la digue construite par Richelieu[6], et dont on voit à fleur d'eau les pierres énormes, enfermant la ville comme un immense collier ; puis il obliqua vers la droite.

« C'était un de ces jours tristes qui oppressent, écrasent la pensée, compriment le cœur, éteignent en nous toute

---

1. Alors que la rue de Rivoli à Paris, ouverte à partir de la rue du Louvre jusqu'à la place de la Concorde entre 1800 et 1835 par les architectes Fontaine et Percier, est de style néo-classique, les arcades qui font toujours le charme de la vieille ville de La Rochelle, plus trapues, datent des XVIe et XVIIe siècles. — **2.** Richelieu ne triompha qu'en 1628 de cette place forte protestante qui résistait depuis 1598 avec l'appui de l'Angleterre. — **3.** La vieille ville de La Rochelle comporte aussi des parties médiévales ; mais on sait quels liens personnels rattachent Maupassant à Rouen (voir Biographie p. 181) : il en a fait dans « Qui sait ? » une description fantastique (*Mouche*, Le Livre de Poche, n° 9716), exaltant encore ses « extraordinaires monuments gothiques » (dont le plus célèbre est sans doute la cathédrale). — **4.** Les protestants français se rattachaient au prédicateur genevois Calvin plutôt qu'à Luther. — **5.** L'histoire de ces quatre militaires du 45e de ligne avait frappé l'imagination populaire. Affiliés au carbonarisme (une société politique secrète originaire d'Italie), ils furent convaincus de complot contre la monarchie et exécutés le 21 septembre 1822 (L.F.). — **6.** Cet ouvrage fut élevé au moment du siège de La Rochelle (1627-1628) par l'architecte Clément Métezeau, pour réaliser le blocus de la ville du côté de la mer (L.F.).

force et toute énergie[1] ; un jour gris glacial, sali par une brume lourde, humide comme de la gelée, infecte à respirer comme une buée d'égout.

« Sous ce plafond de brouillard bas et sinistre, la mer jaune, la mer peu profonde et sablonneuse de ces plages illimitées, restait sans une ride, sans un mouvement, sans vie, une mer d'eau trouble, d'eau grasse, d'eau stagnante. Le *Jean-Guiton* passait dessus en roulant un peu, par habitude, coupait cette masse opaque et lisse, puis laissait derrière lui quelques vagues, quelques clapots[2], quelques ondulations qui se calmaient bientôt.

« Je me mis à causer avec le capitaine, un petit homme presque sans pattes, tout rond comme son bateau et balancé comme lui. Je voulais quelques détails sur le sinistre que j'allais constater. Un grand trois-mâts carré de Saint-Nazaire, le *Marie-Joseph*, avait échoué, par une nuit d'ouragan, sur les sables de l'île de Ré.

« La tempête avait jeté si loin ce bâtiment, écrivait l'armateur, qu'il avait été impossible de le renflouer et qu'on avait dû enlever au plus vite tout ce qui pouvait en être détaché. Il me fallait donc constater la situation de l'épave, apprécier quel devait être son état avant le naufrage, juger si tous les efforts avaient été tentés pour le remettre à flot. Je venais comme agent de la Compagnie, pour témoigner ensuite contradictoirement, si besoin était, dans le procès.

« Au reçu de mon rapport, le directeur devait prendre les mesures qu'il jugerait nécessaires pour sauvegarder nos intérêts.

« Le capitaine du *Jean-Guiton* connaissait parfaitement l'affaire, ayant été appelé à prendre part, avec son navire, aux tentatives de sauvetage.

« Il me raconta le sinistre, très simple d'ailleurs. Le *Marie-Joseph* poussé par un coup de vent furieux, perdu

---

1. Un des multiples états atmosphériques (voir par exemple p. 62) présentés par Maupassant comme influant directement sur le comportement humain. — **2.** Pour clapotis (voir aussi « clapotement » p. 78) ; un des rares emplois de ce mot dans la langue française.

dans la nuit, naviguant au hasard sur une mer d'écume — « une mer de soupe au lait », disait le capitaine —, était venu s'échouer sur ces immenses bancs de sable qui changent les côtes de cette région en Saharas illimités, aux heures de marée basse.

« Tout en causant, je regardais autour de moi et devant moi. Entre l'océan et le ciel pesant restait un espace libre où l'œil voyait au loin. Nous suivions une terre. Je demandai :

« — C'est l'île de Ré ?

« — Oui, monsieur. »

« Et tout à coup le capitaine, étendant la main droit devant nous, me montra, en pleine mer, une chose presque imperceptible, et me dit :

« — Tenez, voilà votre navire !

« — Le *Marie-Joseph* ?...

« — Mais, oui. »

« J'étais stupéfait. Ce point noir, à peu près invisible, que j'aurais pris pour un écueil, me paraissait placé à trois kilomètres au moins des côtes.

« Je repris :

« — Mais, capitaine, il doit y avoir cent brasses[1] d'eau à l'endroit que vous me désignez ? »

« Il se mit à rire.

« — Cent brasses, mon ami !... Pas deux brasses, je vous dis !... »

« C'était un Bordelais. Il continua :

« — Nous sommes marée haute, neuf heures quarante minutes. Allez-vous-en par la plage mains dans vos poches, après le déjeuner de l'hôtel du Dauphin, et je vous promets qu'à deux heures cinquante ou trois heures au plusse[2] vous toucherez l'épave, pied sec, mon ami, et vous aurez une heure quarante-cinq à deux heures pour rester dessus ; pas plusse, par exemple : vous seriez pris. Plusse la mer elle va loin et plusse elle revient vite. C'est

1. Unité servant à mesurer la profondeur (environ 1,83 m). — **2.** Le capitaine est de Bordeaux, c'est-à-dire du sud pour le normand Maupassant qui s'amuse à transcrire son accent.

plat comme une punaise, cette côte ! Remettez-vous en route à quatre heures cinquante, croyez-moi ; et vous remontez à sept heures et demie sur le *Jean-Guiton* qui vous dépose ce soir même sur le quai de La Rochelle. »

« Je remerciai le capitaine et j'allai m'asseoir à l'avant du vapeur, pour regarder la petite ville de Saint-Martin, dont nous approchions rapidement.

« Elle ressemblait [1] à tous les ports en miniature qui servent de capitales à toutes les maigres îles semées le long des continents. C'était un gros village de pêcheurs, un pied dans l'eau, un pied sur terre, vivant de poissons et de volailles, de légumes et de coquilles, de radis et de moules. L'île est fort basse, peu cultivée, et semble cependant très peuplée ; mais je ne pénétrai pas dans l'intérieur.

« Après avoir déjeuné, je franchis un petit promontoire ; puis, comme la mer baissait rapidement, je m'en allai, à travers les sables, vers une sorte de roc noir que j'apercevais au-dessus de l'eau, là-bas, là-bas.

« J'allais vite sur cette plaine jaune, élastique comme de la chair, et qui semblait suer sous mon pied. La mer, tout à l'heure, était là ; maintenant, je l'apercevais au loin, se sauvant à perte de vue, et je ne distinguais plus la ligne qui séparait le sable de l'Océan. Je croyais assister à une féerie gigantesque et surnaturelle. L'Atlantique était devant moi tout à l'heure, puis il avait disparu dans la grève [2] comme font les décors dans les trappes, et je marchais à présent au milieu d'un désert. Seuls, la sensation, le souffle de l'eau salée demeuraient en moi. Je sentais l'odeur du varech, l'odeur de la vague, la rude et bonne odeur des côtes. Je marchais vite ; je n'avais plus froid ; je regardais l'épave échouée, qui grandissait à mesure que j'avançais et ressemblait à présent à une énorme baleine naufragée.

« Elle semblait sortir du sol et prenait, sur cette

---

1. Les nouvelles de Maupassant, publiées d'abord dans des journaux, comportent souvent des descriptions qui tiennent du reportage. — **2.** La partie du sable découverte par la marée.

immense étendue plate et jaune, des proportions surprenantes. Je l'atteignis enfin, après une heure de marche. Elle gisait sur le flanc, crevée, brisée, montrant, comme les côtes d'une bête, ses os rompus, ses os de bois goudronné, percés de clous énormes. Le sable déjà l'avait envahie, entré par toutes les fentes, et il la tenait, la possédait, ne la lâcherait plus. Elle paraissait avoir pris racine en lui. L'avant était entré profondément dans cette plage douce et perfide, tandis que l'arrière, relevé, semblait jeter vers le ciel, comme un cri d'appel désespéré, ces deux mots blancs sur le bordage noir : *Marie-Joseph*.

« J'escaladai ce cadavre de navire par le côté le plus bas ; puis parvenu sur le pont, je pénétrai dans l'intérieur. Le jour, entré par les trappes défoncées et par les fissures des flancs, éclairait tristement ces sortes de caves longues et sombres, pleines de boiseries démolies. Il n'y avait plus rien là-dedans que du sable qui servait de sol à ce souterrain de planches.

« Je me mis à prendre des notes sur l'état du bâtiment. Je m'étais assis sur un baril vide et brisé, et j'écrivais à la lueur d'une large fente par où je pouvais apercevoir l'étendue illimitée de la grève. Un singulier frisson de froid et de solitude me courait sur la peau de moment en moment ; et je cessais d'écrire parfois pour écouter le bruit vague et mystérieux de l'épave : bruit de crabes grattant les bordages de leurs griffes crochues, bruit de mille bêtes toutes petites de la mer, installées déjà sur ce mort, et aussi le bruit doux et régulier du taret[1] qui ronge sans cesse, avec son grincement de vrille, toutes les vieilles charpentes, qu'il creuse et dévore.

« Et, soudain, j'entendis des voix humaines tout près de moi. Je fis un bond comme en face d'une apparition. Je crus vraiment, pendant une seconde, que j'allais voir se lever, au fond de la sinistre cale, deux noyés qui me raconteraient leur mort. Certes, il ne me fallut pas longtemps pour grimper sur le pont à la force des poignets ; et j'aperçus debout, à l'avant du navire, un grand mon-

1. Mollusque marin qui creuse les bois avec le bruit d'une vrille.

sieur avec trois jeunes filles, ou plutôt un grand Anglais avec trois misses. Assurément, ils eurent encore plus peur que moi en voyant surgir cet être rapide sur le trois-mâts abandonné. La plus jeune des fillettes se sauva ; les deux autres saisirent leur père à pleins bras ; quant à lui, il avait ouvert la bouche ; ce fut le seul signe qui laissa voir son émotion[1].

« Puis, après quelques secondes, il parla :

« — Aoh, môsieu, vos été la propriétaire de cette bâtiment ?

« — Oui, monsieur.

« — Est-ce que je pôvé la visiter ?

« — Oui, monsieur. »

« Il prononça alors une longue phrase anglaise où je distinguai seulement ce mot : *gracious*[2], revenu plusieurs fois.

« Comme il cherchait un endroit pour grimper je lui indiquai le meilleur et je lui tendis la main. Il monta ; puis nous aidâmes les trois fillettes, rassurées. Elles étaient charmantes, surtout l'aînée, une blondine[3] de dix-huit ans, fraîche comme une fleur, et si fine, si mignonne ! Vraiment, les jolies Anglaises ont bien l'air de tendres fruits de la mer. On aurait dit que celle-là venait de sortir du sable et que ses cheveux en avaient gardé la nuance. Elles font penser, avec leur fraîcheur exquise, aux couleurs délicates des coquilles roses et aux perles nacrées, rares, mystérieuses, écloses dans les profondeurs inconnues des océans[4].

« Elle parlait un peu mieux que son père ; et elle nous servit d'interprète. Il fallut raconter le naufrage dans ses

---

1. Le stéréotype de l'Anglais qui contrôle ses émotions se trouve déjà dans Voltaire (le Milord Qu'importe de *La Princesse de Babylone*, ch. VIII, Le Livre de Poche, Les Classiques d'aujourd'hui, n° 13643) ; voir plus loin : la morgue. — **2.** Aimable. — **3.** Régulièrement employé par Maupassant (voir p. 88), alors que le terme tend déjà à être supplanté par « blondinette ». — **4.** Allusion à la déesse de l'amour Aphrodite, née de l'écume des mers, souvent représentée entre des coquillages (eux-mêmes fréquemment utilisés pour évoquer les charmes féminins).

moindres détails, que j'inventai, comme si j'eusse assisté à la catastrophe. Puis, toute la famille descendit dans l'intérieur de l'épave. Dès qu'ils eurent pénétré dans cette sombre galerie, à peine éclairée, ils poussèrent des cris d'étonnement et d'admiration ; et soudain le père et les trois filles tinrent en leurs mains des albums [1], cachés sans doute dans leurs grands vêtements imperméables, et ils commencèrent en même temps quatre croquis au crayon de ce lieu triste et bizarre.

« Ils s'étaient assis, côte à côte, sur une poutre en saillie, et les quatre albums, sur les huit genoux, se couvraient de petites lignes noires qui devaient représenter le ventre entrouvert du *Marie-Joseph*.

« Tout en travaillant, l'aînée des fillettes causait avec moi, qui continuais à inspecter le squelette du navire.

« J'appris qu'ils passaient l'hiver à Biarritz [2] et qu'ils étaient venus tout exprès à l'île de Ré, pour contempler ce trois-mâts enlisé. Ils n'avaient rien de la morgue [3] anglaise, ces gens ; c'étaient de simples et braves toqués, de ces errants éternels dont l'Angleterre couvre le monde. Le père long, sec, la figure rouge encadrée de favoris blancs, vrai sandwich vivant, une tranche de jambon découpée en tête humaine entre deux coussinets de poils ; les filles, hautes sur jambes, de petits échassiers en croissance, sèches aussi, sauf l'aînée, et gentilles toutes trois, mais surtout la plus grande.

« Elle avait une si drôle de manière de parler, de raconter, de rire, de comprendre et de ne pas comprendre, de lever les yeux pour m'interroger, des yeux bleus comme l'eau profonde, de cesser de dessiner pour deviner, de se remettre au travail et de dire « yes » ou « no », que je serais demeuré un temps indéfini à l'écouter et à la regarder.

« Tout à coup, elle murmura :

---

1. Dessiner constitue un passe-temps classique des jeunes filles bien éduquées, tout naturel en voyage. — **2.** L'impératrice Eugénie a mis à la mode cette station balnéaire de l'Atlantique, très fréquentée par les Anglais. — **3.** Suffisance méprisante, traditionnellement attribuée aux Anglais par les Français. Le portrait qui suit accumule les stéréotypes.

« — J'entendais une petite mouvement sur cette bateau. »

« Je prêtai l'oreille ; et je distinguai aussitôt un léger bruit, singulier, continu. Qu'était-ce ? Je me levai pour aller regarder par la fente, et je poussai un cri violent. La mer nous avait rejoints ; elle allait nous entourer !

« Nous fûmes aussitôt sur le pont. Il était trop tard. L'eau nous cernait, et elle courait vers la côte avec une prodigieuse vitesse. Non, cela ne courait pas, cela glissait, rampait, s'allongeait comme une tache démesurée. À peine quelques centimètres d'eau couvraient le sable ; mais on ne voyait plus déjà la ligne fuyante de l'imperceptible flot.

« L'Anglais voulut s'élancer ; je le retins ; la fuite était impossible, à cause des mares profondes que nous avions dû contourner en venant, et où nous tomberions au retour.

« Ce fut, dans nos cœurs, une minute d'horrible angoisse. Puis, la petite Anglaise se mit à sourire et murmura :

« — Ce été nous les naufragés ! »

« Je voulus rire ; mais la peur m'étreignait, une peur lâche, affreuse, basse et sournoise comme ce flot. Tous les dangers que nous courions m'apparurent en même temps. J'avais envie de crier : « Au secours ! » Vers qui ?

« Les deux petites Anglaises s'étaient blotties contre leur père, qui regardait, d'un œil consterné, la mer démesurée autour de nous.

« Et la nuit tombait, aussi rapide que l'Océan montant, une nuit lourde, humide, glacée.

« Je dis :

« — Il n'y a rien à faire qu'à demeurer sur ce bateau. »

« L'Anglais répondit :

« — Oh ! yes ! »

« Et nous restâmes là un quart d'heure, une demi-heure, je ne sais en vérité, combien de temps à regarder, autour de nous, cette eau jaune qui s'épaississait, tournait, semblait bouillonner, semblait jouer sur l'immense grève reconquise.

« Une des fillettes eut froid, et l'idée nous vint de

redescendre, pour nous mettre à l'abri de la brise légère, mais glacée, qui nous effleurait et nous piquait la peau.

« Je me penchai sur la trappe. Le navire était plein d'eau. Nous dûmes alors nous blottir contre le bordage d'arrière, qui nous garantissait un peu.

« Les ténèbres, à présent, nous enveloppaient, et nous restions serrés les uns contre les autres, entourés d'ombre et d'eau. Je sentais trembler, contre mon épaule, l'épaule de la petite Anglaise, dont les dents claquaient par instants ; mais je sentais aussi la chaleur douce de son corps à travers les étoffes, et cette chaleur m'était délicieuse comme un baiser. Nous ne parlions plus ; nous demeurions immobiles, muets, accroupis comme des bêtes dans un fossé, aux heures d'ouragan. Et, pourtant, malgré tout, malgré la nuit, malgré le danger terrible et grandissant, je commençais à me sentir heureux d'être là, heureux du froid et du péril, heureux de ces longues heures d'ombre et d'angoisse à passer sur cette planche si près de cette jolie et mignonne fillette.

« Je me demandais pourquoi cette étrange sensation de bien-être et de joie qui me pénétrait.

« Pourquoi ? Sait-on ? Parce qu'elle était là ? Qui, elle ? Une petite Anglaise inconnue ? Je ne l'aimais pas, je ne la connaissais point, et je me sentais attendri, conquis ! J'aurais voulu la sauver, me dévouer pour elle, faire mille folies ! Étrange chose ! Comment se fait-il que la présence d'une femme nous bouleverse ainsi ? Est-ce la puissance de sa grâce qui nous enveloppe ? la séduction de la joliesse et de la jeunesse qui nous grise comme ferait le vin ?

« N'est-ce pas plutôt une sorte de toucher de l'amour[1], du mystérieux amour qui cherche sans cesse à unir les êtres, qui tente sa puissance dès qu'il a mis face à face l'homme et la femme, et qui les pénètre d'émotion, d'une

---

1. Maupassant aime présenter l'amour comme un instinct biologique qui domine l'homme et non comme un sentiment : l'émotion vient en second dans la phrase.

émotion confuse, secrète, profonde, comme on mouille la terre pour y faire pousser des fleurs !

« Mais le silence des ténèbres devenait effrayant, le silence du ciel, car nous entendions autour de nous, vaguement, un bruissement léger, infini, la rumeur de la mer sourde qui montait et le monotone clapotement du courant contre le bateau.

« Tout à coup, j'entendis des sanglots. La plus petite des Anglaises pleurait. Alors son père voulut la consoler, et ils se mirent à parler dans leur langue, que je ne comprenais pas. Je devinai qu'il la rassurait et qu'elle avait toujours peur.

« Je demandai à ma voisine :

« — Vous n'avez pas trop froid, miss ?

« — Oh ! si. J'avé froid beaucoup. »

« Je voulus lui donner mon manteau, elle le refusa ; mais je l'avais ôté ; je l'en couvris malgré elle. Dans la courte lutte, je rencontrai sa main, qui me fit passer un frisson charmant dans tout le corps.

« Depuis quelques minutes, l'air devenait plus vif, le clapotis de l'eau plus fort contre les flancs du navire. Je me dressai ; un grand souffle me passa sur le visage. Le vent s'élevait !

« L'Anglais s'en aperçut en même temps que moi, et il dit simplement :

« — C'est mauvaise pour nous, cette... »

« Assurément c'était mauvais, c'était la mort certaine si des lames, même de faibles lames, venaient attaquer et secouer l'épave, tellement brisée et disjointe que la première vague un peu rude l'emporterait en bouillie.

« Alors notre angoisse s'accrut de seconde en seconde avec les rafales de plus en plus fortes. Maintenant, la mer brisait[1] un peu, et je voyais dans les ténèbres des lignes blanches paraître et disparaître, des lignes d'écume, tandis que chaque flot heurtait la carcasse du *Marie-Joseph*,

1. Se dit de la mer qui se divise sur un obstacle, signe que le mouvement des vagues s'amplifie.

l'agitait d'un court frémissement qui nous montait jusqu'au cœur.

« L'Anglaise tremblait ; je la sentais frissonner contre moi, et j'avais une envie folle de la saisir dans mes bras.

« Là-bas, devant nous, à gauche, à droite, derrière nous, des phares brillaient sur les côtes, des phares blancs, jaunes, rouges, tournants, pareils à des yeux énormes, à des yeux de géant qui nous guettaient, attendaient avidement que nous eussions disparu. Un d'eux surtout m'irritait. Il s'éteignait toutes les trente secondes pour se rallumer aussitôt ; c'était bien un œil, celui-là, avec sa paupière sans cesse baissée sur son regard de feu.

« De temps en temps, l'Anglais frottait une allumette pour regarder l'heure ; puis il remettait sa montre dans sa poche. Tout à coup, il me dit, par-dessus les têtes de ses filles, avec une souveraine gravité :

« — Mosieu, je vous souhaite bon année. »

« Il était minuit. Je lui tendis ma main, qu'il serra : puis il prononça une phrase d'anglais, et soudain ses filles et lui se mirent à chanter le *God save the Queen* [1], qui monta dans l'air noir, dans l'air muet, et s'évapora à travers l'espace.

« J'eus d'abord envie de rire ; puis je fus saisi par une émotion puissante et bizarre.

« C'était quelque chose de sinistre et de superbe, ce chant de naufragés, de condamnés, quelque chose comme une prière, et aussi quelque chose de plus grand, de comparable à l'antique et sublime *Ave, Cæsar, morituri te salutant* [2].

« Quand ils eurent fini, je demandai à ma voisine de chanter toute seule une ballade, une légende, ce qu'elle voudrait, pour faire oublier nos angoisses. Elle y consentit et aussitôt sa voix claire et jeune s'envola dans la nuit. Elle chantait une chose triste sans doute, car les notes

---

1. À cette époque, c'est une femme, la reine Victoria, qui se trouve sur le trône d'Angleterre (L.F.). — 2. « Salut, César, ceux qui vont mourir te saluent. » Suétone (*Vie de Claude*, 21) prête ces paroles aux gladiateurs qui défilaient dans l'arène devant la loge impériale avant le combat (L.F.).

traînaient longtemps, sortaient lentement de sa bouche, et voletaient, comme des oiseaux blessés, au-dessus des vagues.

« La mer grossissait, battait maintenant notre épave. Moi, je ne pensais plus qu'à cette voix. Et je pensais aussi aux sirènes [1]. Si une barque avait passé près de nous, qu'auraient dit les matelots ? Mon esprit tourmenté s'égarait dans le rêve. Une sirène ! N'était-ce point, en effet, une sirène, cette fille de la mer, qui m'avait retenu sur ce navire vermoulu et qui, tout à l'heure, allait s'enfoncer avec moi dans les flots ?...

« Mais nous roulâmes brusquement tous les cinq sur le pont, car le *Marie-Joseph* s'était affaissé sur son flanc droit. L'Anglaise étant tombée sur moi, je l'avais saisie dans mes bras, et follement sans savoir, sans comprendre, croyant venue ma dernière seconde, je baisais à pleine bouche sa joue, sa tempe et ses cheveux. Le bateau ne remuait plus ; nous autres aussi ne bougions point.

« Le père dit « Kate ! » Celle que je tenais répondit « yes », et fit un mouvement pour se dégager. Certes, à cet instant j'aurais voulu que le bateau s'ouvrît en deux pour tomber à l'eau avec elle.

« L'Anglais reprit :

« — Une petite bascoule, ce n'été rien. J'avé mes trois filles conserves. »

« Ne voyant pas l'aînée, il l'avait crue perdue d'abord !

« Je me relevai lentement, et, soudain, j'aperçus une lumière sur la mer, tout près de nous. Je criai ; on répondit. C'était une barque qui nous cherchait, le patron de l'hôtel ayant prévu notre imprudence.

« Nous étions sauvés. J'en fus désolé ! On nous cueillit sur notre radeau, et on nous ramena à Saint-Martin.

« L'Anglais, maintenant, se frottait les mains et murmurait :

---

1. Si, à la fin du paragraphe, on revient à la femme-poisson sortie des eaux, il s'agit d'abord des monstres de la mythologie grecque, mi-femmes et mi-oiseaux, séduisant les marins par leurs chants (voir le chant XII de l'*Odyssée*).

« — Bonne souper ! bonne souper ! »

« On soupa, en effet. Je ne fus pas gai, je regrettais le *Marie-Joseph*.

« Il fallut se séparer, le lendemain, après beaucoup d'étreintes et de promesses de s'écrire. Ils partirent vers Biarritz. Peu s'en fallut que je ne les suivisse.

« J'étais toqué[1] ; je faillis demander cette fillette en mariage[2]. Certes, si nous avions passé huit jours ensemble, je l'épousais ! Combien l'homme, parfois, est faible et incompréhensible !

« Deux ans s'écoulèrent sans que j'entendisse parler d'eux ; puis je reçus une lettre de New York. Elle était mariée, et me le disait. Et, depuis lors, nous nous écrivons tous les ans au 1er janvier. Elle me raconte sa vie, me parle de ses enfants, de ses sœurs, jamais de son mari ! Pourquoi ? Ah ! pourquoi ?... Et moi, je ne lui parle que du *Marie-Joseph*... C'est peut-être la seule femme que j'aie aimée... non... que j'aurais aimée... Ah !... voilà... sait-on ?... Les événements vous emportent... Et puis... et puis... tout passe... Elle doit être vieille, à présent... je ne la reconnaîtrais pas... Ah ! celle d'autrefois... celle de l'épave... quelle créature... divine ! Elle m'écrit que ses cheveux sont tout blancs... Mon Dieu !... ça m'a fait une peine horrible... Ah ! ses cheveux blonds !... Non, la mienne n'existe plus... Que c'est triste... tout ça[3] !... »

---

1. Le sens familier de « pris d'un coup de folie » et particulièrement « de passion » (se toquer de) existe déjà au XVIIe siècle. — **2.** Plusieurs personnages de Maupassant (*cf.* « Une partie de campagne » ou « Mademoiselle Perle ») restent sous le charme d'une passion aussi furtivement vécue que cette « étreinte » (puisque le terme a bien été employé, comme il l'est aussi p. 112). — **3.** Noter que le personnage ne garde pas de cet épisode un souvenir attendri : il généralise avec le pessimisme caractéristique de Maupassant.

L'ERMITE[1]

Nous avions été voir, avec quelques amis, le vieil ermite installé sur un ancien tumulus[2] couvert de grands arbres, au milieu de la vaste plaine qui va de Cannes à La Napoule[3].

En revenant, nous parlions de ces singuliers solitaires laïques, nombreux autrefois, et dont la race aujourd'hui disparaît. Nous cherchions les causes morales, nous nous efforcions de déterminer la nature des chagrins qui poussaient jadis les hommes dans les solitudes.

Un de nos compagnons[4] dit tout à coup :

« J'ai connu deux solitaires : un homme et une femme. La femme doit encore être vivante. Elle habitait, il y a cinq ans, une ruine au sommet d'un mont absolument désert sur la côte de Corse, à quinze ou vingt kilomètres de toute maison. Elle vivait là avec une bonne ; j'allai la voir. Elle avait été certainement une femme du monde distinguée[5]. Elle me reçut avec politesse et même avec

---

1. Publié dans *Gil Blas* du 26 janvier 1886. Maupassant connaît bien les paysages qu'il évoque : depuis 1884, il passe régulièrement l'hiver dans le midi, à Cannes ou à Antibes. Le décor de ce conte est fait de notations composites empruntées à divers paysages situés au-dessus de Cannes ou de La Napoule (L.F.). — **2.** Tertre de terre couvrant fréquemment une sépulture préhistorique (âge du bronze). — **3.** Station balnéaire des Alpes-Maritimes. — **4.** Un narrateur secondaire met ici dans une première perspective l'histoire, racontée comme souvent dans le cadre d'une conversation amicale. — **5.** Une histoire analogue est narrée tout au long dans « Le Bonheur » (*Contes du jour et de la nuit*, 1885). Mais le narrateur de cette nouvelle savait au contraire que la femme avait quitté une famille aisée pour suivre l'homme qu'elle aimait et avec qui elle a vécu dans une solitude aussi complète que son bonheur (L.F.).

bonne grâce, mais je ne sais rien d'elle ; je ne devinai rien.

« Quant à l'homme, je vais vous raconter sa sinistre aventure.

Retournez-vous. Vous apercevez là-bas ce mont pointu et boisé qui se détache derrière la Napoule, tout seul en avant des cimes de l'Esterel ; on l'appelle dans le pays le mont des Serpents. C'est là que vivait mon solitaire, dans les murs d'un petit temple antique, il y a douze ans environ.

Ayant entendu parler de lui, je me décidai à faire sa connaissance et je partis de Cannes, à cheval, un matin de mars. Laissant ma bête à l'auberge de la Napoule, je me mis à gravir à pied ce singulier cône, haut peut-être de cent cinquante à deux cents mètres et couvert de plantes aromatiques, de cystes surtout, dont l'odeur est si vive et si pénétrante qu'elle trouble et cause un malaise. Le sol est pierreux et on voit souvent glisser sur les cailloux de longues couleuvres qui disparaissent dans les herbes. De là ce surnom bien mérité de mont des Serpents. Dans certains jours, les reptiles semblent vous naître sous les pieds quand on gravit la pente exposée au soleil. Ils sont si nombreux qu'on n'ose plus marcher et qu'on éprouve une gêne singulière, non pas une peur, car ces bêtes sont inoffensives, mais une sorte d'effroi mystique. J'ai eu plusieurs fois la singulière sensation de gravir un mont sacré de l'antiquité, une bizarre colline parfumée et mystérieuse, couverte de cystes et peuplée de serpents et couronnée par un temple.

Ce temple existe encore. On m'a affirmé du moins que ce fut un temple. Car je n'ai pas cherché à en savoir davantage pour ne pas gâter mes émotions.

Donc j'y grimpai, un matin de mars, sous prétexte d'admirer le pays. En parvenant au sommet j'aperçus en effet des murs et, assis sur une pierre, un homme. Il n'avait guère plus de quarante-cinq ans, bien que ses cheveux fussent tout blancs ; mais sa barbe était presque noire encore. Il caressait un chat roulé sur ses genoux [1] et

1. *Cf.* « Sur les chats », p. 123.

ne semblait point prendre garde à moi. Je fis le tour des ruines, dont une partie couverte et fermée au moyen de branches, de paille, d'herbes et de cailloux, était habitée par lui, et je revins de son côté.

La vue, de là, est admirable. C'est, à droite, l'Esterel aux sommets pointus, étrangement découpés, puis la mer démesurée, s'allongeant jusqu'aux côtes lointaines de l'Italie, avec ses caps nombreux et, en face de Cannes, les îles de Lérins, vertes et plates, qui semblent flotter et dont la dernière présente vers le large un haut et vieux château fort à tours crénelées, bâti dans les flots mêmes.

Puis dominant la côte verte, où l'on voit pareilles, d'aussi loin, à des œufs innombrables pondus au bord du rivage, le long chapelet de villas et de villes blanches bâties dans les arbres, s'élèvent les Alpes, dont les sommets sont encore encapuchonnés de neige.

Je murmurai : « Cristi [1], c'est beau. »

L'homme leva la tête et dit : « Oui, mais quand on voit ça toute la journée, c'est monotone. »

Donc il parlait, il causait et il s'ennuyait, mon solitaire. Je le tenais.

Je ne restai pas longtemps ce jour-là et je m'efforçai seulement de découvrir la couleur de sa misanthropie [2]. Il me fit surtout l'effet d'un être fatigué des autres, las de tout, irrémédiablement désillusionné et dégoûté de lui-même comme du reste.

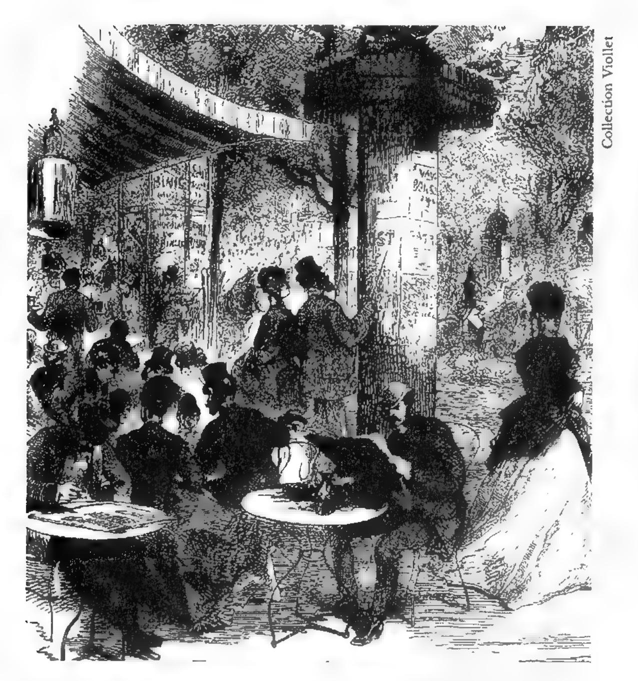
Je le quittai après une demi-heure d'entretien. Mais je revins huit jours plus tard, et encore une fois la semaine suivante, puis toutes les semaines ; si bien qu'avant deux mois nous étions amis.

Or, un soir de la fin de mai, je jugeai le moment venu et j'emportai des provisions pour dîner avec lui sur le mont des Serpents.

C'était un de ces soirs du Midi si odorants dans ce pays

---

1. Juron familier, abrégé de sacristi (ou sapristi) et donc assez convenable. Sur le paysage, voir Introduction p. 16. La beauté du paysage méditerranéen est souvent présentée comme inutile : elle n'adoucit en rien le sort du personnage. — **2.** Haine des hommes.



Collection Viollet

« Je vivais sur le boulevard, dans les théâtres et les cafés... »
Paris, le boulevard des Italiens vers 1869.

où l'on cultive les fleurs comme le blé dans le Nord, dans ce pays où l'on fabrique presque toutes les essences qui parfumeront la chair et les robes des femmes, un de ces soirs où les souffles des orangers innombrables, dont sont plantés les jardins et tous les replis des vallons, troublent et alanguissent à faire rêver d'amour les vieillards[1].

Mon solitaire m'accueillit avec une joie visible ; il consentit volontiers à partager mon dîner.

Je lui fis boire un peu de vin dont il avait perdu l'habitude ; il s'anima, et se mit à parler de sa vie passée. Il

1. Voir dans *Sur les chats*, note 2, p 123.

avait toujours habité Paris et vécu en garçon joyeux, me semblait-il.

Je lui demandai brusquement : « Quelle drôle d'idée vous avez eue de venir vous percher sur ce sommet ! »

Il répondit aussitôt :

« Ah ! c'est que j'ai reçu la plus rude secousse que puisse recevoir un homme. Mais pourquoi vous cacher ce malheur ? Il vous fera me plaindre, peut-être ! Et puis... je ne l'ai jamais dit à personne... jamais... et je voudrais savoir... une fois... ce qu'en pense un autre... et comment il le juge[1]. »

Né à Paris, élevé à Paris, je grandis et je vécus dans cette ville. Mes parents m'avaient laissé quelques milliers de francs de rente, et j'obtins, par protection, une place modeste et tranquille qui me faisait riche, pour un garçon.

J'avais mené, dès mon adolescence, une vie de garçon[2]. Vous savez ce que c'est. Libre et sans famille, résolu à ne point prendre de femme légitime, je passais tantôt trois mois avec l'une, tantôt six mois avec l'autre, puis un an sans compagne en butinant sur la masse des filles à prendre ou à vendre.

Cette existence médiocre, et banale si vous voulez, me convenait, satisfaisait mes goûts naturels de changement et de badauderie[3]. Je vivais sur le boulevard, dans les théâtres et les cafés, toujours dehors, presque sans domicile, bien que proprement logé. J'étais un de ces milliers d'êtres, qui se laissent flotter, comme des bouchons, dans la vie ; pour qui les murs de Paris sont les murs du monde, et qui n'ont souci de rien, n'ayant de passion pour rien. J'étais ce qu'on appelle un bon garçon, sans qualités et sans défauts. Voilà. Et je me juge exactement.

Donc, de vingt à quarante ans, mon existence s'écoula lente et rapide, sans aucun événement marquant. Comme

---

1. Cet appel explicite au jugement des autres justifie peut-être ce double enchâssement du récit dans le récit qui tient en quelque sorte cette histoire — terrible — à distance. — 2. Célibataire. — 3. Plus que la niaiserie caractéristique du badaud, le terme semble évoquer ici le vagabondage dans la ville.

elles vont vite les années monotones de Paris où n'entre dans l'esprit aucun de ces souvenirs qui font date, ces années longues et pressées, banales et gaies, où l'on boit, mange et rit sans savoir pourquoi, les lèvres tendues vers tout ce qui se goûte et tout ce qui s'embrasse, sans avoir envie de rien ! On était jeune ; on est vieux sans avoir rien fait de ce que font les autres ; sans aucune attache, aucune racine, aucun lien, presque sans amis, sans parents, sans femmes, sans enfants[1] !

Donc, j'atteignis doucement et vivement la quarantaine ; et pour fêter cet anniversaire, je m'offris, à moi tout seul, un bon dîner dans un grand café. J'étais un solitaire dans le monde ; je jugeai plaisant de célébrer cette date en solitaire.

Après dîner, j'hésitai sur ce que je ferais. J'eus envie d'entrer dans un théâtre ; et puis l'idée me vint d'aller en pèlerinage au Quartier latin[2], où j'avais fait mon droit jadis. Je traversai donc Paris, et j'entrai sans préméditation dans une de ces brasseries où l'on est servi par des filles[3].

Celle qui prenait soin de ma table était toute jeune, jolie et rieuse. Je lui offris une consommation qu'elle accepta tout de suite. Elle s'assit en face de moi et me regarda de son œil exercé, sans savoir[4] à quel genre de mâle elle avait affaire. C'était une blonde, ou plutôt une blondine[5], une fraîche, toute fraîche créature qu'on devinait rose et potelée sous l'étoffe gonflée du corsage. Je lui dis les choses galantes et bêtes qu'on dit toujours à ces êtres-là ; et comme elle était vraiment charmante,

---

1. L'écrivain est de plus en plus affecté par le sentiment de solitude et par le phénomène de vieillissement : voir le conte « Fini » qui date de 1885. La même année, des idées semblables s'exprimaient dans *Bel-Ami* par la bouche de Norbert de Varenne (Première partie, ch. VI) (L.F.). — **2.** Quartier étudiant de la rive gauche de Paris (où jadis on parlait latin). — **3.** Débits de boissons où le service est fait non par des garçons selon l'usage alors dominant, mais par des serveuses, quelquefois jolies, souvent peu farouches. Il y avait environ cent quatre-vingts établissements de ce type à Paris en 1882 (L.F.). — **4.** On dirait plutôt : se demandant. — **5.** Voir « L'Épave », note 3, p. 74.

l'idée me vint soudain de l'emmener... toujours pour fêter ma quarantaine. Ce ne fut ni long ni difficile. Elle se trouvait libre... depuis quinze jours, me dit-elle... et elle accepta d'abord de venir souper aux Halles[1] quand son service serait fini.

Comme je craignais qu'elle ne me faussât compagnie — on ne sait jamais ce qui peut arriver, ni qui peut entrer dans ces brasseries, ni le vent qui souffle dans une tête de femme —, je demeurai là, toute la soirée, à l'attendre.

J'étais libre aussi, moi, depuis un mois ou deux et je me demandais, en regardant aller de table en table cette mignonne débutante de l'Amour, si je ne ferais pas bien de passer bail[2] avec elle pour quelque temps. Je vous conte là une de ces vulgaires aventures quotidiennes de la vie des hommes à Paris.

Pardonnez-moi ces détails grossiers ; ceux qui n'ont pas aimé poétiquement prennent et choisissent les femmes comme on choisit une côtelette à la boucherie, sans s'occuper d'autre chose que de la qualité de leur chair.

Donc, je l'emmenai chez elle, — car j'ai le respect de mes draps. C'était un petit logis d'ouvrière, au cinquième, propre et pauvre ; et j'y passai deux heures charmantes. Elle avait, cette petite, une grâce et une gentillesse rares.

Comme j'allais partir, je m'avançai vers la cheminée afin d'y déposer le cadeau réglementaire, après avoir pris jour pour une seconde entrevue avec la fillette, qui demeurait au lit, je vis vaguement une pendule sous globe, deux vases de fleurs et deux photographies[3] dont l'une, très ancienne, une de ces épreuves sur verre appelées daguerréotypes. Je me penchai, par hasard, vers ce portrait, et je demeurai interdit, trop surpris pour comprendre... C'était le mien, le premier de mes por-

---

1. Fin de soirée classique dans les cafés ouverts après le déchargement des marchandises. — 2. Métaphore ancienne pour un engagement amoureux. — 3. C'est aussi par une photographie que le héros du « Champ d'oliviers », un autre personnage qui a choisi de vivre dans la solitude, reconnaît un jour son fils.

traits... que j'avais fait faire autrefois, quand je vivais en étudiant au Quartier latin[1].

Je le saisis brusquement pour l'examiner de plus près. Je ne me trompais point... et j'eus envie de rire tant la chose me parut inattendue et drôle.

Je demandai : « Qu'est-ce que c'est que ce monsieur-là ? »

Elle répondit : « C'est mon père, que je n'ai pas connu. Maman me l'a laissé en me disant de le garder, que ça me servirait peut-être un jour... »

Elle hésita, se mit à rire, et reprit : « Je ne sais pas à quoi, par exemple. Je ne pense pas qu'il vienne me reconnaître. »

Mon cœur battait précipité comme le galop d'un cheval emporté. Je remis l'image à plat sur la cheminée, je posai dessus, sans même savoir ce que je faisais, deux billets de cent francs que j'avais en poche, et je me sauvai en criant : « À bientôt... au revoir... ma chérie... au revoir. »

J'entendis qu'elle répondait : « À mardi. » J'étais dans l'escalier obscur que je descendis à tâtons.

Lorsque je sortis dehors, je m'aperçus qu'il pleuvait, et je partis à grands pas, par une rue quelconque.

J'allais devant moi, affolé, éperdu, cherchant à me souvenir ! Était-ce possible ? — Oui. — Je me rappelai soudain une fille qui m'avait écrit, un mois environ après notre rupture, qu'elle était enceinte de moi. J'avais déchiré ou brûlé la lettre, et oublié[2] cela. — J'aurais dû regarder la photographie de la femme sur la cheminée de la petite. Mais l'aurais-je reconnue ? C'était la photographie d'une vieille femme, me semblait-il.

J'atteignis le quai. Je vis un banc ; et je m'assis. Il pleuvait. Des gens passaient de temps en temps sous des parapluies. La vie m'apparut odieuse et révoltante, pleine de misères, de hontes, d'infamies voulues ou inconscientes. Ma fille !... Je venais peut-être de posséder ma

---

1. Le choix de ce quartier avait donc quelque chose de prémonitoire. — **2.** On ne peut s'empêcher de songer que Maupassant en 1883 a refusé de reconnaître le premier de ses trois enfants naturels.

fille !... Et Paris [1], ce grand Paris sombre, morne, boueux, triste, noir, avec toutes ces maisons fermées, était plein de choses pareilles, d'adultères, d'incestes, d'enfants violés. Je me rappelai ce qu'on disait des ponts hantés par des vicieux infâmes.

J'avais fait, sans le vouloir, sans le savoir, pis que ces êtres ignobles. J'étais entré dans la couche de ma fille !

Je faillis me jeter à l'eau. J'étais fou ! J'errai jusqu'au jour, puis je revins chez moi pour réfléchir.

Je fis alors ce qui me parut le plus sage : je priai un notaire d'appeler cette petite et de lui demander dans quelles conditions sa mère lui avait remis le portrait de celui qu'elle supposait être son père, me disant chargé de ce soin par un ami.

Le notaire exécuta mes ordres. C'est à son lit de mort que cette femme avait désigné le père de sa fille, et devant un prêtre qu'on me nomma.

Alors, toujours au nom de cet ami inconnu, je fis remettre à cette enfant la moitié de ma fortune [2], cent quarante mille francs environ, dont elle ne peut toucher que la rente [3], puis je donnai ma démission de mon emploi, et me voici.

En errant sur ce rivage, j'ai trouvé ce mont et je m'y suis arrêté... jusqu'à quand... je l'ignore.

« Que pensez-vous de moi... et de ce que j'ai fait ? »

Je répondis en lui tendant la main :

« Vous avez fait ce que vous deviez faire. Bien d'autres eussent attaché moins d'importance à cette odieuse fatalité. »

Il reprit : « Je le sais, mais, moi, j'ai failli en devenir fou. Il paraît que j'avais l'âme sensible sans m'en être jamais douté. Et j'ai peur de Paris, maintenant, comme les croyants doivent avoir peur de l'enfer. J'ai reçu un

---

1. Maupassant lui-même ne s'est jamais senti à l'aise dans cette ville. — **2.** Le héros de « Un fils » qui, académicien honorable, retrouve avec effroi l'enfant né jadis du viol d'une servante, envisage lui aussi d'apaiser ses remords par une dotation. — **3.** Revenu.

coup sur la tête, voilà tout, un coup comparable à la chute d'une tuile quand on passe dans la rue. Je vais mieux depuis quelque temps. »

Je quittai mon solitaire. J'étais fort troublé par son récit.

Je le revis encore deux fois, puis je partis, car je ne reste jamais dans le Midi après la fin de mai.

Quand je revins l'année suivante, l'homme n'était plus sur le mont des Serpents ; et je n'ai jamais entendu parler de lui.

Voilà l'histoire de mon ermite.

MADEMOISELLE PERLE[1]

I

Quelle singulière idée j'ai[2] eue, vraiment, ce soir-là, de choisir pour reine Mlle Perle !

Je vais tous les ans faire les Rois[3] chez mon vieil ami Chantal. Mon père, dont il était le plus intime camarade, m'y conduisait quand j'étais enfant. J'ai continué, et je continuerai sans doute tant que je vivrai, et tant qu'il y aura un Chantal en ce monde.

Les Chantal, d'ailleurs, ont une existence singulière ; ils vivent à Paris comme s'ils habitaient Grasse, Yvetot ou Pont-à-Mousson.

Ils possèdent, auprès de l'Observatoire, une maison dans un petit jardin. Ils sont chez eux, là, comme en province. De Paris, du vrai Paris, ils ne connaissent rien, ils ne soupçonnent rien, ils sont si loin, si loin ! Parfois, cependant, ils y font un voyage, un long voyage. Mme Chantal va aux grandes provisions, comme on dit dans la famille. Voici comment on va aux grandes provisions.

Mlle Perle, qui a les clefs des armoires de cuisine (car

---

1. A paru dans le supplément littéraire du *Figaro* du 16 janvier 1886 (L.F.). — **2.** On verra que pour une fois le narrateur n'est pas seulement le témoin qui raconte ; il a lui-même joué un rôle auprès des personnages du récit enchâssé. — **3.** À l'Épiphanie, le premier dimanche suivant le 1er janvier, les chrétiens commémorent les trois mages venus saluer l'enfant Jésus en désignant un « roi » par une fève cachée dans un gâteau. La nouvelle fait aussi une allusion discrète à la tradition d'accueillir pour cette fête familiale un mendiant de passage.



« On s'en va en fiacre, dans un fiacre à galerie, chez un épicier considérable qui habite au-delà des ponts... »

les armoires au linge sont administrées par la maîtresse elle-même), Mlle Perle prévient que le sucre touche à sa fin, que les conserves sont épuisées, qu'il ne reste plus grand-chose au fond du sac à café.

Ainsi mise en garde contre la famine, Mme Chantal passe l'inspection des restes, en prenant des notes sur un calepin. Puis, quand elle a inscrit beaucoup de chiffres, elle se livre d'abord à de longs calculs et ensuite à de longues discussions avec Mlle Perle. On finit cependant par se mettre d'accord et par fixer les quantités de chaque chose dont on se pourvoira pour trois mois : sucre, riz, pruneaux, café, confitures, boîtes de petits pois, de haricots, de homard, poissons salés ou fumés, etc.

Après quoi, on arrête le jour des achats et on s'en va, en fiacre, dans un fiacre à galerie, chez un épicier considérable qui habite au-delà des ponts, dans les quartiers neufs.

Mme Chantal et Mlle Perle font ce voyage ensemble, mystérieusement, et reviennent à l'heure du dîner, exténuées, bien qu'émues encore, et cahotées dans le coupé, dont le toit est couvert de paquets et de sacs, comme une voiture de déménagement.

Pour les Chantal, toute la partie de Paris située de l'autre côté de la Seine constitue les quartiers neufs[1], quartiers habités par une population singulière, bruyante, peu honorable, qui passe les jours en dissipations, les nuits en fêtes, et qui jette l'argent par les fenêtres. De temps en temps cependant on mène les jeunes filles au théâtre, à l'Opéra-Comique ou au Français, quand la pièce est recommandée par le journal que lit M. Chantal.

Les jeunes filles ont aujourd'hui dix-neuf et dix-sept ans ; ce sont deux belles filles, grandes et fraîches, très bien élevées, trop bien élevées, si bien élevées qu'elles passent inaperçues comme deux jolies poupées. Jamais l'idée ne me viendrait de faire attention ou de faire la cour aux demoiselles Chantal ; c'est à peine si on ose leur parler, tant on les sent immaculées[2] ; on a presque peur d'être inconvenant en les saluant.

Quant au père, c'est un charmant homme, très instruit, très ouvert, très cordial, mais qui aime avant tout le repos, le calme, la tranquillité, et qui a fortement contribué à momifier[3] ainsi sa famille pour vivre à son gré, dans une stagnante immobilité. Il lit beaucoup, cause volontiers, et s'attendrit facilement. L'absence de contacts, de coudoiements et de heurts a rendu très sensible et délicat son

---

1. Le Paris de la rive droite (Opéra, Grands Boulevards) construit par Haussmann est le lieu de la vie mondaine et nocturne. On a remarqué que les personnages de Maupassant sont rarement à l'aise dans Paris et se confinent volontiers dans un quartier. — **2.** Littéralement « sans tâche » : la métaphore désigne évidemment la vertu des jeunes filles. — **3.** Ce terme très péjoratif souligne l'aimable ironie de la description qui précède.

épiderme, son épiderme moral. La moindre chose l'émeut, l'agite et le fait souffrir.

Les Chantal ont des relations cependant, mais des relations restreintes, choisies avec soin dans le voisinage. Ils échangent aussi deux ou trois visites par an avec des parents qui habitent au loin.

Quant à moi, je vais dîner chez eux le 15 Août [1] et le jour des Rois. Cela fait partie de mes devoirs comme la communion [2] de Pâques pour les catholiques.

Le 15 Août, on invite quelques amis, mais aux Rois je suis le seul convive étranger.

II

Donc, cette année, comme les autres années, j'ai été dîner chez les Chantal pour fêter l'Épiphanie.

Selon la coutume, j'embrassai M. Chantal, Mme Chantal et Mlle Perle, et je fis un grand salut à Mlles Louise et Pauline. On m'interrogea sur mille choses, sur les événements du boulevard, sur la politique, sur ce qu'on pensait dans le public des affaires du Tonkin [3], et sur nos représentants. Mme Chantal, une grosse dame, dont toutes les idées me font l'effet d'être carrées à la façon des pierres de taille, avait coutume d'émettre cette phrase comme conclusion à toute discussion politique : « Tout cela est de la mauvaise graine pour plus

---

1. La fête chrétienne de l'Assomption célébrant la montée au ciel de la Vierge (née « immaculée », selon la proclamation officielle de 1854), autre élément de l'atmosphère « virginale » qui entoure Mlle Perle. — 2. Pratique obligatoire une fois l'an à Pâques dans le catholicisme très strict du XIXe siècle. — 3. Le revers, en 1885, de l'expédition envoyée par Jules Ferry en 1883, avait fait chuter le ministère. En juin 1885, le traité de Tien-Tsin établissait le protectorat français sur l'Annam et le Tonkin (l'actuel Vietnam).

tard[1]. » Pourquoi me suis-je toujours imaginé que les idées de Mme Chantal sont carrées ? Je n'en sais rien, mais tout ce qu'elle dit prend cette forme dans mon esprit : un carré, un gros carré avec quatre angles symétriques. Il y a d'autres personnes dont les idées me semblent toujours rondes et roulantes comme des cerceaux. Dès qu'elles ont commencé une phrase sur quelque chose, ça roule, ça va, ça sort par dix, vingt, cinquante idées rondes, des grandes et des petites que je vois courir l'une derrière l'autre, jusqu'au bout de l'horizon. D'autres personnes aussi ont des idées pointues... Enfin, cela importe peu.

On se mit à table comme toujours, et le dîner s'acheva sans qu'on eût dit rien à retenir.

Au dessert, on apporta le gâteau des Rois. Or, chaque année M. Chantal était roi. Était-ce l'effet d'un hasard continu ou d'une convention familiale, je n'en sais rien, mais il trouvait infailliblement la fève dans sa part de pâtisserie, et il proclamait reine Mme Chantal[2]. Aussi fus-je stupéfait en sentant dans une bouchée de brioche quelque chose de très dur qui faillit me casser une dent. J'ôtai doucement cet objet de ma bouche et j'aperçus une petite poupée de porcelaine, pas plus grosse qu'un haricot. La surprise me fit dire : « Ah ! » On me regarda, et Chantal s'écria en battant des mains : « C'est Gaston. C'est Gaston. Vive le roi ! vive le roi ! »

Tout le monde reprit en chœur : « Vive le roi ! » Et je rougis jusqu'aux oreilles, comme on rougit souvent, sans raison, dans les situations un peu sottes. Je demeurais les yeux baissés, tenant entre deux doigts ce grain de faïence, m'efforçant de rire et ne sachant que faire ni que dire, lorsque Chantal reprit : « Maintenant, il faut choisir une reine. »

Alors je fus atterré. En une seconde, mille pensées,

---

1. Solidement conservatrice, Mme Chantal semble attribuer aux simples nouvelles politiques des effets dévastateurs. — **2.** On peut supposer que la maîtresse de maison évite ainsi aux trois demoiselles des choix, « inconvenants » dans tous les cas de figure, entre les deux rois possibles.

mille suppositions me traversèrent l'esprit. Voulait-on me désigner une des demoiselles Chantal ? Était-ce là un moyen de me faire dire celle que je préférais ? Était-ce une douce, légère, insensible poussée des parents vers un mariage possible ? L'idée de mariage rôde sans cesse dans toutes les maisons à grandes filles et prend toutes les formes, tous les déguisements, tous les moyens. Une peur atroce de me compromettre m'envahit, et aussi une extrême timidité, devant l'attitude si obstinément correcte et fermée de Mlles Louise et Pauline. Élire l'une d'elles au détriment de l'autre, me sembla aussi difficile que de choisir entre deux gouttes d'eau ; et puis, la crainte de m'aventurer dans une histoire où je serais conduit au mariage malgré moi, tout doucement, par des procédés aussi discrets, aussi inaperçus et aussi calmes que cette royauté insignifiante, me troublait horriblement.

Mais tout à coup, j'eus une inspiration, et je tendis à Mlle Perle la poupée symbolique. Tout le monde fut d'abord surpris, puis on apprécia sans doute ma délicatesse et ma discrétion, car on applaudit avec furie. On criait : « Vive la reine ! vive la reine ! »

Quant à elle, la pauvre vieille fille, elle avait perdu toute contenance ; elle tremblait, effarée, et balbutiait : « Mais non... mais non... mais non... pas moi... je vous en prie... pas moi... je vous en prie... »

Alors, pour la première fois de ma vie, je regardai Mlle Perle et je me demandai ce qu'elle était.

J'étais habitué à la voir dans cette maison comme on voit les vieux fauteuils de tapisserie sur lesquels on s'assied depuis son enfance sans y avoir jamais pris garde. Un jour, on ne sait pourquoi, parce qu'un rayon de soleil tombe sur le siège, on se dit tout à coup : « Tiens, mais il est fort curieux, ce meuble » ; et on découvre que le bois a été travaillé par un artiste, et que l'étoffe est remarquable. Jamais je n'avais pris garde à Mlle Perle [1].

Elle faisait partie de la famille Chantal, voilà tout ;

---

1. On retrouve des personnages pareillement effacés dans « Par un soir de printemps » et dans *Une vie* (L.F.).

mais comment ? À quel titre ? — C'était une grande personne maigre qui s'efforçait de rester inaperçue, mais qui n'était pas insignifiante. On la traitait amicalement, mieux qu'une femme de charge [1], moins bien qu'une parente. Je saisissais tout à coup, maintenant, une quantité de nuances dont je ne m'étais point soucié jusqu'ici. Mme Chantal disait : « Perle. » Les jeunes filles : « Mademoiselle Perle », et Chantal ne l'appelait que « Mademoiselle », d'un air plus révérend peut-être.

Je me mis à la regarder. — Quel âge avait-elle ? Quarante ans ? Oui, quarante ans. — Elle n'était pas vieille, cette fille, elle se vieillissait. Je fus soudain frappé par cette remarque. Elle se coiffait, s'habillait, se parait ridiculement, et malgré tout, elle n'était point ridicule, tant elle portait en elle de grâce simple, naturelle, de grâce voilée, cachée avec soin. Quelle drôle de créature, vraiment ! Comment ne l'avais-je jamais mieux observée ? Elle se coiffait d'une façon grotesque, avec de petits frisons [2] vieillots tout à fait farces [3] ; et, sous cette chevelure à la Vierge conservée, on voyait un grand front calme, coupé par deux rides profondes, deux rides de longues tristesses, puis deux yeux bleus, larges et doux, si timides, si craintifs, si humbles, deux beaux yeux restés si naïfs, pleins d'étonnements de fillette, de sensations jeunes et aussi de chagrins qui avaient passé dedans, en les attendrissant, sans les troubler.

Tout le visage était fin et discret, un de ces visages qui se sont éteints sans avoir été usés, ou fanés par les fatigues ou les grandes émotions de la vie.

Quelle jolie bouche ! et quelles jolies dents ! Mais on eût dit qu'elle n'osait pas sourire.

Et, brusquement, je la comparai à Mme Chantal ! Certes, Mlle Perle était mieux, cent fois mieux, plus fine, plus noble, plus fière.

---

1. Domestique chargée de l'intendance de la maison. — **2.** Terme plus ancien, moins léger que « frisette ». — **3.** Emploi comme adjectif très à la mode au XIXe siècle, caractéristique de la langue du célibataire qui ironise (*cf.* aussi le double registre de vocabulaire dans l'expression ironique : « à la Vierge conservée »).

J'étais stupéfait de mes observations. On versait du champagne. Je tendis mon verre à la reine, en portant sa santé[1] avec un compliment bien tourné. Elle eut envie, je m'en aperçus, de se cacher la figure dans sa serviette ; puis, comme elle trempait ses lèvres dans le vin clair, tout le monde cria : « La reine boit ! la reine boit ! » Elle devint alors toute rouge et s'étrangla. On riait ; mais je vis bien qu'on l'aimait beaucoup dans la maison[2].

III

Dès que le dîner fut fini, Chantal me prit par le bras. C'était l'heure de son cigare, heure sacrée. Quand il était seul, il allait le fumer dans la rue[3] ; quand il avait quelqu'un à dîner, on montait au billard, et il jouait en fumant. Ce soir-là on avait même fait du feu dans le billard, à cause des Rois ; et mon vieil ami prit sa queue, une queue très fine qu'il frotta de blanc avec grand soin, puis il dit :

« À toi, mon garçon ! »

Car il me tutoyait, bien que j'eusse vingt-cinq ans, mais il m'avait vu tout enfant.

Je commençai donc la partie ; je fis quelques carambolages ; j'en manquai quelques autres ; mais comme la pensée de Mlle Perle me rôdait dans la tête, je demandai tout à coup :

« Dites donc, monsieur Chantal, est-ce que Mlle Perle est votre parente ? »

Il cessa de jouer, très étonné, et me regarda :

« Comment, tu ne sais pas ? tu ne connais pas l'histoire de Mlle Perle ?

— Mais non.

---

1. Un souhait à sa santé. — 2. La tendresse, dans toute la nouvelle, tempère l'ironie. — 3. Pour ne pas incommoder les dames. On peut aussi fumer dans le billard, réservé à la sociabilité masculine.

— Ton père ne te l'a jamais racontée ?

— Mais non.

— Tiens, tiens, que c'est drôle ! ah ! par exemple, que c'est drôle ! Oh ! mais, c'est toute une aventure ! »

Il se tut, puis reprit :

« Et si tu savais comme c'est singulier que tu me demandes ça aujourd'hui, un jour des Rois !

— Pourquoi ?

— Ah ! pourquoi ! Écoute. Voilà de cela quarante et un ans[1], quarante et un ans aujourd'hui même, jour de l'Épiphanie. Nous habitions alors Roüy-le-Tors[2], sur les remparts ; mais il faut d'abord t'expliquer la maison pour que tu comprennes bien. Roüy est bâti sur une côte, ou plutôt sur un mamelon qui domine un grand pays de prairies. Nous avions là une maison avec un beau jardin suspendu, soutenu en l'air par les vieux murs de défense. Donc la maison était dans la ville, dans la rue, tandis que le jardin dominait la plaine. Il y avait aussi une porte de sortie de ce jardin sur la campagne, au bout d'un escalier secret qui descendait dans l'épaisseur des murs, comme on en trouve dans les romans. Une route passait devant cette porte qui était munie d'une grosse cloche, car les paysans, pour éviter le grand tour, apportaient par là leurs provisions.

« Tu vois bien les lieux, n'est-ce pas ? Or, cette année-là, aux Rois, il neigeait depuis une semaine. On eût dit la fin du monde. Quand nous allions aux remparts regarder la plaine, ça nous faisait froid dans l'âme, cet immense pays blanc, tout blanc, glacé, et qui luisait comme du vernis. On eût dit que le Bon Dieu avait empaqueté la terre pour l'envoyer au grenier des vieux mondes. Je t'assure que c'était bien triste.

« Nous demeurions en famille à ce moment-là, et nombreux, très nombreux : mon père, ma mère, mon oncle et ma tante, mes deux frères et mes quatre cousines ;

---

1. Gaston avait eu la galanterie de lui donner juste quarante ans. — **2.** On a déjà trouvé ce même nom imaginaire au début de « La Petite Roque » (p. 29) (L.F.).

c'étaient de jolies fillettes ; j'ai épousé la dernière. De tout ce monde-là, nous ne sommes plus que trois survivants : ma femme, moi et ma belle-sœur qui habite Marseille. Sacristi [1], comme ça s'égrène [2], une famille ! ça me fait trembler quand j'y pense ! Moi, j'avais quinze ans, puisque j'en ai cinquante-six.

« Donc, nous allions fêter les Rois, et nous étions très gais, très gais ! Tout le monde attendait le dîner dans le salon, quand mon frère aîné, Jacques, se mit à dire : « Il y a un chien qui hurle dans la plaine depuis dix minutes ; ça doit être une pauvre bête perdue. »

« Il n'avait pas fini de parler, que la cloche du jardin tinta. Elle avait un gros son de cloche d'église qui faisait penser aux morts [3]. Tout le monde en frissonna. Mon père appela le domestique et lui dit d'aller voir. On attendit en grand silence ; nous pensions à la neige qui couvrait toute la terre [4]. Quand l'homme revint, il affirma qu'il n'avait rien vu. Le chien hurlait toujours, sans cesse, et sa voix ne changeait point de place.

« On se mit à table ; mais nous étions un peu émus, surtout les jeunes. Ça alla bien jusqu'au rôti, puis voilà que la cloche se remet à sonner, trois fois de suite, trois grands coups longs, qui ont vibré jusqu'au bout de nos doigts et qui nous ont coupé le souffle, tout net. Nous restions à nous regarder, la fourchette en l'air, écoutant toujours, et saisis d'une espèce de peur surnaturelle.

« Ma mère enfin parla : « C'est étonnant qu'on ait attendu si longtemps pour revenir ; n'allez pas seul, Baptiste [5] ; un de ces messieurs va vous accompagner. »

« Mon oncle François se leva. C'était une espèce d'Hercule [6] très fier de sa force et qui ne craignait rien au

---

1. *Cf.* note 1, p. 85. — **2.** Se disperse, comme les grains sortis de leur cosse. — **3.** Allusion au glas, série de coups de cloche isolés qu'on sonne pour un agonisant ou un mort. — **4.** Dimension cosmique qui rejoint le thème de la fête des Rois. — **5.** Nom classique du domestique, immédiatement distinct, pour le lecteur de l'époque, des « messieurs » de la maison. — **6.** Personnage de la mythologie grecque doué d'une force exceptionnelle.

monde. Mon père lui dit : « Prends un fusil. On ne sait pas ce que ça peut être. »

« Mais mon oncle ne prit qu'une canne et sortit aussitôt avec le domestique.

« Nous autres, nous demeurâmes frémissants de terreur et d'angoisse, sans manger, sans parler. Mon père essaya de nous rassurer : « Vous allez voir, dit-il, que ce sera quelque mendiant ou quelque passant perdu dans la neige. Après avoir sonné une première fois, voyant qu'on n'ouvrait pas tout de suite, il a tenté de retrouver son chemin, puis, n'ayant pu y parvenir, il est revenu à notre porte. »

« L'absence de mon oncle nous parut durer une heure. Il revint enfin, furieux, jurant : « Rien, nom de nom, c'est un farceur ! Rien que ce maudit chien qui hurle à cent mètres des murs. Si j'avais pris un fusil, je l'aurais tué pour le faire taire. »

« On se remit à dîner, mais tout le monde demeurait anxieux ; on sentait bien que ce n'était pas fini, qu'il allait se passer quelque chose, que la cloche, tout à l'heure, sonnerait encore.

« Et elle sonna, juste au moment où l'on coupait le gâteau des Rois. Tous les hommes se levèrent ensemble. Mon oncle François, qui avait bu du champagne, affirma qu'il allait LE massacrer, avec tant de fureur, que ma mère et ma tante se jetèrent sur lui pour l'empêcher. Mon père [1], bien que très calme et un peu impotent (il traînait la jambe depuis qu'il se l'était cassée en tombant de cheval), déclara à son tour qu'il voulait savoir ce que c'était, et qu'il irait. Mes frères, âgés de dix-huit et de vingt ans, coururent chercher leurs fusils ; et comme on ne faisait guère attention à moi, je m'emparai d'une carabine de jardin et je me disposai aussi à accompagner l'expédition.

« Elle partit aussitôt. Mon père et mon oncle marchaient devant, avec Baptiste, qui portait une lanterne. Mes frères Jacques et Paul suivaient, et je venais derrière,

---

1. L'opposition du père et de l'oncle reflète l'ambivalence de cette famille capable de générosité et de repli sur soi.

malgré les supplications de ma mère, qui demeurait avec sa sœur et mes cousines sur le seuil de la maison.

« La neige[1] s'était remise à tomber depuis une heure ; et les arbres en étaient chargés. Les sapins pliaient sous ce lourd vêtement livide, pareils à des pyramides blanches, à d'énormes pains de sucre ; et on apercevait à peine, à travers le rideau gris des flocons menus et pressés, les arbustes plus légers, tout pâles dans l'ombre. Elle tombait si épaisse, la neige, qu'on y voyait tout juste à dix pas. Mais la lanterne jetait une grande clarté devant nous. Quand on commença à descendre par l'escalier tournant creusé dans la muraille, j'eus peur, vraiment. Il me sembla qu'on marchait derrière moi ; qu'on allait me saisir par les épaules et m'emporter ; et j'eus envie de retourner ; mais comme il fallait retraverser tout le jardin, je n'osai pas.

« J'entendis qu'on ouvrait la porte sur la plaine, puis mon oncle se remit à jurer : « Nom d'un nom, il est reparti ! Si j'aperçois seulement son ombre, je ne le rate pas, ce c...-là. »

« C'était sinistre de voir la plaine, ou, plutôt, de la sentir devant soi, car on ne la voyait pas ; on ne voyait qu'un voile de neige sans fin, en haut, en bas, en face, à droite, à gauche, partout.

« Mon oncle reprit : « Tiens, revoilà le chien qui hurle ; je vas lui apprendre comment je tire, moi. Ça sera toujours ça de gagné. »

« Mais mon père, qui était bon, reprit : « Il vaut mieux l'aller chercher, ce pauvre animal qui crie la faim. Il aboie au secours, ce misérable ; il appelle comme un homme en détresse. Allons-y. »

« Et on se mit en route à travers ce rideau, à travers cette tombée épaisse, continue, à travers cette mousse qui emplissait la nuit et l'air, qui remuait, flottait, tombait et glaçait la chair en fondant, la glaçait comme elle l'aurait

---

1. Cette blancheur immaculée, un peu oppressante, renvoie au personnage principal de la nouvelle.

brûlée, par une douleur vive et rapide sur la peau, à chaque toucher des petits flocons blancs.

« Nous enfoncions jusqu'aux genoux dans cette pâte molle et froide ; et il fallait lever très haut la jambe pour marcher. À mesure que nous avancions, la voix du chien devenait plus claire, plus forte. Mon oncle cria : « Le voici ! » On s'arrêta pour l'observer, comme on doit faire en face d'un ennemi qu'on rencontre dans la nuit.

« Je ne voyais rien, moi ; alors, je rejoignis les autres, et je l'aperçus ; il était effrayant et fantastique à voir, ce chien, un gros chien noir, un chien de berger à grands poils et à tête de loup, dressé sur ses quatre pattes, tout au bout de la longue traînée de lumière que faisait la lanterne sur la neige. Il ne bougeait pas ; il s'était tu ; et il nous regardait.

« Mon oncle dit : « C'est singulier, il n'avance ni ne recule. J'ai bien envie de lui flanquer un coup de fusil. »

« Mon père reprit d'une voix ferme : « Non, il faut le prendre. »

« Alors mon frère Jacques ajouta : « Mais il n'est pas seul. Il y a quelque chose à côté de lui. »

« Il y avait quelque chose derrière lui, en effet, quelque chose de gris, d'impossible à distinguer. On se remit en marche avec précaution.

« En nous voyant approcher, le chien s'assit sur son derrière. Il n'avait pas l'air méchant. Il semblait plutôt content d'avoir réussi à attirer des gens.

« Mon père alla droit à lui et le caressa. Le chien lui lécha les mains ; et on reconnut qu'il était attaché à la roue d'une petite voiture, d'une sorte de voiture joujou enveloppée tout entière dans trois ou quatre couvertures de laine. On enleva ces linges avec soin, et comme Baptiste approchait sa lanterne de la porte de cette carriole qui ressemblait à une niche roulante, on aperçut dedans un petit enfant qui dormait.

« Nous fûmes tellement stupéfaits que nous ne pouvions dire un mot. Mon père se remit le premier, et comme il était de grand cœur, et d'âme un peu exaltée, il étendit la main sur le toit de la voiture et il dit : « Pauvre

abandonné, tu seras des nôtres ! » Et il ordonna à mon frère Jacques de rouler devant nous notre trouvaille.

« Mon père reprit, pensant tout haut :

« — Quelque enfant d'amour dont la pauvre mère est venue sonner à ma porte en cette nuit de l'Épiphanie [1], en souvenir de l'Enfant-Dieu. »

« Il s'arrêta de nouveau, et de toute sa force, il cria quatre fois à travers la nuit vers les quatre coins du ciel [2] : « Nous l'avons recueilli ! » Puis, posant sa main sur l'épaule de son frère, il murmura : « Si tu avais tiré sur le chien, François ?... »

« Mon oncle ne répondit pas, mais il fit, dans l'ombre, un grand signe de croix, car il était très religieux, malgré ses airs fanfarons.

« On avait détaché le chien, qui nous suivait.

« Ah ! par exemple, ce qui fut gentil à voir, c'est la rentrée à la maison. On eut d'abord beaucoup de mal à monter la voiture par l'escalier des remparts ; on y parvint cependant et on la roula jusque dans le vestibule.

« Comme maman était drôle, contente et effarée ! Et mes quatre petites cousines (la plus jeune avait six ans), elles ressemblaient à quatre poules autour d'un nid. On retira enfin de sa voiture l'enfant qui dormait toujours. C'était une fille, âgée de six semaines environ. Et on trouva dans ses langes dix mille francs en or, oui, dix mille francs ; que papa plaça pour lui faire une dot. Ce n'était donc pas une enfant de pauvres... mais peut-être l'enfant de quelque noble avec une petite bourgeoise de la ville... ou encore... nous avons fait mille suppositions et on n'a jamais rien su... mais là, jamais rien... jamais rien... Le chien lui-même ne fut reconnu par personne. Il était étranger au pays. Dans tous les cas, celui ou celle qui était venu sonner trois fois à notre porte connaissait bien mes parents pour les avoir choisis ainsi.

---

1. La « révélation » à des sages (les Rois) de l'arrivée du Christ (« l'Enfant-Dieu ») sur terre. — 2. Allusion possible aux Rois guidés par une étoile.

« Voilà donc comment Mlle Perle entra, à l'âge de six semaines, dans la maison Chantal.

« On ne la nomma que plus tard Mlle Perle, d'ailleurs. On la fit baptiser d'abord : « Marie, Simonne, Claire », Claire devant lui servir de nom de famille.

« Je vous assure que ce fut une drôle de rentrée dans la salle à manger avec cette mioche réveillée qui regardait autour d'elle ces gens et ces lumières, de ses yeux vagues, bleus et troubles.

« On se remit à table et le gâteau fut partagé. J'étais roi, et je pris pour reine Mlle Perle, comme vous, tout à l'heure. Elle ne se douta guère, ce jour-là, de l'honneur[1] qu'on lui faisait.

« Donc, l'enfant fut adoptée, et élevée dans la famille. Elle grandit ; des années passèrent. Elle était gentille, douce, obéissante. Tout le monde l'aimait et on l'aurait abominablement gâtée si ma mère ne l'eût empêché.

« Ma mère était une femme d'ordre et de hiérarchie. Elle consentait à traiter la petite Claire comme ses propres fils, mais elle tenait cependant à ce que la distance qui nous séparait fût bien marquée et la situation bien établie.

« Aussi, dès que l'enfant put comprendre, elle lui fit connaître son histoire et fit pénétrer tout doucement, même tendrement dans l'esprit de la petite, qu'elle était pour les Chantal une fille adoptive, recueillie, mais en somme une étrangère.

« Claire comprit cette situation avec une singulière intelligence, avec un instinct surprenant ; et elle sut prendre et garder la place qui lui était laissée, avec tant de tact, de grâce et de gentillesse, qu'elle touchait mon père à le faire pleurer.

« Ma mère elle-même fut tellement émue par la reconnaissance passionnée et le dévouement un peu craintif de cette mignonne et tendre créature, qu'elle se mit à l'appeler : "Ma fille[2]." Parfois, quand la petite avait fait quelque

1. Le mot introduit le thème de la différence sociale. — 2. L'appellation, apparemment tendre, peut aussi être employée pour une domestique.

chose de bon, de délicat, ma mère relevait ses lunettes sur son front, ce qui indiquait toujours une émotion chez elle et elle répétait : “Mais c’est une perle, une vraie perle, cette enfant !” — Ce nom en resta à la petite Claire qui devint et demeura pour nous Mlle Perle. »

IV

M. Chantal se tut. Il était assis sur le billard, les pieds ballants, et il maniait une boule de la main gauche, tandis que de la droite il tripotait un linge qui servait à effacer les points sur le tableau d’ardoise et que nous appelions « le linge à craie ». Un peu rouge, la voix sourde, il parlait pour lui maintenant, parti dans ses souvenirs, allant doucement, à travers les choses anciennes et les vieux événements qui se réveillaient dans sa pensée, comme on va, en se promenant, dans les vieux jardins de famille où l’on fut élevé, et où chaque arbre, chaque chemin, les houx pointus, les lauriers qui sentent bon, les ifs dont la graine rouge et grasse s’écrase entre les doigts, font surgir, à chaque pas, un petit fait de notre vie passée, un de ces petits faits insignifiants et délicieux qui forment le fond même, la trame de l’existence[1].

Moi, je restais en face de lui, adossé à la muraille, les mains appuyées sur ma queue de billard inutile.

Il reprit, au bout d’une minute : « Cristi[2], qu’elle était jolie à dix-huit ans... et gracieuse... et parfaite... Ah ! la jolie... jolie... jolie... et bonne... et brave... et charmante fille !... Elle avait des yeux... des yeux bleus... transparents... clairs... comme je n’en ai jamais vu de pareils... jamais ! »

---

1. À l’inverse du thème proustien, ici ce sont les souvenirs eux-mêmes qui évoquent une sensation. — **2.** *Cf.* note 1, p. 85.

Il se tut encore. Je demandai : « Pourquoi ne s'est-elle pas mariée ? »

Il répondit, non pas à moi, mais à ce mot qui passait, « mariée ».

« Pourquoi ? pourquoi ? Elle n'a pas voulu... pas voulu. Elle avait pourtant trente mille francs de dot, et elle fut demandée plusieurs fois... elle n'a pas voulu ! Elle semblait triste à cette époque-là. C'est quand j'épousai ma cousine, la petite Charlotte, ma femme, avec qui j'étais fiancé depuis six ans. »

Je regardais M. Chantal et il me semblait que je pénétrais dans son esprit, que je pénétrais tout à coup dans un de ces humbles et cruels drames des cœurs honnêtes, des cœurs droits, des cœurs sans reproches, dans un de ces cœurs inavoués, inexplorés, que personne n'a connus, pas même ceux qui en sont les muettes et résignées victimes.

Et, une curiosité hardie me poussant tout à coup, je prononçai :

« C'est vous qui auriez dû l'épouser, monsieur Chantal ? »

Il tressaillit, me regarda, et dit :

« Moi ? épouser qui ?

— Mlle Perle.

— Pourquoi ça ?

— Parce que vous l'aimiez plus que votre cousine. »

Il me regarda avec des yeux étranges, ronds, effarés, puis il balbutia :

« Je l'ai aimée... moi ?... comment ? qu'est-ce qui t'a dit ça ?...

— Parbleu, ça se voit... et c'est même à cause d'elle que vous avez tardé si longtemps à épouser votre cousine qui vous attendait depuis six ans. »

Il lâcha la bille qu'il tenait de la main gauche, saisit à deux mains le linge à craie, et s'en couvrant le visage, se mit à sangloter dedans. Il pleurait d'une façon désolante et ridicule, comme pleure une éponge qu'on presse, par les yeux, le nez et la bouche en même temps. Et il toussait, crachait, se mouchait dans le linge à craie, s'essuyait les yeux, éternuait, recommençait à couler par toutes les

fentes de son visage, avec un bruit de gorge qui faisait penser aux gargarismes.

Moi, effaré, honteux, j'avais envie de me sauver et je ne savais plus que dire, que faire, que tenter.

Et soudain, la voix de Mme Chantal résonna dans l'escalier : « Est-ce bientôt fini, votre fumerie ? »

J'ouvris la porte et je criai : « Oui, madame, nous descendons. »

Puis, je me précipitai vers son mari, et, le saisissant par les coudes : « Monsieur Chantal, mon ami Chantal, écoutez-moi ; votre femme vous appelle, remettez-vous, remettez-vous vite, il faut descendre ; remettez-vous. »

Il bégaya : « Oui... oui... je viens... pauvre fille !... je viens... dites-lui que j'arrive. »

Et il commença à s'essuyer consciencieusement la figure avec le linge qui, depuis deux ou trois ans, essuyait toutes les marques de l'ardoise, puis il apparut, moitié blanc et moitié rouge, le front, le nez, les joues et le menton barbouillés de craie, et les yeux gonflés, encore pleins de larmes.

Je le pris par les mains et l'entraînai dans sa chambre en murmurant : « Je vous demande pardon, je vous demande bien pardon, monsieur Chantal, de vous avoir fait de la peine... mais... je ne savais pas... vous... vous comprenez... »

Il me serra la main : « Oui... oui... il y a des moments difficiles... »

Puis il se plongea la figure dans sa cuvette. Quand il en sortit, il ne me parut pas encore présentable ; mais j'eus l'idée d'une petite ruse. Comme il s'inquiétait, en se regardant dans la glace, je lui dis : « Il suffira de raconter que vous avez un grain de poussière dans l'œil, et vous pourrez pleurer devant tout le monde autant qu'il vous plaira. »

Il descendit en effet, en se frottant les yeux avec son mouchoir. On s'inquiéta ; chacun voulut chercher le grain de poussière qu'on ne trouva point, et on raconta des cas semblables où il était devenu nécessaire d'aller chercher le médecin.

Moi, j'avais rejoint Mlle Perle et je la regardais tourmenté par une curiosité ardente, une curiosité qui devenait une souffrance. Elle avait dû être bien jolie en effet, avec ses yeux doux, si grands, si calmes, si larges qu'elle avait l'air de ne les jamais fermer, comme font les autres humains. Sa toilette était un peu ridicule, une vraie toilette de vieille fille, et la déparait sans la rendre gauche.

Il me semblait que je voyais en elle, comme j'avais vu tout à l'heure dans l'âme de M. Chantal, que j'apercevais, d'un bout à l'autre, cette vie humble, simple et dévouée ; mais un besoin me venait aux lèvres, un besoin harcelant de l'interroger, de savoir si, elle aussi, l'avait aimé, lui, si elle avait souffert comme lui de cette longue souffrance secrète, aiguë, qu'on ne voit pas, qu'on ne sait pas, qu'on ne devine pas, mais qui s'échappe la nuit, dans la solitude de la chambre noire. Je la regardais, je voyais battre son cœur sous son corsage à guimpe[1], et je me demandais si cette douce figure candide avait gémi chaque soir, dans l'épaisseur moite de l'oreiller, et sangloté, le corps secoué de sursauts, dans la fièvre du lit brûlant.

Et je lui dis tout bas, comme font les enfants qui cassent un bijou pour voir dedans : « Si vous aviez vu pleurer M. Chantal tout à l'heure, il vous aurait fait pitié. »

Elle tressaillit : « Comment, il pleurait ?

— Oh ! oui, il pleurait !

— Et pourquoi ça ? »

Elle semblait très émue. Je répondis :

« À votre sujet.

— À mon sujet ?

— Oui. Il me racontait combien il vous avait aimée autrefois ; et combien il lui en avait coûté d'épouser sa femme au lieu de vous... »

Sa figure pâle me parut s'allonger un peu ; ses yeux toujours ouverts, ses yeux calmes se fermèrent tout à coup, si vite qu'ils semblaient s'être clos pour toujours. Elle glissa de sa chaise sur le plancher et s'y affaissa

1. Plastron du chemisier ; le terme, d'origine religieuse, suggère la rigueur de la tenue.

doucement, lentement, comme aurait fait une écharpe tombée.

Je criai : « Au secours ! au secours ! Mlle Perle se trouve mal. »

Mme Chantal et ses filles se précipitèrent, et comme on cherchait de l'eau, une serviette et du vinaigre, je pris mon chapeau et je me sauvai.

Je m'en allai à grands pas, le cœur secoué, l'esprit plein de remords et de regrets. Et parfois aussi j'étais content ; il me semblait que j'avais fait une chose louable et nécessaire.

Je me demandais : « Ai-je eu tort ? Ai-je eu raison ? » Ils avaient cela dans l'âme comme on garde du plomb dans une plaie fermée. Maintenant ne seront-ils pas plus heureux ? Il était trop tard pour que recommençât leur torture et assez tôt pour qu'ils s'en souvinssent avec attendrissement.

Et peut-être qu'un soir du prochain printemps, émus par un rayon de lune tombé sur l'herbe, à leurs pieds, à travers les branches, ils se prendront et se serreront la main en souvenir de toute cette souffrance étouffée et cruelle ; et peut-être aussi que cette courte étreinte[1] fera passer dans leurs veines un peu de ce frisson qu'ils n'auront point connu, et leur jettera, à ces morts ressuscités en une seconde, la rapide et divine sensation de cette ivresse, de cette folie qui donne aux amoureux plus de bonheur en un tressaillement, que n'en peuvent cueillir, en toute leur vie, les autres hommes !

1. Même emploi décalé dans « L'Épave », note 2, p. 81.

ROSALIE PRUDENT[1]

Il y avait vraiment dans cette affaire un mystère que ni les jurés, ni le président, ni le procureur de la République lui-même ne parvenaient à comprendre.

La fille[2] Prudent (Rosalie[3]), bonne chez les époux Varambot, de Mantes, devenue grosse à l'insu de ses maîtres, avait accouché, pendant la nuit, dans sa mansarde, puis tué et enterré son enfant dans le jardin.

C'était là l'histoire courante de tous les infanticides accomplis par les servantes. Mais un fait demeurait inexplicable. La perquisition opérée dans la chambre de la fille Prudent avait amené la découverte d'un trousseau complet d'enfant, fait par Rosalie elle-même, qui avait passé ses nuits à le couper et à le coudre pendant trois mois. L'épicier chez qui elle avait acheté de la chandelle[4], payée sur ses gages, pour ce long travail était venu témoigner. De plus, il demeurait acquis que la sage-femme du pays, prévenue par elle de son état, lui avait donné tous les renseignements et tous les conseils pratiques pour le cas où l'accident[5] arriverait dans un moment où les secours demeureraient impossibles. Elle

1. Publié dans *Gil Blas* du 2 mars 1886 (L.F.). — **2.** En jargon judiciaire, désigne le célibat mais aussi l'appartenance populaire. — **3.** On peut apprécier les valeurs allusives du nom propre. — **4.** Outre que la chandelle est de moins bonne qualité que la bougie, le détail signale à la fois la mesquinerie des patrons et le consentement résigné de Rosalie. (Voir plus loin : « pour ne point gâter mon lit ».) — **5.** L'humour noir du terme renvoie à la condition difficile des filles mères, thème qui se retrouve dans d'innombrables nouvelles de Maupassant (voir la servante Rose d'*Une vie* ou « Histoire d'une fille de ferme »).

avait cherché[1] en outre une place à Poissy pour la fille Prudent qui prévoyait son renvoi, car les époux Varambot ne plaisantaient pas sur la morale.

Ils étaient là, assistant aux assises, l'homme et la femme, petits rentiers de province, exaspérés contre cette traînée[2] qui avait souillé leur maison. Ils auraient voulu la voir guillotiner tout de suite, sans jugement, et ils l'accablaient de dépositions haineuses devenues dans leur bouche des accusations.

La coupable, une belle grande fille de Basse-Normandie, assez instruite pour son état, pleurait sans cesse et ne répondait rien.

On en était réduit à croire qu'elle avait accompli cet acte barbare dans un moment de désespoir et de folie, puisque tout indiquait qu'elle avait espéré garder et élever son fils.

Le président essaya encore une fois de la faire parler, d'obtenir des aveux, et l'ayant sollicitée avec une grande douceur, il lui fit enfin comprendre que tous ces hommes[3] réunis pour la juger ne voulaient point sa mort et pouvaient même la plaindre.

Alors elle se décida.

Il demandait : « Voyons, dites-nous d'abord quel est le père de cet enfant ? »

Jusque-là elle l'avait caché obstinément.

Elle répondit soudain, en regardant ses maîtres qui venaient de la calomnier avec rage :

« C'est M. Joseph, le neveu à[4] M. Varambot. »

Les deux époux eurent un sursaut et crièrent en même temps : « C'est faux ! Elle ment. C'est une infamie. »

---

1. On opposera la solidarité de la sage-femme et ce qui est suggéré des patrons au paragraphe suivant. — 2. On passe du point de vue de Maupassant à celui du couple. — 3. Les magistrats et les jurés sont évidemment, à l'époque, tous des hommes. Voir plus loin le sexe masculin pris collectivement à partie par Rosalie. — 4. Syntaxe qui se veut populaire ; tout le discours de Rosalie est émaillé de tournures (« je sais-t-il ? »), de termes (« ennuyances »), de fautes (« l'air était douce ») produisant un effet « paysan » (voir note 1, p. 26).

Le président les fit taire et reprit : « Continuez, je vous prie, et dites-nous comment cela est arrivé. »

Alors elle se mit brusquement à parler avec abondance, soulageant son cœur fermé, son pauvre cœur solitaire et broyé, vidant son chagrin, tout son chagrin maintenant devant ces hommes sévères qu'elle avait pris jusque-là pour des ennemis et des juges inflexibles.

« Oui, c'est M. Joseph Varambot, quand il est venu en congé l'an dernier.

— Qu'est-ce qu'il fait[1], M. Joseph Varambot ?

— Il est sous-officier d'artilleurs, m'sieu. Donc il resta deux mois à la maison. Deux mois d'été. Moi, je ne pensais à rien quand il s'est mis à me regarder, et puis à me dire des flatteries, et puis à me cajoler tant que le jour durait. Moi, je me suis laissé prendre, m'sieu. Il m' répétait que j'étais belle fille, que j'étais plaisante... que j'étais de son goût... Moi, il me plaisait pour sûr... Que voulez-vous ? on écoute ces choses-là, quand on est seule... toute seule... comme moi. J' suis seule sur la terre, m'sieu... j' n'ai personne à qui parler... personne à qui compter mes ennuyances... Je n'ai pu d' père, pu d' mère, ni frère, ni sœur, personne ! Ça m'a fait comme un frère qui serait r'venu quand il s'est mis à me causer. Et puis, il m'a demandé de descendre au bord de la rivière un soir, pour bavarder sans faire de bruit. J' y suis v'nue, moi... Je sais-t-il ? je sais-t-il après ?... Il me tenait la taille... Pour sûr, je ne voulais pas... non... non... J'ai pas pu... j'avais envie de pleurer tant que l'air était douce... il faisait clair de lune... J'ai pas pu... Non... je vous jure... j'ai pas pu... il a fait ce qu'il a voulu... Ça a duré encore trois semaines, tant qu'il est resté... Je l'aurais suivi au bout du monde... il est parti... Je ne savais pas que j'étais grosse, moi !... Je ne l'ai su que l' mois d'après... »

Elle se mit à pleurer si fort qu'on dut lui laisser le temps de se remettre.

---

1. La syntaxe orale de cette question suggère que le président cherche à être proche de l'accusée.

Puis le président reprit sur un ton de prêtre au confessionnal : « Voyons, continuez. »

Elle recommença à parler : « Quand j'ai vu que j'étais grosse, j'ai prévenu Mme Boudin, la sage-femme, qu'est là pour le dire ; et j'y ai demandé la manière pour le cas que ça arriverait sans elle. Et puis, j'ai fait mon trousseau, nuit à nuit, jusqu'à une heure du matin chaque soir ; et puis j'ai cherché une autre place, car je savais bien que je serais renvoyée ; mais j' voulais rester jusqu'au bout dans la maison, pour économiser des sous, vu que j' n'en ai guère, et qu'il m'en faudrait pour le p'tit...

— Alors vous ne vouliez pas le tuer ?

— Oh ! pour sûr non, m'sieu.

— Pourquoi l'avez-vous tué, alors ?

— V'là la chose. C'est arrivé plus tôt que je n'aurais cru. Ça m'a pris dans ma cuisine, comme j' finissais ma vaisselle.

« M. et Mme Varambot dormaient déjà ; donc je monte, pas sans peine, en me tirant à la rampe ; et je m' couche par terre, sur le carreau, pour n' point gâter mon lit. Ça a duré p't-être une heure, p't-être deux, p't-être trois ; je ne sais point, tant ça me faisait mal ; et puis, je l' poussais d' toute ma force, j'ai senti qu'il sortait, et je l'ai ramassé.

« Oh ! oui, j'étais contente, pour sûr ! J'ai fait tout ce que m'avait dit Mme Boudin, tout ! Et puis je l'ai mis sur mon lit, lui ! Et puis v'là qu'il me r'vient une douleur, mais une douleur à mourir. — Si vous connaissiez ça, vous autres, vous n'en feriez pas tant, allez ! — J'en ai tombé sur les genoux, puis sur le dos, par terre ; et v'là que ça me reprend, p't-être une heure encore, p't-être deux, là toute seule... et puis qu'il en sort un autre..., un autre p'tit..., deux..., oui..., deux... comme ça ! Je l'ai pris comme le premier, et puis je l'ai mis sur le lit, côte à côte — deux. — Est-ce possible, dites ? Deux enfants ! Moi qui gagne vingt francs par mois ! Dites... est-ce possible ? Un, oui, ça s' peut, en se privant... mais pas deux ! Ça m'a tourné la tête. Est-ce que je sais, moi ? — J' pouvais-t-il choisir, dites ?

« Est-ce que je sais ! Je me suis vue à la fin de mes jours ! J'ai mis l'oreiller d'sus, sans savoir... Je n' pouvais pas en garder deux... et je m' suis couchée d'sus encore. Et puis, j' suis restée à m' rouler et à pleurer jusqu'au jour que j'ai vu venir par la fenêtre ; ils étaient morts sous l'oreiller, pour sûr. Alors je les ai pris sous mon bras, j'ai descendu l'escalier, j'ai sorti dans l' potager, j'ai pris la bêche au jardinier, et je les ai enfouis sous terre, l' plus profond que j'ai pu, un ici, puis l'autre là, pas ensemble, pour qu'ils n' parlent pas de leur mère[1], si ça parle, les p'tits morts. Je sais-t-il, moi ?

« Et puis, dans mon lit, v'là que j'ai été si mal que j'ai pas pu me lever. On a fait venir le médecin qu'a tout compris. C'est la vérité, m'sieu le juge. Faites ce qu'il vous plaira, j' suis prête. »

La moitié des jurés se mouchaient coup sur coup pour ne point pleurer. Des femmes sanglotaient dans l'assistance.

Le président interrogea.

« À quel endroit avez-vous enterré l'autre ? »

Elle demanda :

« Lequel que vous avez ?

— Mais... celui... celui qui était dans les artichauts.

— Ah bien ! L'autre est dans les fraisiers, au bord du puits. »

Et elle se mit à sangloter si fort qu'elle gémissait à fendre les cœurs.

La fille Rosalie Prudent fut acquittée[2].

---

1. Apprécier le contraste entre les détails prosaïques (la bêche, les artichauts, etc.) et cette suggestion naïve et très émouvante. — **2.** Voir Introduction p. 13.

SUR LES CHATS[1]

I

Cap d'Antibes.

Assis sur un banc, l'autre jour[2], devant ma porte, en plein soleil, devant une corbeille d'anémones fleuries, je lisais un livre récemment paru, un livre honnête, chose rare, et charmant aussi, *Le Tonnelier*, par Georges Duval[3]. Un gros chat blanc, qui appartient au jardinier, sauta sur mes genoux, et de cette secousse ferma le livre que je posai à côté de moi pour caresser la bête.

Il faisait chaud ; une odeur de fleurs nouvelles, odeur timide encore, intermittente, légère, passait dans l'air, où passaient aussi parfois des frissons[4] froids venus de ces grands sommets blancs que j'apercevais là-bas.

Mais le soleil était brûlant, aigu, un de ces soleils qui fouillent la terre et la font vivre, qui fendent les graines pour animer les germes endormis, et les bourgeons pour que s'ouvrent les jeunes feuilles. Le chat se roulait sur mes genoux sur le dos, les pattes en l'air, ouvrant et fermant ses griffes, montrant sous ses lèvres ses crocs poin-

---

1. Publié dans *Gil Blas* du 9 février 1886. Maupassant séjourne alors à Antibes (L.F.). – **2.** Nouvelle très proche de la chronique mais on verra que l'entrelacement très souple des thèmes assure l'unité de l'ensemble. – **3.** Georges Duval (1847-1919) était journaliste et romancier. C'est par complaisance que Maupassant cite ce roman qui fut mis en vente le jour même où paraissait cette nouvelle (L.F.). — **4.** On retrouvera plus loin dans la description du chat ce mélange de frisson et de douceur qui caractérise le paysage.

tus et ses yeux verts dans la fente presque close de ses paupières. Je caressais et je maniais la bête molle et nerveuse, souple comme une étoffe de soie, douce, chaude, délicieuse et dangereuse. Elle ronronnait ravie et prête à mordre, car elle[1] aime griffer autant qu'être flattée. Elle tendait son cou, ondulait, et quand je cessais de la toucher, se redressait et poussait sa tête sous ma main levée.

Je l'énervais et elle m'énervait aussi, car je les aime et je les déteste, ces animaux charmants et perfides. J'ai plaisir à les toucher, à faire glisser sous ma main leur poil soyeux qui craque, à sentir leur chaleur dans ce poil, dans cette fourrure fine, exquise. Rien n'est plus doux, rien ne donne à la peau une sensation plus délicate, plus raffinée, plus rare que la robe tiède et vibrante d'un chat. Mais elle me met aux doigts, cette robe vivante, un désir étrange et féroce d'étrangler la bête que je caresse. Je sens en elle l'envie qu'elle a de me mordre et de me déchirer, je la sens et je la prends, cette envie, comme un fluide qu'elle me communique, je la prends par le bout de mes doigts dans ce poil chaud, et elle monte, monte le long de mes nerfs, le long de mes membres jusqu'à mon cœur, jusqu'à ma tête, elle m'emplit, court le long de ma peau, fait se serrer mes dents. Et toujours, toujours, au bout de mes dix doigts je sens le chatouillement vif et léger qui me pénètre et m'envahit.

Et si la bête commence, si elle me mord, si elle me griffe, je la saisis par le cou, je la fais tourner et je la lance au loin comme la pierre d'une fronde, si vite et si brutalement qu'elle n'a jamais le temps de se venger.

Je me souviens qu'étant enfant, j'aimais déjà les chats avec de brusques désirs de les étrangler dans mes petites mains ; et qu'un jour, au bout du jardin, à l'entrée du bois, j'aperçus tout à coup quelque chose de gris qui se roulait dans les hautes herbes. J'allai voir ; c'était un chat pris au collet, étranglé, râlant, mourant. Il se tordait, arrachait la terre avec ses griffes, bondissait, retombait inerte,

---

1. On passe un peu librement au cours de la phrase de la bête (déjà présentée comme féminine) à l'espèce dans son ensemble.

puis recommençait, et son souffle rauque, rapide, faisait un bruit de pompe, un bruit affreux que j'entends encore.

J'aurais pu prendre une bêche et couper le collet, j'aurais pu aller chercher le domestique ou prévenir mon père. — Non, je ne bougeai pas, et, le cœur battant, je le regardai mourir avec une joie frémissante et cruelle ; c'était un chat ! C'eût été un chien, j'aurais plutôt coupé le fil de cuivre avec mes dents que de le laisser souffrir une seconde de plus.

Et quand il fut mort, bien mort, encore chaud, j'allai le tâter et lui tirer la queue.

II

Ils sont délicieux pourtant, délicieux surtout, parce qu'en les caressant, alors qu'ils se frottent à notre chair, ronronnent et se roulent sur nous en nous regardant de leurs yeux jaunes qui ne semblent jamais nous voir, on sent bien l'insécurité de leur tendresse, l'égoïsme perfide de leur plaisir.

Des femmes aussi nous donnent cette sensation, des femmes charmantes, douces, aux yeux clairs et faux, qui nous ont choisis pour se frotter à l'amour. Près d'elles, quand elles ouvrent les bras, les lèvres tendues, quand on les étreint, le cœur bondissant, quand on goûte la joie sensuelle et savoureuse de leur caresse délicate, on sent bien qu'on tient une chatte, une chatte à griffes et à crocs, une chatte perfide, sournoise, amoureuse ennemie, qui mordra quand elle sera lasse de baisers [1].

Tous les poètes ont aimé les chats. Baudelaire les a divinement chantés. On connaît son admirable sonnet :

---

1. La femme-félin fait partie des images littéraires et artistiques chères à la deuxième moitié du XIXe siècle (L.F.).

Les amoureux fervents et les savants austères
Aiment également, dans leur mûre saison,
Les chats puissants et doux, orgueil de la maison,
Qui comme eux sont frileux, et comme eux sédentaires.

Amis de la science et de la volupté,
Ils cherchent le silence et l'horreur des ténèbres ;
L'Érèbe[1] les eût pris pour ses coursiers funèbres,
S'ils pouvaient au servage incliner leur fierté.

Ils prennent en songeant les nobles attitudes
Des grands sphinx allongés au fond des solitudes,
Qui semblent s'endormir dans un rêve sans fin.

Leurs reins féconds sont pleins d'étincelles magiques,
Et des parcelles d'or, ainsi qu'un sable fin,
Étoilent vaguement leurs prunelles mystiques[2].

III

Moi j'ai eu un jour l'étrange sensation d'avoir habité le palais enchanté de la Chatte blanche[3], un château magique où régnait une de ces bêtes onduleuses, mystérieuses, troublantes, le seul peut-être de tous les êtres qu'on n'entende jamais marcher.

C'était l'été dernier, sur ce même rivage de la Méditerranée.

---

1. Dans les profondeurs sombres de la terre, le lieu des Enfers selon la mythologie grecque. — 2. « Les Chats », pièce LVI des *Fleurs du mal* de Baudelaire (1821-1867). — 3. Personnage qui donne son titre à un conte de Mme d'Aulnoy (1698) : le prince qui a reçu l'aide d'une chatte blanche doit lui trancher la tête et la queue ce qui la transforme en ravissante princesse : on retrouve donc le sadisme diffus dans la nouvelle.

Il faisait, à Nice, une chaleur atroce, et je m'informai si les habitants du pays n'avaient point dans la montagne au-dessus quelque vallée fraîche où ils pussent aller respirer.

On m'indiqua celle de Thorenc[1]. Je la voulus voir.

Il fallut d'abord gagner Grasse, la ville des parfums, dont je parlerai quelque jour en racontant comment se fabriquent ces essences et quintessences de fleurs qui valent jusqu'à deux mille francs le litre. J'y passai la soirée et la nuit dans un vieil hôtel de la ville, médiocre auberge où la qualité des nourritures est aussi douteuse que la propreté des chambres. Puis je repartis au matin[2].

La route s'engageait en pleine montagne, longeant des ravins profonds et dominée par des pics stériles, pointus, sauvages. Je me demandais quel bizarre séjour d'été on m'avait indiqué là ; et j'hésitais presque à revenir pour regagner Nice le même soir, quand j'aperçus soudain devant moi, sur un mont qui semblait barrer tout le vallon, une immense et admirable ruine profilant sur le ciel des tours, des murs écroulés, toute une bizarre architecture de citadelle morte. C'était une antique commanderie de Templiers[3] qui gouvernait jadis le pays de Thorenc.

Je contournai ce mont, et soudain je découvris une longue vallée verte, fraîche et reposante. Au fond, des prairies, de l'eau courante, des saules ; et sur les versants des sapins, jusques au ciel.

En face de la commanderie, de l'autre côté de la vallée, mais plus bas, s'élève un château habité, le château des

---

1. À une quarantaine de kilomètres au nord-ouest de Grasse, près du village d'Andon (L.F.). — 2. Cette digression, inutile sur le plan narratif, accentue le caractère libre, un peu décousu, de la composition du texte. Mais on rejoint la sensualité troublante (et irritante) des chats puisque cet épisode, sur le thème baudelairien des parfums, mêle charme et déception (voir le même mélange dans « L'Ermite » p. 86, où « les souffles des orangers... alanguissent à faire rêver d'amour les vieillards »). — 3. Puissant ordre religieux de chevaliers fondé au XIIe siècle. Maupassant reprend la légende locale, mais la forteresse, dont les ruines barrent en effet une plaisante vallée, n'a jamais été une commanderie des Templiers.

Quatre-Tours, qui fut construit vers 1530. On n'y aperçoit encore cependant aucune trace de la Renaissance [1].

C'est une lourde et forte construction carrée, d'un puissant caractère, flanquée de quatre tours guerrières, comme le dit son nom.

J'avais une lettre de recommandation pour le propriétaire de ce manoir, qui ne me laissa pas gagner l'hôtel.

Toute la vallée, délicieuse en effet, est un des plus charmants séjours d'été qu'on puisse rêver. Je m'y promenai jusqu'au soir, puis, après le dîner, je montai dans l'appartement qu'on m'avait réservé.

Je traversai d'abord une sorte de salon dont les murs sont couverts de vieux cuir de Cordoue [2], puis une autre pièce où j'aperçus rapidement sur les murs, à la lueur de ma bougie, de vieux portraits de dames, de ces tableaux dont Théophile Gautier a dit :

> J'aime à vous voir en vos cadres ovales,
> Portraits jaunis des belles du vieux temps,
> Tenant en main des roses un peu pâles
> Comme il convient à des fleurs de cent ans [3] !

puis j'entrai dans la pièce où se trouvait mon lit.

Quand je fus seul je la visitai. Elle était tendue d'antiques toiles peintes où l'on voyait des donjons roses au fond de paysages bleus, et de grands oiseaux fantastiques sous des feuillages de pierres précieuses.

Mon cabinet de toilette se trouvait dans une des tourelles. Les fenêtres, larges dans l'appartement, étroites à leur sortie au jour, traversant toute l'épaisseur des murs, n'étaient, en somme, que des meurtrières, de ces ouver-

---

1. L'architecture, sous l'influence des Italiens, s'y était faite plus élégante, moins militaire. Le style Renaissance est particulièrement à la mode dans les années 1880. — 2. Ville d'Andalousie célèbre, entre autres, pour la qualité du travail du cuir. — 3. Théophile Gautier (1811-1872) : auteur qui semble, par le choix du quatrain (le premier du poème « Pastel », *Poésies diverses*), lié à un passé déjà révolu, comme l'école littéraire de l'art pour l'art à laquelle se rattache son nom (voir note 2, p. 125) (L.F.).

tures par où on tuait des hommes. Je fermai ma porte, je me couchai et je m'endormis.

Et je rêvai ; on rêve[1] toujours un peu de ce qui s'est passé dans la journée. Je voyageais ; j'entrais dans une auberge où je voyais attablés devant le feu un domestique en grande livrée et un maçon, bizarre société dont je ne m'étonnais pas. Ces gens parlaient de Victor Hugo[2], qui venait de mourir, et je prenais part à leur causerie. Enfin j'allais me coucher dans une chambre dont la porte ne fermait point, et tout à coup j'apercevais le domestique et le maçon, armés[3] de briques, qui venaient doucement vers mon lit.

Je me réveillai brusquement, et il me fallut quelques instants pour me reconnaître. Puis je me rappelai les événements de la veille, mon arrivée à Thorenc, l'aimable accueil du châtelain... J'allais refermer mes paupières, quand je vis, oui je vis, dans l'ombre, dans la nuit, au milieu de ma chambre, à la hauteur d'une tête d'homme à peu près, deux yeux de feu qui me regardaient.

Je saisis une allumette et, pendant que je la frottais, j'entendis un bruit, un bruit léger, un bruit mou comme la chute d'un linge humide et roulé, et quand j'eus de la lumière, je ne vis plus rien qu'une grande table au milieu de l'appartement.

Je me levai, je visitai les deux pièces, le dessous de mon lit, les armoires, rien.

Je pensai donc que j'avais continué mon rêve un peu après mon réveil, et je me rendormis, non sans peine.

Je rêvai de nouveau. Cette fois je voyageais encore, mais en Orient, dans le pays que j'aime. Et j'arrivais chez un Turc qui demeurait en plein désert. C'était un Turc superbe ; pas un Arabe, un Turc, gros, aimable, charmant,

---

1. Sans attendre les célèbres travaux de Freud, Maupassant s'est intéressé à l'étude de la vie psychologique, et notamment aux travaux de Charcot. — **2.** Mort le 22 mai 1885. La remarque sur le sujet des rêves invite à se demander si le célèbre auteur serait l'« admirable ruine », la « citadelle morte » dont il a été question plus haut. — **3.** Très discret rappel (comme, plus haut, « tuait ») du sadisme qui marquait la première partie de la nouvelle.

habillé en Turc, avec un turban et tout un magasin de soieries sur le dos, un vrai Turc du Théâtre-Français[1] qui me faisait des compliments en m'offrant des confitures, sur un divan délicieux.

Puis un petit Nègre me conduisait à ma chambre — tous mes rêves finissaient donc ainsi — une chambre bleu ciel, parfumée[2], avec des peaux de bêtes par terre, et, devant le feu — l'idée de feu me poursuivait jusqu'au désert — sur une chaise basse, une femme à peine vêtue, qui m'attendait.

Elle avait le type oriental le plus pur, des étoiles sur les joues, le front et le menton, des yeux immenses, un corps admirable, un peu brun mais[3] d'un brun chaud et capiteux.

Elle me regardait et je pensais : « Voilà comment je comprends l'hospitalité. Ce n'est pas dans nos stupides pays du Nord[4], nos pays de bégueulerie[5] inepte, de pudeur odieuse, de morale imbécile qu'on recevrait un étranger de cette façon. »

Je m'approchai d'elle et je lui parlai, mais elle me répondit par signes, ne sachant pas un mot de ma langue que mon Turc, son maître, savait si bien.

D'autant plus heureux qu'elle serait silencieuse, je la pris par la main et je la conduisis vers ma couche où je m'étendis à ses côtés... Mais on se réveille toujours en ces moments-là ! Donc je me réveillai et je ne fus pas trop

---

1. On pense à la « turquerie », ballet qui clôt la pièce de Molière *Le Bourgeois gentilhomme*. Le Turc qui offre des confitures figure aussi dans les dernières pages de conte de Voltaire *Candide*. — 2. Le parfum est associé à toutes les scènes amoureuses de Maupassant. — 3. Restriction qui s'explique si l'on se rappelle qu'à l'époque, la blancheur de la peau, généralement opposée au hâle des femmes travaillant durement en plein air, est considérée comme séduisante (voir dans « Madame Parisse », p. 134, une belle méridionale « au teint pâle »). — 4. La pruderie passe au XIXe siècle pour être d'inspiration puritaine, donc protestante, donc liée aux pays nordiques, alors que le midi serait le lieu de l'épanouissement (voir le rôle que joue, par exemple, pour l'héroïne d'*Une vie*, le voyage en Corse). — 5. Nom vieilli, dérivé de l'adjectif « bégueule », qui de « sotte à la bouche ouverte », a pris le sens de « prude ridicule ».

surpris de sentir sous ma main quelque chose de chaud et de doux que je caressais amoureusement.

Puis, ma pensée s'éclairant, je reconnus que c'était un chat, un gros chat[1] roulé contre ma joue et qui dormait avec confiance. Je l'y laissai, et je fis comme lui, encore une fois.

Quand le jour parut, il était parti ; et je crus vraiment que j'avais rêvé ; car je ne comprenais pas comment il aurait pu entrer chez moi, et en sortir, la porte étant fermée à clef.

Quand je contai mon aventure (pas en entier) à mon aimable hôte, il se mit à rire, et me dit :

« Il est venu par la chatière[2] », et, soulevant un rideau, il me montra, dans le mur, un petit trou noir et rond.

Et j'appris que presque toutes les vieilles demeures de ce pays ont ainsi de longs couloirs étroits à travers les murs, qui vont de la cave au grenier, de la chambre de la servante à la chambre du seigneur, et qui font le chat le roi et le maître de céans[3].

Il circule comme il lui plaît, visite son domaine à son gré, peut se coucher dans tous les lits, tout voir et tout entendre, connaître tous les secrets, toutes les habitudes ou toutes les hontes de la maison. Il est chez lui partout, pouvant entrer partout, l'animal qui passe sans bruit, le silencieux rôdeur, le promeneur nocturne des murs creux.

Et je pensai à ces autres vers de Baudelaire :

C'est l'esprit familier du lieu ;
Il juge, il préside, il inspire
Toutes choses dans son empire ;
Peut-être est-il fée, — est-il dieu[4] ?

---

1. On retrouve donc le « gros chat », bien innocent, du début de la nouvelle. — 2. Ce détail final résout allusivement les énigmes du rêve : le maçon, le domestique familier des lieux, le Turc aux soies sur le dos, la femme explicitement rattachée aux chats, etc. — 3. Adverbe vieilli pour « dans la maison ». — 4. Strophe extraite du poème « Le Chat » dans *Les Fleurs du mal* (pièce XLVII) (L.F.).

MADAME PARISSE[1]

I

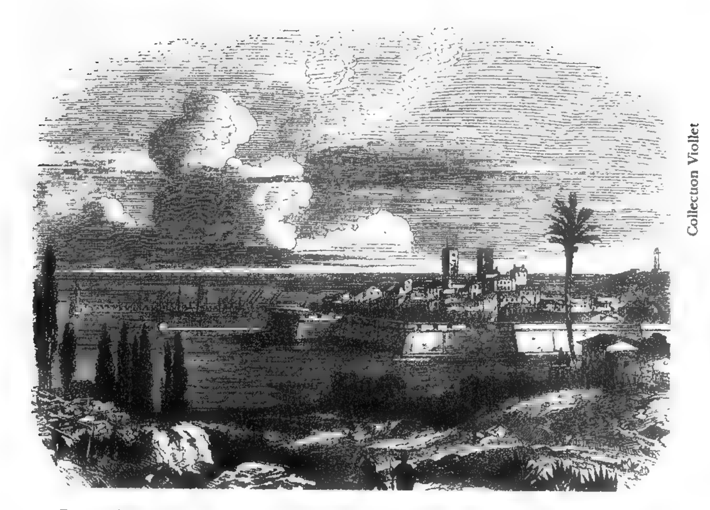
J'étais assis sur le môle[2] du petit port d'Obernon, près du hameau de la Salis, pour regarder Antibes au soleil couchant[3]. Je n'avais jamais rien vu d'aussi surprenant et d'aussi beau.

La petite ville, enfermée en ses lourdes murailles de guerre construites par M. de Vauban[4], s'avançait en pleine mer, au milieu de l'immense golfe de Nice. La haute vague du large venait se briser à son pied, l'entourant d'une fleur d'écume ; et on voyait, au-dessus des remparts, les maisons grimper les unes sur les autres jusqu'aux deux tours dressées dans le ciel comme les deux cornes d'un casque antique. Et ces deux tours se dessinaient sur la blancheur laiteuse des Alpes, sur l'énorme et lointaine muraille de neige qui barrait tout l'horizon.

Entre l'écume blanche au pied des murs, et la neige blanche au bord du ciel, la petite cité éclatante et debout sur le fond bleuâtre des premières montagnes, offrait aux rayons du soleil couchant une pyramide de maisons aux toits roux, dont les façades aussi étaient blanches, et si

---

1. Publié dans *Gil Blas* du 16 mars 1886 (L.F.). — **2.** Ouvrage en maçonnerie qui avance dans la mer pour protéger un port. — **3.** Souvenir des promenades qu'effectuait Maupassant lui-même durant le séjour qu'il fit à Antibes à l'époque où il composait ce conte (L.F.). — **4.** Vauban (1633-1707) fut notamment responsable d'un système de fortifications mis en œuvre dans de nombreuses villes de France.



« La petite ville, enfermée en ses lourdes murailles de guerre construites par M. de Vauban, s'avançait en pleine mer, au milieu de l'immense golfe de Nice. »

Antibes. Dessin de Rouargue, 1860.

différentes cependant qu'elles semblaient de toutes les nuances[1].

Et le ciel, au-dessus des Alpes, était lui-même d'un bleu presque blanc, comme si la neige eût déteint sur lui ; quelques nuages d'argent tout près des sommets pâles ; et de l'autre côté du golfe, Nice couchée au bord de l'eau s'étendait comme un fil blanc entre la mer et la montagne. Deux grandes voiles latines[2], poussées par une forte brise, semblaient courir sur les flots. Je regardais cela, émerveillé.

C'était une de ces choses si douces, si rares, si délicieuses à voir qu'elles entrent en vous, inoubliables comme des souvenirs de bonheur. On vit, on pense, on

---

1. Un des rares paysages méditerranéens décrits positivement par Maupassant (voir Introduction p. 16). — **2.** Voiles triangulaires traditionnelles en Méditerranée.

souffre, on est ému, on aime par le regard[1]. Celui qui sait sentir par l'œil éprouve, à contempler les choses et les êtres, la même jouissance aiguë, raffinée et profonde, que l'homme à l'oreille délicate et nerveuse dont la musique ravage le cœur.

Je dis à mon compagnon, M. Martini, un Méridional pur sang : « Voilà, certes, un des plus rares spectacles qu'il m'ait été donné d'admirer.

« J'ai vu le Mont-Saint-Michel, ce bijou monstrueux de granit, sortir des sables au jour levant[2].

« J'ai vu, dans le Sahara, le lac de Raïanechergui, long de cinquante kilomètres, luire sous une lune éclatante comme nos soleils et exhaler vers elle une nuée blanche pareille à une fumée de lait[3].

« J'ai vu, dans les îles Lipari, le fantastique cratère de soufre du Volcanello, fleur géante qui fume et qui brûle, fleur jaune démesurée, épanouie en pleine mer et dont la tige est un volcan[4].

« Eh bien, je n'ai rien vu de plus surprenant qu'Antibes debout sur les Alpes au soleil couchant.

« Et je ne sais pourquoi des souvenirs antiques me hantent ; des vers d'Homère[5] me reviennent en tête ; c'est une ville du vieil Orient, ceci, c'est une ville de l'Odyssée, c'est Troie ! bien que Troie fût loin de la mer. »

M. Martini tira de sa poche le guide Sarty[6] et lut : « Cette ville fut à son origine une colonie fondée par les

---

1. Une sorte de justification indirecte de l'attention que porte l'auteur à la moindre description. — **2.** Maupassant vit pour la première fois le Mont-Saint-Michel lors d'une excursion en Bretagne en 1879. Il fut très frappé par ce site qu'il évoque dans *La Légende du Mont-Saint-Michel, Le Horla* et *Notre cœur* (L.F.). — **3.** C'est durant l'été de 1881 que Maupassant alors en Afrique du Nord, poussa jusqu'au Chott el Chergui, à environ cent cinquante kilomètres au sud d'Oran (L.F.). — **4.** L'écrivain visita les îles Lipari dans la deuxième quinzaine de mai 1885 (L.F.). — **5.** Auteur supposé des deux épopées qui forment la base de la culture grecque antique : l'*Iliade* qui raconte un épisode du siège de Troie, ville dont le site probable se trouve au Moyen-Orient et l'*Odyssée* qui raconte le périple méditerranéen d'Ulysse. — **6.** Il s'agit d'un guide touristique dont le titre exact est *Stations de la Méditerranée et environs*. Les citations qui suivent en sont effectivement tirées (L.F.).

Phocéens[1] de Marseille, vers l'an 340 avant J.-C. Elle reçut d'eux le nom grec d'Antipolis, c'est-à-dire « contre-ville », ville en face d'une autre, parce qu'en effet elle se trouve opposée à Nice, autre colonie marseillaise.

« Après la conquête des Gaules, les Romains d'Antibes firent une ville municipale[2] ; ses habitants jouissaient du droit de cité romaine.

« Nous savons, par une épigramme de Martial[3], que, de son temps... »

Il continuait. Je l'arrêtai : « Peu m'importe ce qu'elle fut. Je vous dis que j'ai sous les yeux une ville de l'Odyssée. Côte d'Asie ou côte d'Europe, elles se ressemblaient sur les deux rivages[4] ; et il n'en est point, sur l'autre bord de la Méditerranée qui éveille en moi, comme celle-ci, le souvenir des temps héroïques. »

Un bruit de pas me fit tourner la tête ; une femme, une grande femme brune passait sur le chemin qui suit la mer en allant vers le cap.

M. Martini murmura, en faisant sonner les finales : « C'est Mme Parisse, vous savez ! »

Non, je ne savais pas, mais ce nom jeté, ce nom du berger troyen[5] me confirma dans mon rêve.

Je dis cependant : « Qui ça, Mme Parisse ? »

Il parut satisfait que je ne connusse pas cette histoire.

J'affirmai que je ne la savais point ; et je regardais la femme qui s'en allait sans nous voir, rêvant, marchant d'un pas grave et lent, comme marchaient sans doute les dames de l'Antiquité. Elle devait avoir trente-

---

1. Colons originaires de Phocée, une ville grecque d'Asie mineure, à l'origine de la fondation de Marseille. — 2. Donc liée à Rome tout en gardant son autonomie. — 3. Poète latin (Ier siècle après J.-C.), auteur d'épigrammes, courts poèmes satiriques. Le caractère noble (ou ridicule) de la ville est à mettre en rapport avec le jugement final qui sera porté sur l'histoire p. 132 : « grotesque et pourtant héroïque ». — 4. Importante en Asie mineure, la civilisation grecque s'étendait sur les deux rives de la Méditerranée. — 5. Le berger Pâris (« Parisse » dans la prononciation méridionale), en réalité fils de Priam, roi de Troie, en enlevant la belle Hélène à son mari Ménélas, déclenche la guerre de Troie où s'illustrent Achille et Ulysse (voir p. 139).

cinq ans environ, et restait belle, fort belle, bien qu'un peu grasse.

Et M. Martini me conta[1] ceci.

II

Mme Parisse, une demoiselle Combelombe, avait épousé, un an avant la guerre de 1870, M. Parisse, fonctionnaire du gouvernement. C'était alors une belle jeune fille, aussi mince et aussi gaie qu'elle était devenue forte et triste.

Elle avait accepté à regret M. Parisse, un de ces petits hommes à bedaine et à jambes courtes, qui trottent menu[2] dans une culotte toujours trop large.

Après la guerre, Antibes fut occupée par un seul bataillon de ligne commandé par M. Jean de Carmelin, un jeune officier décoré pendant la campagne et qui venait seulement de recevoir les quatre galons[3].

Comme il s'ennuyait fort dans cette forteresse, dans cette taupinière étouffante enfermée en sa double enceinte d'énormes murailles[4], le commandant allait souvent se promener sur le cap, sorte de parc ou de forêt de pins éventée par toutes les brises du large.

Il y rencontra Mme Parisse qui venait aussi, les soirs d'été, respirer l'air frais sous les arbres. Comment s'aimè-

---

1. Une méthode classique d'enchâssement des récits, qui laisse le premier narrateur tirer la leçon de l'histoire naïvement racontée par le second. — **2.** Métaphore qui depuis La Fontaine (« La gent trotte menu » dans « Le chat et un vieux rat », III, 18) s'applique aux souris. — **3.** Du grade de commandant. Le portrait du bel officier qui ne connaît que des succès galants est fait de façon plus ironique dans « Le lit 29 » (1884). — **4.** Tout le texte est parcouru de rapprochements entre Antibes et la ville de Troie (dont les murailles étaient célèbres) sur le thème de la guerre déclenchée pour une histoire d'amour.

rent-ils ? Le sait-on[1] ? Ils se rencontraient, ils se regardaient, et quand ils ne se voyaient plus, ils pensaient l'un à l'autre, sans doute. L'image de la jeune femme aux prunelles brunes, aux cheveux noirs, au teint pâle, de la belle et fraîche Méridionale qui montrait ses dents en souriant, restait flottante devant les yeux de l'officier qui continuait sa promenade en mangeant son cigare au lieu de le fumer ; et l'image du commandant serré dans sa tunique, culotté de rouge et couvert d'or, dont la moustache blonde frisait sur sa lèvre, devait passer le soir devant les yeux de Mme Parisse quand son mari mal rasé et mal vêtu, court de pattes et ventru[2], rentrait pour souper[3].

À force de se rencontrer, ils sourirent en se revoyant, peut-être ; et à force de se revoir, ils s'imaginèrent qu'ils se connaissaient. Il la salua assurément. Elle fut surprise et s'inclina, si peu, si peu, tout juste ce qu'il fallait pour ne pas être impolie. Mais au bout de quinze jours elle lui rendait son salut, de loin, avant même d'être côte à côte[4].

Il lui parla. De quoi ? Du coucher du soleil sans aucun doute. Et ils l'admirèrent ensemble, en le regardant au fond de leurs yeux plus souvent qu'à l'horizon. Et tous les soirs pendant deux semaines ce fut le prétexte banal et persistant d'une causerie de quelques minutes.

Puis ils osèrent faire quelques pas ensemble en s'entretenant de sujets quelconques ; mais leurs yeux déjà se disaient mille choses plus intimes, de ces choses secrètes, charmantes dont on voit le reflet dans la douceur, dans l'émotion du regard, et qui font battre le cœur, car elles confessent l'âme, mieux qu'un aveu.

Puis il dut lui prendre la main, et balbutier ces mots que la femme devine sans avoir l'air de les entendre.

---

1. Le mélange de précisions et d'interrogations place le récit sous le signe de l'imagination mais aussi du cliché. — 2. La caricature du bourgeois ventru est classique : *cf.* les dessins de Daumier ou le poème de Verlaine : « Monsieur Prudhomme. » — 3. À la page suivante, le jeune officier, lui, « dîne », ce qui est plus élégant. — 4. On admirera cet art de suggérer les progrès amoureux.

Et il fut convenu[1] entre eux qu'ils s'aimaient sans qu'ils se le fussent prouvé par rien de sensuel ou de brutal.

Elle serait demeurée indéfiniment à cette étape de la tendresse, elle, mais il voulait aller plus loin, lui. Et il la pressa chaque jour plus ardemment de se rendre à son violent désir.

Elle résistait, ne voulait pas, semblait résolue à ne point céder.

Un soir pourtant elle lui dit comme par hasard : « Mon mari vient de partir pour Marseille. Il y va rester quatre jours. »

Jean de Carmelin se jeta à ses pieds, la suppliant d'ouvrir sa porte le soir même, vers onze heures. Mais elle ne l'écouta point et rentra d'un air fâché.

Le commandant fut de mauvaise humeur tout le soir ; et le lendemain, dès l'aurore, il se promenait, rageur, sur les remparts, allant de l'école du tambour à l'école de peloton, et jetant des punitions aux officiers et aux hommes, comme on jetterait des pierres dans une foule.

Mais en rentrant pour déjeuner, il trouva sous sa serviette, dans une enveloppe, ces quatre mots : « Ce soir, dix heures. » Et il donna cent sous[2], sans aucune raison, au garçon qui le servait.

La journée lui parut fort longue. Il la passa en partie à se bichonner et à se parfumer.

Au moment où il se mettait à table pour dîner on lui remit une autre enveloppe. Il trouva dedans ce télégramme : « Ma chérie, affaires terminées. Je rentre ce soir train neuf heures. — PARISSE. »

Le commandant poussa un juron si véhément que le garçon laissa tomber la soupière sur le parquet.

Que ferait-il ? Certes, il la voulait, ce soir-là même, coûte que coûte ; et il l'aurait. Il l'aurait par tous les

---

1. Apprécier l'ironie dans la peinture de cet amour si prévisible (*cf.* chanté par Michel Simon la ritournelle populaire « Comme de bien entendu »). — **2.** Cinq francs. À titre de comparaison, l'héroïne de « Rosalie Prudent » gagne « vingt francs par mois » (p. 116).

moyens, dût-il faire arrêter et emprisonner le mari. Soudain une idée folle lui traversa la tête. Il demanda du papier et écrivit :

« MADAME,

« *Il ne rentrera pas ce soir, je vous le jure, et moi je serai à dix heures où vous savez. Ne craignez rien, je réponds de tout, sur mon honneur d'officier.*

« JEAN DE CARMELIN. »

Et, ayant fait porter cette lettre, il dîna avec tranquillité.

Vers huit heures, il fit appeler le capitaine Gribois qui commandait après lui ; et il lui dit, en roulant entre ses doigts la dépêche froissée de M. Parisse :

« Capitaine, je reçois un télégramme d'une nature singulière et dont il m'est même impossible de vous donner le contenu. Vous allez faire fermer immédiatement et garder les portes de la ville, de façon à ce que personne, vous entendez bien, personne n'entre ni ne sorte avant six heures du matin. Vous ferez aussi circuler des patrouilles dans les rues et forcerez les habitants à rentrer chez eux à neuf heures. Quiconque sera trouvé dehors passé cette limite sera reconduit à son domicile *manu militari*[1]. Si vos hommes me rencontrent cette nuit, ils s'éloigneront aussitôt de moi en ayant l'air de ne pas me reconnaître.

« Vous avez bien entendu ?

— Oui, mon commandant.

— Je vous rends responsable de l'exécution de ces ordres, mon cher capitaine.

— Oui, mon commandant.

— Voulez-vous un verre de chartreuse ?

— Volontiers, mon commandant. »

Ils trinquèrent, burent la liqueur jaune, et le capitaine Gribois s'en alla.

1. Expression latine : par les soldats, de force.

III

Le train de Marseille entra en gare à neuf heures précises, déposa sur le quai deux voyageurs, et reprit sa course vers Nice.

L'un était grand et maigre, M. Saribe[1], marchand d'huiles, l'autre gros et petit, M. Parisse.

Ils se mirent en route côte à côte, leur sac de nuit à la main pour gagner la ville éloignée d'un kilomètre.

Mais en arrivant à la porte du port, les factionnaires[2] croisèrent la baïonnette en leur enjoignant de s'éloigner.

Effarés, stupéfaits, abrutis d'étonnement, ils s'écartèrent et délibérèrent ; puis, après avoir pris conseil l'un de l'autre, ils revinrent avec précaution afin de parlementer en faisant connaître leurs noms.

Mais les soldats devaient avoir des ordres sévères, car ils menacèrent de tirer ; et les deux voyageurs, épouvantés, s'enfuirent au pas gymnastique, en abandonnant leurs sacs qui les alourdissaient.

Ils firent alors le tour des remparts et se présentèrent à la porte de la route de Cannes. Elle était fermée également et gardée aussi par un poste menaçant. MM. Saribe et Parisse, en hommes prudents, n'insistèrent pas davantage, et s'en revinrent à la gare pour chercher un abri, car le tour des fortifications n'était pas sûr, après le soleil couché.

L'employé de service, surpris et somnolent, les autorisa à attendre le jour dans le salon des voyageurs.

Ils y demeurèrent côte à côte, sans lumière, sur le canapé de velours vert, trop effrayés pour songer à dormir.

La nuit fut longue pour eux.

Ils apprirent, vers six heures et demie, que les portes

---

1. Les deux noms s'opposant comme les physiques soulignent le ridicule de ces deux bourgeois bientôt terrorisés. — **2.** Soldats de garde, en faction.

étaient ouvertes et qu'on pouvait, enfin, pénétrer dans Antibes.

Ils se remirent en marche, mais ne retrouvèrent point sur la route leurs sacs abandonnés.

Lorsqu'ils franchirent, un peu inquiets encore, la porte de la ville, le commandant de Carmelin, l'œil sournois et la moustache en l'air, vint lui-même les reconnaître et les interroger.

Puis il les salua avec politesse en s'excusant de leur avoir fait passer une mauvaise nuit. Mais il avait dû exécuter des ordres.

Les esprits, dans Antibes, étaient affolés. Les uns parlaient d'une surprise méditée par les Italiens, les autres d'un débarquement du prince impérial, d'autres encore croyaient à une conspiration orléaniste[1]. On ne devina que plus tard la vérité quand on apprit que le bataillon du commandant était envoyé fort loin, et que M. de Carmelin avait été sévèrement puni.

IV

M. Martini avait fini de parler. Mme Parisse revenait, sa promenade terminée. Elle passa gravement près de moi, les yeux sur les Alpes dont les sommets à présent étaient roses sous les derniers rayons du soleil.

J'avais envie de la saluer, la triste et pauvre femme qui devait penser toujours à cette nuit d'amour déjà si lointaine, et à l'homme hardi qui avait osé, pour un baiser d'elle, mettre une ville en état de siège et compromettre tout son avenir.

---

1. Le prince impérial (1856-1879) est le fils de Napoléon III. Les orléanistes étaient fort hostiles aux institutions républicaines et furent pour une grande part aux origines de la crise du 16 mai 1876. D'après ces repères, on peut déduire que l'anecdote narrée se situe vers 1875 (L.F.).

Aujourd'hui, il l'avait oubliée sans doute, à moins qu'il ne racontât[1], après boire, cette farce audacieuse, comique et tendre.

L'avait-elle revu ? L'aimait-elle encore ? Et je songeais : « Voici bien un trait de l'amour moderne, grotesque et pourtant héroïque. L'Homère qui chanterait cette Hélène, et l'aventure de son Ménélas[2], devrait avoir l'âme de Paul de Kock[3]. Et pourtant, il est vaillant, téméraire, beau, fort comme Achille, et plus rusé qu'Ulysse, le héros de cette abandonnée ! »

---

1. Ce renvoi au récit lui-même en souligne le ton un peu amusé avant que la conclusion parle explicitement de « grotesque ». — 2. Voir note 5, p. 132. La célèbre opérette d'Offenbach *La Belle Hélène* (1864) avait justement repris ces aventures sur le mode comique. — 3. Paul de Kock (1793-1871) était un auteur fécond de romans populaires à succès (présenté par exemple par Maupassant dans « Les Tombales » comme particulièrement divertissant) (L.F.).

JULIE ROMAIN[1]

Je suivais à pied, voici deux ans au printemps, le rivage de la Méditerranée. Quoi de plus doux que de songer, en allant à grands pas sur une route ? On marche dans la lumière, dans le vent qui caresse, au flanc des montagnes, au bord de la mer ! Et on rêve ! Que d'illusions, d'amours, d'aventures passent, en deux heures de chemin, dans une âme qui vagabonde ! Toutes les espérances, confuses et joyeuses, entrent en vous avec l'air tiède et léger ; on les boit dans la brise, et elles font naître en notre cœur un appétit de bonheur qui grandit avec la faim, excitée par la marche. Les idées rapides, charmantes, volent et chantent comme des oiseaux.

Je suivais ce long chemin qui va de Saint-Raphaël à l'Italie, ou plutôt ce long décor superbe et changeant qui semble fait pour la représentation de tous les poèmes d'amour de la terre. Et je songeais que depuis Cannes[2], où l'on pose, jusqu'à Monaco[3] où l'on joue, on ne vient guère dans ce pays que pour faire des embarras ou tripoter de l'argent, pour étaler, sous le ciel délicieux, dans ce jardin de roses et d'orangers, toutes les basses vanités, les sottes prétentions, les viles convoitises, et bien montrer l'esprit humain tel qu'il est, rampant, ignorant, arrogant et cupide.

Tout à coup, au fond d'une des baies ravissantes qu'on

---

1. Publié dans *Le Gaulois* du 20 mars 1886 (L.F.). — **2.** Dans une lettre à une amie, Maupassant regrettait le côté trop mondain d'une ville devenue, selon lui, « un parterre de rois » (L.F.). — **3.** Le casino date seulement de 1856 et contribue donc à caractériser l'évolution de la côte.

rencontre à chaque détour de la montagne, j'aperçus quelques villas, quatre ou cinq seulement, en face de la mer, au pied du mont, et devant un bois sauvage de sapins qui s'en allait au loin derrière elles par deux grands vallons sans chemins et sans issues peut-être. Un de ces chalets m'arrêta net devant sa porte, tant il était joli : une petite maison blanche avec des boiseries brunes, et couverte de roses grimpées jusqu'au toit.

Et le jardin : une nappe de fleurs, de toutes les couleurs et de toutes les tailles, mêlées dans un désordre coquet et cherché. Le gazon en était rempli ; chaque marche du perron en portait une touffe à ses extrémités, les fenêtres laissaient pendre sur la façade éclatante des grappes bleues ou jaunes ; et la terrasse aux balustres de pierre, qui couvrait cette mignonne demeure, était enguirlandée d'énormes clochettes rouges pareilles à des taches de sang[1].

On apercevait, par-derrière, une longue allée d'orangers fleuris qui s'en allait jusqu'au pied de la montagne.

Sur la porte, en petites lettres d'or, ce nom : « Villa d'Antan. »

Je me demandais quel poète ou quelle fée habitait là, quel solitaire inspiré avait découvert ce lieu et créé cette maison de rêve, qui semblait poussée dans un bouquet.

Un cantonnier cassait des pierres sur la route, un peu plus loin. Je lui demandai le nom du propriétaire de ce bijou. Il répondit :

« C'est Mme Julie Romain. »

Julie Romain ! Dans mon enfance, autrefois, j'avais entendu parler d'elle, de la grande actrice, la rivale de Rachel[2].

Aucune femme n'avait été plus applaudie et plus

---

1. Après une description qui apparente le paragraphe à une vision impressionniste dans la façon de Monet, Maupassant revient à ses obsessions et à une image cruelle (L.F.). — 2. Il n'existe pas d'actrice qui ait porté le nom de Julie Romain. Si l'on s'en tient aux indications de Maupassant, ce personnage imaginaire est né vers 1810-1815 ; peut-être emprunte-t-il quelques traits à Marie Dorval (1798-1849) qui fut effectivement rivale de Rachel (1821-1858) (L.F.).

aimée, plus aimée surtout ! Que de duels et que de suicides pour elle, et que d'aventures retentissantes ! Quel âge avait-elle à présent, cette séductrice ? Soixante, soixante-dix, soixante-quinze ans ? Julie Romain ! Ici, dans cette maison ! La femme qu'avaient adorée le plus grand musicien et le plus rare poète[1] de notre pays ! Je me souvenais encore de l'émotion soulevée dans toute la France (j'avais alors douze ans) par sa fuite en Sicile avec celui-ci après sa rupture éclatante avec celui-là.

Elle était partie un soir, après une première représentation où la salle l'avait acclamée durant une demi-heure, et rappelée onze fois de suite ; elle était partie avec le poète, en chaise de poste, comme on faisait alors ; ils avaient traversé la mer pour aller s'aimer dans l'île antique, fille de la Grèce[2], sous l'immense bois d'orangers qui entoure Palerme et qu'on appelle la « Conque d'Or ».

On avait raconté leur ascension de l'Etna et comment ils s'étaient penchés sur l'immense cratère, enlacés, la joue contre la joue, comme pour se jeter au fond du gouffre de feu.

Il était mort, lui, l'homme aux vers troublants, si profonds qu'ils avaient donné le vertige à toute une génération, si subtils, si mystérieux, qu'ils avaient ouvert un monde nouveau aux nouveaux poètes.

L'autre aussi était mort, l'abandonné, qui avait trouvé pour elle des phrases de musique restées dans toutes les mémoires, des phrases de triomphe et de désespoir, affolantes et déchirantes.

Elle était là, elle, dans cette maison voilée de fleurs.

Je n'hésitai point, je sonnai.

Un petit domestique vint ouvrir, un garçon de dix-huit ans, à l'air gauche, aux mains niaises. J'écrivis sur ma

---

1. Voir note 3, p. 147. — 2. Dans l'Antiquité, de nombreuses colonies grecques furent fondées en Sicile (ou Grande Grèce).





« Sur les murs, trois portraits, celui de l'actrice dans un de ses rôles, celui du poète avec la grande redingote serrée au flanc et la chemise à jabot d'alors, et celui du musicien assis devant un clavecin. »

carte un compliment galant pour la vieille actrice et une vive prière de me recevoir. Peut-être savait-elle mon nom et consentirait-elle à m'ouvrir sa porte.

Le jeune valet s'éloigna, puis revint en me demandant de le suivre ; et il me fit entrer dans un salon propre et correct, de style Louis-Philippe[1], aux meubles froids et lourds, dont une petite bonne de seize ans, à la taille mince, mais peu jolie, enlevait les housses[2] en mon honneur.

Puis je restai seul.

Sur les murs, trois portraits, celui de l'actrice dans un de ses rôles, celui du poète avec la grande redingote[3] serrée au flanc et la chemise à jabot d'alors, et celui du musicien assis devant un clavecin. Elle, blonde, char-

---

1. Roi des Français de 1830 à 1848 : le mobilier date donc de la jeunesse de l'actrice. — **2.** Signe que le salon ne sert guère. — **3.** On songe à une gravure représentant Musset.

mante, mais maniérée à la façon du temps, souriait de sa bouche gracieuse et de son œil bleu ; et la peinture était soignée, fine, élégante et sèche.

Eux semblaient regarder déjà la prochaine postérité.

Tout cela sentait l'autrefois, les jours finis et les gens disparus.

Une porte s'ouvrit, une petite femme entra ; vieille, très vieille, très petite, avec des bandeaux de cheveux blancs, des sourcils blancs, une vraie souris blanche rapide et furtive.

Elle me tendit la main et dit, d'une voix restée fraîche, sonore, vibrante :

« Merci, monsieur. Comme c'est gentil aux hommes d'aujourd'hui de se souvenir des femmes de jadis ! Asseyez-vous. »

Et je lui racontai comment sa maison m'avait séduit, comment j'avais voulu connaître le nom de la propriétaire, et comment, l'ayant connu, je n'avais pu résister au désir de sonner à sa porte.

Elle répondit :

« Cela m'a fait d'autant plus plaisir, monsieur, que voici la première fois que pareille chose arrive. Quand on m'a remis votre carte, avec le mot gracieux qu'elle portait, j'ai tressailli comme si on m'eût annoncé un vieil ami disparu depuis vingt ans. Je suis une morte, moi, une vraie morte, dont personne ne se souvient, à qui personne ne pense, jusqu'au jour où je mourrai pour de bon ; et alors tous les journaux parleront, pendant trois jours, de Julie Romain, avec des anecdotes, des détails, des souvenirs et des éloges emphatiques[1]. Puis ce sera fini de moi. »

Elle se tut, et reprit, après un silence :

« Et cela ne sera pas long maintenant. Dans quelques mois, dans quelques jours, de cette petite femme encore vive, il ne restera plus qu'un petit squelette[2]. »

Elle leva les yeux vers son portrait qui lui souriait, qui

---

1. Prononcés sur un ton solennel, grandiloquent. — 2. La vision réaliste du cadavre hante Maupassant (L.F.).

souriait à cette vieille, à cette caricature de lui-même[1] ; puis elle regarda les deux hommes, le poète dédaigneux et le musicien inspiré qui semblaient se dire : « Que nous veut cette ruine ? »

Une tristesse indéfinissable, poignante, irrésistible, m'étreignait le cœur, la tristesse des existences accomplies, qui se débattent encore dans les souvenirs comme on se noie dans une eau profonde.

De ma place, je voyais passer sur la route les voitures, brillantes et rapides, allant de Nice à Monaco. Et, dedans, des femmes jeunes, jolies, riches, heureuses ; des hommes souriants et satisfaits. Elle suivit mon regard, comprit ma pensée et murmura avec un sourire résigné :

« On ne peut pas être et avoir été. »

Je lui dis :

« Comme la vie a dû être belle pour vous ! »

Elle poussa un grand soupir :

« Belle et douce. C'est pour cela que je la regrette si fort. »

Je vis qu'elle était disposée à parler d'elle ; et doucement, avec des précautions délicates, comme lorsqu'on touche à des chairs douloureuses, je me mis à l'interroger.

Elle parla de ses succès, de ses enivrements, de ses amis, de toute son existence triomphante.

Je lui demandai :

« Les plus vives joies, le vrai bonheur, est-ce au théâtre que vous les avez dus ? »

Elle répondit vivement :

« Oh ! non. »

Je souris ; elle reprit, en levant vers les deux portraits un regard triste :

« C'est à eux. »

Je ne pus me retenir de demander :

« Auquel ?

— À tous les deux. Je les confonds même un peu dans

---

1. La confrontation de l'actrice et de son portrait constitue la mise en présence d'un être et de son double légèrement différent qui fait prendre conscience du vieillissement (L.F.).

ma mémoire de vieille, et puis, j'ai des remords envers l'un, aujourd'hui !

— Alors, madame, ce n'est pas à eux, mais à l'amour lui-même que va votre reconnaissance. Ils n'ont été que ses interprètes.

— C'est possible. Mais quels interprètes !

— Êtes-vous certaine que vous n'avez pas été, que vous n'auriez pas été aussi bien aimée, mieux aimée par un homme simple, qui vous aurait offert toute sa vie, tout son cœur, toutes ses pensées, toutes ses heures, tout son être[1] ; tandis que ceux-ci vous offraient deux rivales redoutables, la Musique et la Poésie ? »

Elle s'écria avec force, avec cette voix restée jeune, qui faisait vibrer quelque chose dans l'âme :

« Non, monsieur, non. Un autre m'aurait plus aimée peut-être, mais il ne m'aurait pas aimée comme ceux-là. Ah ! c'est qu'ils m'ont chanté la musique de l'amour, ceux-là, comme personne au monde ne la pourrait chanter ! Comme ils m'ont grisée ! Est-ce qu'un homme, un homme quelconque, trouverait ce qu'ils savaient trouver eux, dans les sons et dans les paroles ? Est-ce assez que d'aimer[2], si on ne sait pas mettre dans l'amour toute la poésie et toute la musique du ciel et de la terre ! Et ils savaient, ceux-là, comment on rend folle une femme avec des chants et avec des mots ! Oui, il y avait peut-être dans notre passion plus d'illusion que de réalité ; mais ces illusions-là vous emportent dans les nuages, tandis que les réalités vous laissent toujours sur le sol. Si d'autres m'ont plus aimée, par eux seuls j'ai compris, j'ai senti, j'ai adoré l'amour[3] ! »

Et, tout à coup, elle se mit à pleurer.

Elle pleurait, sans bruit, des larmes désespérées !

J'avais l'air de ne point voir ; et je regardais au loin. Elle reprit, après quelques minutes :

---

1. C'est à ce type de tendresse qu'aspirera Mariolle, héros du dernier roman de Maupassant, *Notre cœur* (1890) (L.F.). — **2.** Cette question sonne un peu comme la « Chanson » des *Premières Poésies* de Musset : « N'est-ce point assez d'aimer sa maîtresse... » (L.F.). — **3.** De même, George Sand avait été amoureuse de Musset et de Chopin (L.F.).

« Voyez-vous, monsieur, chez presque tous les êtres, le cœur vieillit avec le corps. Chez moi, cela n'est point arrivé. Mon pauvre corps a soixante-neuf ans, et mon pauvre cœur en a vingt... Et voilà pourquoi je vis toute seule, dans les fleurs et dans les rêves... »

Il y eut entre nous un long silence. Elle s'était calmée et se remit à parler en souriant :

« Comme vous vous moqueriez de moi, si vous saviez... si vous saviez comment je passe mes soirées... quand il fait beau !... Je me fais honte et pitié en même temps. »

J'eus beau la prier ; elle ne voulut point me dire ce qu'elle faisait ; alors je me levai pour partir.

Elle s'écria :

« Déjà ! »

Et, comme j'annonçais que je devais dîner à Monte-Carlo, elle demanda, avec timidité :

« Vous ne voulez pas dîner avec moi ? Cela me ferait beaucoup plaisir. »

J'acceptai tout de suite. Elle sonna, enchantée ; puis, quand elle eut donné quelques ordres à la petite bonne, elle me fit visiter sa maison.

Une sorte de véranda vitrée, pleine d'arbustes, s'ouvrait sur la salle à manger et laissait voir d'un bout à l'autre la longue allée d'orangers, s'étendant jusqu'à la montagne. Un siège bas, caché sous les plantes, indiquait que la vieille actrice venait souvent s'asseoir là.

Puis nous allâmes dans le jardin regarder les fleurs. Le soir venait doucement, un de ces soirs calmes et tièdes qui font s'exhaler tous les parfums de la terre. Il ne faisait presque plus jour quand nous nous mîmes à table. Le dîner fut bon et long ; et nous devînmes amis intimes, elle et moi, quand elle eut bien compris quelle sympathie profonde s'éveillait pour elle en mon cœur. Elle avait bu deux doigts de vin, comme on disait autrefois, et devenait plus confiante, plus expansive.

« Allons regarder la lune, me dit-elle. Moi, je l'adore,

cette bonne lune[1]. Elle a été le témoin de mes joies les plus vives. Il me semble que tous mes souvenirs sont dedans ; et je n'ai qu'à la contempler pour qu'ils me reviennent aussitôt. Et même... quelquefois, le soir... je m'offre un joli spectacle... joli... joli... si vous saviez !... Mais non, vous vous moqueriez trop de moi... je ne peux pas... je n'ose pas... non... non... vraiment, non... »

Je la suppliais :

« Voyons... quoi ? dites-le moi ; je vous promets de ne pas me moquer... je vous le jure... voyons... »

Elle hésitait. Je pris ses mains, ses pauvres petites mains si maigres, si froides, et je les baisai l'une après l'autre, plusieurs fois, comme ils faisaient jadis, eux. Elle fut émue. Elle hésitait.

« Vous me promettez de ne pas rire ?

— Oui, je le jure.

— Eh bien, venez. »

Elle se leva. Et comme le petit domestique, gauche dans sa livrée verte, éloignait la chaise derrière elle, elle lui dit quelques mots à l'oreille, très bas, très vite. Il répondit :

« Oui, madame, tout de suite. »

Elle prit mon bras et m'emmena sous la véranda.

L'allée d'orangers était vraiment admirable à voir. La lune, déjà levée, la pleine lune, jetait au milieu un mince sentier d'argent, une longue ligne de clarté qui tombait sur le sable jaune entre les têtes rondes et opaques des arbres sombres.

Comme ils étaient en fleur, ces arbres, leur parfum violent et doux emplissait la nuit. Et dans leur verdure noire on voyait voltiger des milliers de lucioles, ces mouches de feu qui ressemblent à des graines d'étoiles.

Je m'écriai :

« Oh ! quel décor pour une scène d'amour ! »

Elle sourit.

« N'est-ce pas ? n'est-ce pas ? Vous allez voir. »

---

1. Dans *Le Gaulois* du 17 août 1884, Maupassant avait publié une chronique intitulée « La lune et les poètes » (L.F.).

Et elle me fit asseoir à côté d'elle.

Elle murmura :

« Voilà ce qui fait regretter la vie. Mais vous ne songez guère à ces choses-là, vous autres, les hommes d'aujourd'hui. Vous êtes des boursiers, des commerçants et des pratiques. Vous ne savez même plus nous parler[1]. Quand je dis « nous », j'entends les jeunes. Les amours sont devenues des liaisons qui ont souvent pour début une note de couturière inavouée. Si vous estimez la note plus cher que la femme, vous disparaissez ; mais si vous estimez la femme plus haut que la note, vous payez. Jolies mœurs... et jolies tendresses !... »

Elle me prit la main :

« Regardez... »

Je demeurais stupéfait et ravi... Là-bas, au bout de l'allée, dans le sentier de lune, deux jeunes gens s'en venaient en se tenant par la taille. Ils s'en venaient, enlacés, charmants, à petits pas, traversant les flaques de lumière qui les éclairaient tout à coup et rentrant dans l'ombre aussitôt. Il était vêtu, lui, d'un habit de satin blanc, comme au siècle passé, et d'un chapeau couvert d'une plume d'autruche. Elle portait une robe à paniers et la haute coiffure poudrée des belles dames au temps du Régent[2].

À cent pas de nous, ils s'arrêtèrent et, debout au milieu de l'allée, s'embrassèrent en faisant des grâces.

Et je reconnus soudain les deux petits domestiques[3]. Alors une de ces gaietés terribles qui vous dévorent les entrailles me tordit sur mon siège. Je ne riais pas, cependant, je résistais, malade, convulsé, comme l'homme à qui on coupe une jambe résiste au besoin de crier qui lui ouvre la gorge et la mâchoire.

Mais les enfants s'en retournèrent vers le fond de l'al-

---

1. L'écrivain s'est plusieurs fois plaint, dans ses contes ou ses chroniques, que depuis le XVIIIe siècle l'art de la conversation et de la galanterie se fût perdu (L.F.). — **2.** Philippe d'Orléans, régent de 1715 à 1723, époque qui cultive les plaisirs. La scène évoque les scènes galantes peintes par Lancret, ou Watteau. — **3.** Au cours de la nouvelle ont bien été discrètement introduits un jeune valet et une petite bonne.

lée ; et ils redevinrent délicieux. Ils s'éloignaient, s'en allaient, disparaissaient comme disparaît un rêve. On ne les voyait plus. L'allée vide semblait triste.

Moi aussi, je partis, je partis pour ne pas les revoir ; car je compris que ce spectacle-là devait durer fort longtemps, qui réveillait tout le passé, tout ce passé d'amour et de décor, le passé factice, trompeur et séduisant, faussement et vraiment charmant, qui faisait battre encore le cœur de la vieille cabotine et de la vieille amoureuse[1] !

---

1. Comme à la fin de « Madame Parisse », le jugement porté sur cette scène oscille entre l'émotion et l'ironie.

LE PÈRE AMABLE[1]

I

Le ciel humide et gris semblait peser sur la vaste plaine brune. L'odeur de l'automne, odeur triste des terres nues et mouillées, des feuilles tombées, de l'herbe morte, rendait plus épais et plus lourd l'air stagnant du soir. Les paysans travaillaient encore, épars dans les champs, en attendant l'heure de l'Angélus[2] qui les rappellerait aux fermes dont on apercevait, çà et là, les toits de chaume à travers les branches des arbres dépouillés qui garantissaient contre le vent les clos de pommiers.

Au bord d'un chemin, sur un tas de hardes[3], un tout petit enfant, assis les jambes ouvertes, jouait avec une pomme de terre qu'il laissait parfois tomber dans sa robe[4], tandis que cinq femmes, courbées et la croupe[5] en l'air, piquaient[6] des brins de colza dans la plaine voisine. D'un mouvement leste et continu, tout le long du grand bourrelet de terre que la charrue venait de retourner, elles

---

1. Publié dans *Gil Blas* du 30 avril au 4 mai 1886 (L.F.). — **2.** Premier mot d'une prière catholique en l'honneur de la Vierge, dont la sonnerie rythmait le travail trois fois par jour dans les campagnes (voir le très célèbre tableau de Millet : *L'Angélus* ou *Le Repas des moissonneurs* qui donne de la Normandie une image idyllique). — **3.** Vêtements usagés servant de vagues chiffons. — **4.** Vêtement porté à l'époque par tous les bébés et jeunes enfants, garçons ou filles. — **5.** Le terme, réservé aux animaux, donne le ton de la description très dure des paysans et de leur vie. — **6.** Aujourd'hui on dirait « repiquaient », c'est-à-dire mettre en terre de jeunes plants issus de pépinière.



« On apercevait, çà et là, les toits de chaume à travers les branches des arbres dépouillés qui garantissaient contre le vent les clos de pommiers. »
Lithographie de Charpentier.

enfonçaient une pointe de bois, puis jetaient aussitôt dans ce trou la plante un peu flétrie déjà qui s'affaissait sur le côté, puis elles recouvraient la racine et continuaient leur travail.

Un homme qui passait, un fouet[1] à la main et les pieds nus dans des sabots, s'arrêta près de l'enfant, le prit et l'embrassa. Alors une des femmes se redressa et vint à lui. C'était une grande fille rouge[2], large du flanc, de la taille et des épaules, une haute femelle normande, aux cheveux jaunes, au teint de sang.

Elle dit, d'une voix résolue :

---

1. À conduire les chevaux. — **2.** Façon de dire qu'elle est rousse ou qu'elle a le teint très coloré ; la brutalité de la description culmine dans le terme de « femelle ».

« Te v'là[1], Césaire, eh ben[2] ? »

L'homme, un garçon maigre à l'air triste, murmura :

« Eh ben, rien de rien, toujou d' même !

— I ne veut pas ?

— I ne veut pas.

— Qué que tu vas faire ?

— J'sais-ti ?

— Va-t'en vé[3] l' curé.

— J' veux ben.

— Vas-y à c't' heure.

— J' veux ben. »

Et ils se regardèrent. Il tenait toujours l'enfant dans ses bras. Il l'embrassa de nouveau et le remit sur les hardes des femmes.

À l'horizon, entre deux fermes, on apercevait une charrue que traînait un cheval et que poussait un homme. Ils passaient tout doucement, la bête, l'instrument et le laboureur, sur le ciel terne du soir.

La femme reprit :

« Alors, qué qu'i dit, ton pé[4] ?

— I dit qu'i n' veut point.

— Pourquoi ça qu'i ne veut point ? »

Le garçon montra d'un geste l'enfant qu'il venait de remettre à terre, puis, d'un regard, il indiqua l'homme qui poussait la charrue, là-bas.

Et il prononça : « Parce que c'est à li[5], ton éfant. »

La fille haussa les épaules, et d'un ton colère[6] : « Pardi, tout l' monde le sait ben, qu' c'est à Victor. Et pi[7] après ?

---

1. Tous les dialogues de la nouvelle sont écrits dans cette transcription du parler paysan normand que Maupassant adopte volontiers pour produire un effet soit de couleur locale (avec des tournures dialectales : « J' sais-ti ? », « j'verrons » p. 156, « éfant » pour « enfant ») soit populaire (« I » pour « il », « à » pour « de » p. 114) qui est de tradition dans la littérature française dès que l'on met en scène des paysans (voir Molière, *Dom Juan*). — **2.** Pour « bien ». — **3.** Pour « voir ». — **4.** Pour « père ». — **5.** Pour « lui ». — **6.** Emploi du terme en adjectif un peu vieilli ou archaïsant (toujours employé à propos d'une personne du peuple, comme si l'on reproduisait ainsi son langage). — **7.** Pour « puis ».

j'ai fauté[1] ! j' suis-ti la seule ? Ma mé[2] aussi avait fauté, avant mé[3], et pi la tienne itou[4], avant d'épouser ton pé ! Qui ça qui n'a point fauté dans l' pays ? J'ai fauté avec Victor, vu qu'i m'a prise dans la grange comme j' dormais, ça, c'est vrai ; et pi j'ai r'fauté que je n' dormais point[5]. J' l'aurais épousé pour sûr, n'eût-il point été[6] un serviteur. J' suis-ti moins vaillante pour ça ? »

L'homme dit simplement :

« Mé, j' te veux ben telle que t'es, avec ou sans l'éfant. N'y a que mon pé qui m'oppose[7]. J' verrons tout d' même à régler ça. »

Elle reprit :

« Va-t'en vé l' curé à c't' heure.

— J'y vas. »

Et il se remit en route de son pas lourd de paysan ; tandis que la fille, les mains sur les hanches, retournait piquer son colza.

En effet l'homme qui s'en allait ainsi, Césaire Houlbrèque, le fils du vieux sourd Amable Houlbrèque, voulait épouser, malgré son père, Céleste Lévesque, qui avait eu un enfant de Victor Lecoq, simple valet employé alors dans la ferme de ses parents et mis dehors pour ce fait.

Aux champs, d'ailleurs, les hiérarchies de caste n'existent point[8], et si le valet est économe, il devient, en prenant une ferme à son tour, l'égal de son ancien maître.

Césaire Houlbrèque s'en allait donc, un fouet sous le bras, ruminant ses idées, et soulevant l'un après l'autre

---

1. Les relations sexuelles avant le mariage sont condamnées par l'Église et par une bourgeoisie volontiers bien pensante (voir « Rosalie Prudent » ou, plus bas, la condamnation de Victor par ses parents). — **2.** Pour « mère ». — **3.** Pour « moi ». — **4.** De même. Les historiens s'accordent à dire que les conceptions prénuptiales ont toujours été relativement nombreuses en Normandie. — **5.** Maupassant montre fréquemment les jeunes filles surprises une première fois dans une sorte de viol mais consentantes ensuite (voir « Rosalie Prudent » ou « Un fils »). — **6.** S'il n'avait pas été. — **7.** Tournure normande : qui s'oppose à moi, qui contrarie mes projets (L.F.). — **8.** Voir la même affirmation dans « Histoire d'une fille de ferme » (1881) : « Car dans la campagne tous sont à peu près égaux. » On peut donc supposer que Victor ne peut épouser une fille aussi pauvre que lui.

ses lourds sabots englués de terre. Certes, il voulait épouser Céleste Lévesque, il la voulait avec son enfant, parce que c'était la femme qu'il lui fallait. Il n'aurait pas su dire pourquoi ; mais il le savait, il en était sûr. Il n'avait qu'à la regarder pour en être convaincu, pour se sentir tout drôle, tout remué, comme abêti de contentement. Ça lui faisait même plaisir d'embrasser le petit, le petit de Victor, parce qu'il était sorti d'elle[1].

Et il regardait, sans haine, le profil lointain de l'homme qui poussait sa charrue sur le bord de l'horizon.

Mais le père Amable[2] ne voulait pas de ce mariage. Il s'y opposait avec un entêtement de sourd, avec un entêtement furieux.

Césaire avait beau lui crier dans l'oreille, dans celle qui entendait encore quelques sons :

« J' vous soignerons ben, mon pé. J' vous dis que c'est une bonne fille et pi vaillante, et pi d'épargne. »

Le vieux répétait : « Tant que j' vivrai, j' verrai point ça. »

Et rien ne pouvait le vaincre, rien ne pouvait fléchir sa rigueur. Un seul espoir restait à Césaire. Le père Amable avait peur du curé par appréhension de la mort qu'il sentait approcher. Il ne redoutait pas beaucoup le Bon Dieu, ni le diable, ni l'enfer, ni le purgatoire[3], dont il n'avait aucune idée, mais il redoutait le prêtre, qui lui représentait l'enterrement, comme on pourrait redouter les médecins par horreur des maladies. Depuis huit jours, Céleste, qui connaissait cette faiblesse du vieux, poussait Césaire à aller trouver le curé : mais Césaire hésitait toujours, parce qu'il n'aimait point beaucoup non plus les robes noires,

---

1. Le paysan de « Histoire d'une fille de ferme » est, lui aussi, heureux d'accueillir l'enfant d'un autre. — **2.** Le code civil a repoussé à 25 ans pour les garçons l'âge à partir duquel ils peuvent se marier sans le consentement paternel. Mais Amable invoque une interdiction définitive liée aux usages dans les campagnes : Césaire travaille d'ailleurs chez son père, ce qui accentue sa dépendance (voir une interdiction tout aussi définitive dans « Joséphine »). — **3.** Lieu où les âmes des pécheurs séjournent un temps plus ou moins long (en fonction de la gravité de leurs fautes) avant de gagner le paradis. Prières et dons réduisent le temps de purgatoire (voir plus loin).

qui lui représentaient, à lui, des mains toujours tendues pour des quêtes ou pour le pain bénit[1].

Il venait pourtant de se décider et il s'en allait vers le presbytère, en songeant à la façon dont il allait conter son affaire.

L'abbé Raffin, un petit prêtre vif, maigre[2] et jamais rasé, attendait l'heure de son dîner en se chauffant les pieds au feu de sa cuisine.

Dès qu'il vit entrer le paysan, il demanda, en tournant seulement la tête :

« Eh bien, Césaire, qu'est-ce que tu veux ?

— J' voudrais vous causer, m'sieu l' curé. »

L'homme restait debout, intimidé, tenant sa casquette d'une main et son fouet de l'autre.

« Eh bien, cause. »

Césaire regardait la bonne, une vieille qui traînait ses pieds en mettant le couvert de son maître sur un coin de table, devant la fenêtre. Il balbutia :

« C'est que, c'est quasiment une confession[3]. »

Alors l'abbé Raffin considéra avec soin son paysan ; il vit sa mine confuse, son air gêné, ses yeux errants, et il ordonna :

« Maria, va-t'en cinq minutes à ta chambre, que je cause avec Césaire. »

La servante jeta sur l'homme un regard colère[4], et s'en alla en grognant.

L'ecclésiastique reprit : « Allons, maintenant défile ton chapelet[5]. »

Le gars hésitait toujours, regardait ses sabots, remuait sa casquette ; puis, tout à coup, il se décida :

« V'là : j' voudrais épouser Céleste Lévesque.

---

1. Dans certaines campagnes, chaque paroissien devait à son tour assurer la distribution de pain bénit à la sortie de la messe. Maupassant présente toujours les paysans normands comme extrêmement avares. — **2.** Cet abbé semble plus proche de ses paroissiens que le prêtre trop gras de « La Petite Roque » (voir p. 41). — **3.** Autrement dit la conversation exige le secret. — **4.** Voir note 7, p. 25. — **5.** Métaphore qui représente l'enchaînement du discours comme la suite des grains de l'instrument de prière.

— Eh bien, mon garçon, qui est-ce qui t'en empêche ?

— C'est l' pé qui n' veut point.

— Ton père ?

— Oui, mon pé.

— Qu'est-ce qu'il dit, ton père ?

— I dit qu'alle[1] a eu un éfant.

— Elle n'est pas la première à qui ça arrive, depuis notre mère Ève.

— Un éfant avec Victor, Victor Lecoq, le domestique à Anthime Loisel.

— Ah ! ah !... Alors, il ne veut pas ?

— I ne veut point.

— Mais là, pas du tout ?

— Pas pu qu'une bourrique qui r'fuse d'aller[2], sauf vot' respect.

— Qu'est-ce que tu lui dis, toi, pour le décider ?

— J' li dis qu' c'est eune bonne fille, et pi vaillante, et pi d'épargne.

— Et ça ne le décide pas. Alors tu veux que je lui parle.

— Tout juste. Vous l' dites !

— Et qu'est-ce que je lui raconterai, moi, à ton père ?

— Mais... c' que vous racontez au sermon[3] pour faire donner des sous. »

Dans l'esprit du paysan tout l'effort de la religion consistait à desserrer les bourses, à vider les poches des hommes pour emplir le coffre du ciel. C'était une sorte d'immense maison de commerce dont les curés étaient les commis, commis sournois, rusés, dégourdis comme personne, qui faisaient les affaires du Bon Dieu au détriment des campagnards.

Il savait fort bien que les prêtres rendaient des services, de grands services aux plus pauvres, aux malades, aux mourants, assistaient, consolaient, conseillaient, soutenaient, mais tout cela moyennant finances, en échange de

---

1. Pour « elle ». — **2.** Une ânesse qui refuse d'avancer. — **3.** Discours, souvent moralisateur, que le prêtre prononce durant la messe et à l'issue duquel avait lieu la quête.

pièces blanches[1], de bel argent luisant dont on payait les sacrements et les messes, les conseils et la protection, le pardon des péchés et les indulgences[2], le purgatoire et le paradis, suivant les rentes et la générosité du pécheur.

L'abbé Raffin, qui connaissait son homme et qui ne se fâchait jamais, se mit à rire.

« Eh bien, oui, je lui raconterai ma petite histoire, à ton père, mais toi, mon garçon, tu y viendras, au sermon. »

Houlbrèque tendit la main pour jurer :

« Foi d' pauvre homme, si vous faites ça pour mé, j' le promets.

— Allons, c'est bien. Quand veux-tu que j'aille le trouver, ton père ?

— Mais l' pu tôt s'ra le mieux, anuit[3] si vous le pouvez.

— Dans une demi-heure alors, après souper.

— Dans une demi-heure.

— C'est entendu. À bientôt, mon garçon.

— À la revoyure, m'sieu l' curé ; merci ben.

— De rien, mon garçon. »

Et Césaire Houlbrèque rentra chez lui, le cœur allégé d'un grand poids.

Il tenait à bail une petite ferme, toute petite, car ils n'étaient pas riches, son père et lui. Seuls avec une servante, une enfant de quinze ans qui leur faisait la soupe, soignait les poules, allait traire les vaches et battait le beurre, ils vivaient péniblement, bien que Césaire fût un bon cultivateur. Mais ils ne possédaient ni assez de terres, ni assez de bétail, pour gagner plus que l'indispensable.

Le vieux ne travaillait plus. Triste comme tous les sourds, perclus de douleurs, courbé, tortu[4], il s'en allait par les champs, appuyé sur son bâton, en regardant les bêtes et les hommes d'un œil dur et méfiant. Quelquefois

---

1. Pièces d'argent. Voir la hantise de dépenser des pièces d'argent par exemple dans « L'Aveu » ou « Le Parapluie ». — 2. Bonnes actions, dévotions ou dons faits à l'Église, qui accordent aux chrétiens la certitude d'aller plus rapidement au paradis. — 3. Terme dialectal : aujourd'hui (L.F.). — 4. Ce terme vieilli, équivalent de tordu, a subsisté pour désigner les membres contrefaits.

il s'asseyait sur le bord d'un fossé et demeurait là, sans remuer, pendant des heures, pensant vaguement aux choses qui l'avaient préoccupé toute sa vie, au prix des œufs et des grains, au soleil et à la pluie qui gâtent ou font pousser les récoltes. Et, travaillés par les rhumatismes, ses vieux membres buvaient encore l'humidité du sol, comme ils avaient bu depuis soixante-dix ans la vapeur des murs de sa chaumière basse, coiffée aussi de paille humide[1].

Il rentrait à la tombée du jour, prenait sa place au bout de la table, dans la cuisine, et, quand on avait posé devant lui le pot de terre brûlé qui contenait sa soupe, il l'enfermait dans ses doigts crochus, qui semblaient avoir gardé la forme ronde du vase, et il se chauffait les mains, hiver comme été, avant de se mettre à manger, pour ne rien perdre, ni une parcelle de chaleur qui vient du feu, lequel coûte cher, ni une goutte de soupe où on a mis de la graisse et du sel, ni une miette de pain qui vient du blé.

Puis il grimpait, par une échelle, dans un grenier où il avait sa paillasse, tandis que le fils couchait en bas, au fond d'une sorte de niche près de la cheminée, et que la servante s'enfermait dans une espèce de cave, un trou noir qui servait autrefois à emmagasiner les pommes de terre.

Césaire et son père ne causaient presque jamais. De temps en temps seulement, quand il s'agissait de vendre une récolte ou d'acheter un veau, le jeune homme prenait l'avis du vieux, et formant un porte-voix de ses deux mains, il lui criait ses raisons dans la tête ; et le père Amable les approuvait ou les combattait d'une voix lente et creuse venue du fond de son ventre.

Un soir donc Césaire, s'approchant de lui comme s'il s'agissait de l'acquisition d'un cheval ou d'une génisse,

---

1. Un an avant la publication par Zola de *La Terre*, Maupassant fait une description misérabiliste de la vie paysanne en Normandie. Si on a pu reprocher à Zola de n'avoir vu que de très loin les réalités rurales, les quelques enquêtes sérieuses faites à cette époque (par exemple : Layet A., *Hygiène et habitation des paysans. Étude sur la vie matérielle des campagnards en Europe*, 1882) confirment la pauvreté insalubre de l'habitation paysanne.

lui avait communiqué, à pleins poumons, dans l'oreille, son intention d'épouser Céleste Lévesque.

Alors le père s'était fâché. Pourquoi ? Par moralité ? Non sans doute. La vertu d'une fille n'a guère d'importance aux champs. Mais son avarice, son instinct profond, féroce, d'épargne, s'était révolté à l'idée que son fils élèverait un enfant qu'il n'avait pas fait lui-même. Il avait pensé tout à coup, en une seconde, à toutes les soupes qu'avalerait le petit avant de pouvoir être utile dans la ferme ; il avait calculé toutes les livres de pain, tous les litres de cidre que mangerait et que boirait ce galopin jusqu'à son âge de quatorze ans ; et une colère folle s'était déchaînée en lui contre Césaire qui ne pensait pas à tout ça.

Et il avait répondu, avec une force de voix inusitée :

« C'est-il que t'as perdu le sens ? »

Alors Césaire s'était mis à énumérer ses raisons, à dire les qualités de Céleste, à prouver qu'elle gagnerait cent fois ce que coûterait l'enfant. Mais le vieux doutait de ces mérites, tandis qu'il ne pouvait douter de l'existence du petit ; et il répondait, coup sur coup, sans s'expliquer davantage :

« J' veux point ! J' veux point ! Tant que j' vivrai, ça n' se f'ra point ! »

Et depuis trois mois ils en restaient là, sans en démordre l'un et l'autre, reprenant, une fois par semaine au moins, la même discussion, avec les mêmes arguments, les mêmes mots, les mêmes gestes et la même inutilité.

C'est alors que Céleste avait conseillé à Césaire d'aller demander l'aide de leur curé.

En rentrant chez lui le paysan trouva son père attablé déjà, car il s'était mis en retard par sa visite au presbytère.

Ils dînèrent en silence, face à face, mangèrent un peu de beurre sur leur pain, après la soupe, en buvant un verre de cidre ; puis ils demeurèrent immobiles sur leurs chaises, à peine éclairés par la chandelle que la petite servante avait apportée pour laver les cuillers, essuyer les

verres et tailler à l'avance les croûtes[1] pour le déjeuner de l'aurore.

Un coup retentit contre la porte qui s'ouvrit aussitôt, et le prêtre parut. Le vieux leva sur lui ses yeux inquiets, pleins de soupçons, et, prévoyant un danger, il se disposait à grimper son échelle, quand l'abbé Raffin lui mit la main sur l'épaule et lui hurla contre la tempe.

« J'ai à vous causer, père Amable. »

Césaire avait disparu, profitant de la porte restée ouverte. Il ne voulait pas entendre, tant il avait peur ; il ne voulait pas que son espoir s'émiettât à chaque refus obstiné de son père ; il aimait mieux apprendre d'un seul coup la vérité, bonne ou mauvaise, plus tard ; et il s'en alla dans la nuit. C'était un soir sans lune, un soir sans étoiles, un de ces soirs brumeux où l'air semble gras d'humidité. Une odeur vague de pommes flottait auprès des cours, car c'était l'époque où on ramassait les plus précoces, les pommes « euribles[2] » comme on dit au pays du cidre. Les étables, quand Césaire longeait leurs murs, soufflaient par leurs étroites fenêtres leur odeur chaude de bêtes vivantes endormies sur le fumier ; et il entendait au pied des écuries le piétinement des chevaux restés debout, et le bruit de leurs mâchoires tirant et broyant le foin des râteliers.

Il allait devant lui en pensant à Céleste. Dans cet esprit simple, chez qui les idées n'étaient guère encore que des images nées directement des objets, les pensées d'amour ne se formulaient que par l'évocation d'une grande fille rouge[3], debout dans un chemin creux, et riant, les mains sur les hanches.

C'est ainsi qu'il l'avait aperçue le jour où commença son désir pour elle. Il la connaissait cependant depuis l'enfance, mais jamais, comme ce matin-là, il n'avait pris garde à elle. Ils avaient causé quelques minutes ; puis il

---

1. Représentation péjorative des tranches de pain mises dans l'assiette et sur lesquelles on verse la soupe (voir note 1, p. 173). — **2.** Encore un terme dialectal : hâtif ou précoce (L.F.). — **3.** Reprise des images de la p. 154, mais comme adoucies par le sentiment de Césaire.

était parti ; et tout en marchant il répétait : « Cristi, c'est une belle fille tout de même. C'est dommage qu'elle ait fauté avec Victor. » Jusqu'au soir il y songea ; et le lendemain aussi.

Quand il la revit, il sentit quelque chose qui lui chatouillait le fond de la gorge, comme si on lui eût enfoncé une plume de coq[1] par la bouche dans la poitrine ; et depuis lors, toutes les fois qu'il se trouvait près d'elle, il s'étonnait de ce chatouillement nerveux qui recommençait toujours.

En trois semaines il se décida à l'épouser, tant elle lui plaisait. Il n'aurait pu dire d'où venait cette puissance sur lui, mais il l'exprimait par ces mots : « J'en sieu possédé », comme s'il eût porté en lui l'envie de cette fille aussi dominatrice qu'un pouvoir d'enfer. Il ne s'inquiétait guère de sa faute. Tant pis après tout ; cela ne la gâtait point ; et il n'en voulait pas à Victor Lecoq.

Mais si le curé allait ne pas réussir, que ferait-il ? Il n'osait y penser tant cette inquiétude le torturait.

Il avait gagné le presbytère, et il s'était assis auprès de la petite barrière de bois pour attendre la rentrée du prêtre.

Il était là depuis une heure peut-être, quand il entendit des pas sur le chemin, et il distingua bientôt, quoique la nuit fût très sombre, l'ombre plus noire encore de la soutane.

Il se dressa, les jambes cassées, n'osant plus parler, n'osant point savoir.

L'ecclésiastique l'aperçut et dit gaiement :

« Eh bien, mon garçon, ça y est. »

Césaire balbutia : « Ça y est... pas possible !

— Oui, mon gars, mais point sans peine. Quelle vieille bourrique[2] que ton père ! »

Le paysan répétait : « Pas possible !

---

1. Si, généralement, pour Maupassant, l'amour est le produit d'un déterminisme biologique puissant, le sentiment amoureux des campagnards est le plus souvent décrit avec des images empruntées au monde animal. — 2. Le curé, très proche de ses paroissiens, reprend le terme déjà employé par Césaire (voir p. 159).

— Mais oui. Viens-t'en me trouver demain, midi, pour décider la publication des bans. »

L'homme avait saisi la main de son curé. Il la serrait, la secouait, la broyait en bégayant :

« Vrai... Vrai... Vrai... M'sieu l' curé... Foi d'honnête homme... vous m' verrez dimanche... à vot' sermon. »

II

La noce eut lieu vers la mi-décembre. Elle fut simple, les mariés n'étant pas riches. Césaire, vêtu de neuf, se trouva prêt dès huit heures du matin pour aller querir sa fiancée et la conduire à la mairie ; mais comme il était trop tôt, il s'assit devant la table de la cuisine et attendit ceux de la famille et les amis qui devaient venir le prendre.

Depuis huit jours il neigeait, et la terre brune, la terre déjà fécondée par les semences d'automne était devenue livide, endormie sous un grand drap de glace.

Il faisait froid dans les chaumières coiffées d'un bonnet blanc ; et les pommiers ronds dans les cours semblaient fleuris, poudrés comme au joli mois de leur épanouissement.

Ce jour-là, les gros nuages du nord, les nuages gris chargés de cette pluie mousseuse avaient disparu, et le ciel bleu se déployait au-dessus de la terre blanche sur qui le soleil levant jetait des reflets d'argent.

Césaire regardait devant lui, par la fenêtre, sans penser à rien, heureux.

La porte s'ouvrit, deux femmes entrèrent, des paysannes endimanchées, la tante et la cousine du marié, puis trois hommes, ses cousins, puis une voisine. Ils s'assirent sur des chaises, et ils demeurèrent immobiles et silencieux, les femmes d'un côté de la cuisine, les hommes de l'autre, saisis soudain de timidité, de cette tristesse

embarrassée qui prend les gens assemblés pour une cérémonie. Un des cousins demanda bientôt :

« C'est-il point l'heure ? »

Césaire répondit :

« Je crais[1] ben que oui.

— Allons, en route », dit un autre.

Ils se levèrent. Alors Césaire, qu'une inquiétude venait d'envahir, grimpa l'échelle du grenier pour voir si son père était prêt. Le vieux, toujours matinal d'ordinaire, n'avait point encore paru. Son fils le trouva sur sa paillasse, roulé dans sa couverture, les yeux ouverts, et l'air méchant.

Il lui cria dans le tympan :

« Allons, mon pé, levez-vous. V'là l' moment d' la noce. »

Le sourd murmura d'une voix dolente :

« J' peux pu. J'ai quasiment eune froidure qui m'a g'lé l' dos. J' peux pu r'muer. »

Le jeune homme, atterré, le regardait, devinant sa ruse.

« Allons, pé, faut vous y forcer.

— J' peux point.

— Tenez, j' vas vous aider. »

Et il se pencha vers le vieillard, déroula sa couverture, le prit par les bras et le souleva. Mais le père Amable se mit à gémir :

« Hou ! hou ! hou ! qué misère ! hou, hou, j' peux point. J'ai l' dos noué. C'est que'que vent qu'aura coulé par çu[2] maudit toit. »

Césaire comprit qu'il ne réussirait pas, et furieux pour la première fois de sa vie contre son père, il lui cria :

« Eh ben, vous n' dînerez point, puisque j' faisons le r'pas à l'auberge à Polyte[3]. Ça vous apprendra à faire le têtu. »

Et il dégringola l'échelle, puis se mit en route, suivi de ses parents et invités.

Les hommes avaient relevé leurs pantalons pour n'en

---

1. Pour « crois ». — 2. Pour « ce ». — 3. Version populaire du prénom Hippolyte (voir « L'Aveu »).

point brûler le bord dans la neige ; les femmes tenaient haut leurs jupes, montraient leurs chevilles maigres, leurs bas de laine grise ; leurs quilles osseuses, droites comme des manches à balai. Et tous allaient en se balançant sur leurs jambes, l'un derrière l'autre, sans parler, tout doucement, par prudence, pour ne point perdre le chemin disparu sous la nappe plate, uniforme, ininterrompue des neiges.

En approchant des fermes, ils apercevaient une ou deux personnes les attendant pour se joindre à eux ; et la procession s'allongeait sans cesse, suivant les contours invisibles du chemin, avait l'air d'un chapelet vivant, aux grains noirs, ondulant par la campagne blanche.

Devant la porte de la fiancée, un groupe nombreux piétinait sur place en attendant le marié. On l'acclama quand il parut ; et bientôt Céleste sortit de sa chambre, vêtue d'une robe bleue, les épaules couvertes d'un petit châle rouge, la tête fleurie d'oranger.

Mais chacun demandait à Césaire :

« Ous qu'est ton pé ? »

Il répondait avec embarras :

« I' ne peut plus se r'muer, vu les douleurs. »

Et les fermiers hochaient la tête d'un air incrédule et malin.

On se mit en route vers la mairie. Derrière les futurs époux, une paysanne portait l'enfant de Victor, comme s'il se fût agi d'un baptême ; et les paysans, deux par deux, à présent, accrochés par le bras, s'en allaient dans la neige avec des mouvements de chaloupe sur la mer.

Après que le maire eut lié les fiancés dans la petite maison municipale, le curé les unit à son tour dans la modeste maison du Bon Dieu. Il bénit leur accouplement [1] en leur promettant la fécondité, puis il leur prêcha les vertus matrimoniales, les simples et saines vertus des champs, le travail, la concorde et la fidélité, tandis que

1. Encore un terme brutal dont il est peu probable que le curé l'ait prononcé et qui prend donc une valeur ironique.

l'enfant, pris de froid, piaillait derrière le dos de la mariée.

Dès que le couple reparut sur le seuil de l'église, des coups de fusil[1] éclatèrent dans le fossé du cimetière. On ne voyait que le bout des canons d'où sortaient de rapides jets de fumée ; puis une tête se montra qui regardait le cortège ; c'était Victor Lecoq célébrant le mariage de sa bonne amie, fêtant son bonheur en lui jetant ses vœux avec les détonations de la poudre. Il avait embauché des amis, cinq ou six valets laboureurs pour ces salves de mousqueterie. On trouva qu'il se conduisait bien.

Le repas eut lieu à l'auberge de Polyte Cacheprune. Vingt couverts avaient été mis dans la grande salle où l'on dînait aux jours de marché, et l'énorme gigot tournant devant la broche, les volailles rissolées sous leur jus, l'andouille grésillant sur le feu vif et clair, emplissaient la maison d'un parfum épais, de la fumée des charbons francs arrosés de graisses, de l'odeur puissante et lourde des nourritures campagnardes.

On se mit à table à midi ; et la soupe aussitôt coula dans les assiettes. Les figures s'animaient déjà ; les bouches s'ouvraient pour crier des farces, les yeux riaient avec des plis malins. On allait s'amuser, pardi.

La porte s'ouvrit, et le père Amable parut. Il avait un air mauvais, une mine furieuse, et il se traînait sur ses bâtons, en geignant à chaque pas pour indiquer sa souffrance.

On s'était tu en le voyant paraître ; mais soudain, le père Malivoire, son voisin, un gros plaisant qui connaissait toutes les manigances des gens, se mit à hurler, comme faisait Césaire, en formant porte-voix de ses mains : « Hé, vieux dégourdi, t'en as-ti un nez, d'avoir senti de chez té la cuisine à Polyte. »

Un rire énorme jaillit des gorges, Malivoire, excité par

---

1. Il s'agit d'une sorte de « charivari », coutume qui fait chahuter collectivement tout mariage qui enfreint les règles tacites de la communauté villageoise (remariage des veufs, différence d'âge, mariage avec une personne étrangère au groupe, etc.).

le succès, reprit : « Pour les douleurs, y a rien de tel qu'eune cataplasme d'andouille ! Ça tient chaud l' ventre, avec un verre de trois-six[1] !... »

Les hommes poussaient des cris, tapaient la table du poing, riaient de côté en penchant et relevant leur torse comme s'ils eussent fait marcher une pompe. Les femmes gloussaient comme des poules, les servantes se tordaient, debout contre les murs. Seul le père Amable ne riait pas et attendait, sans rien répondre, qu'on lui fît place.

On le casa au milieu de la table, en face de sa bru, et dès qu'il fut assis, il se mit à manger. C'était son fils qui payait, après tout, il fallait prendre sa part. À chaque cuillerée de soupe qui lui tombait dans l'estomac, à chaque bouchée de pain ou de viande écrasée sur ses gencives, à chaque verre de cidre et de vin qui lui coulait par le gosier, il croyait regagner quelque chose de son bien, reprendre un peu de son argent que tous ces goinfres dévoraient, sauver une parcelle de son avoir, enfin. Et il mangeait en silence avec une obstination d'avare qui cache des sous, avec la ténacité sombre qu'il apportait autrefois à ses labeurs persévérants.

Mais tout à coup il aperçut au bout de la table l'enfant de Céleste sur les genoux d'une femme, et son œil ne le quitta plus. Il continuait à manger, le regard attaché sur le petit, à qui sa gardienne mettait parfois entre les lèvres un peu de fricot[2] qu'il mordillait. Et le vieux souffrait plus des quelques bouchées sucées par cette larve que de tout ce qu'avalaient les autres.

Le repas dura jusqu'au soir. Puis chacun rentra chez soi.

Césaire souleva le père Amable.

« Allons, mon pé, faut retourner », dit-il. Et il lui mit ses deux bâtons aux mains. Céleste prit son enfant dans

---

1. Expression populaire par laquelle on désignait un alcool extrêmement fort (L.F.). — **2.** Plat de viande et de légumes, en ragoût (voir p. 178).



« Il aperçut [...] l'enfant de Céleste [...], à qui sa gardienne mettait parfois entre les lèvres un peu de fricot qu'il mordillait. »

Jean-François Millet, *La Bouillie*, Montpellier.

ses bras, et ils s'en allèrent, lentement, par la nuit blafarde qu'éclairait la neige.

Le vieux sourd, aux trois quarts gris, rendu plus méchant par l'ivresse, s'obstinait à ne pas avancer. Plusieurs fois même il s'assit, avec l'idée que sa bru pourrait prendre froid ; et il geignait, sans prononcer un mot, poussant une sorte de plainte longue et douloureuse.

Lorsqu'ils furent arrivés chez eux, il grimpa aussitôt dans son grenier, tandis que Césaire installait un lit pour l'enfant auprès de la niche profonde où il allait s'étendre avec sa femme. Mais comme les nouveaux mariés ne dormirent point tout de suite, ils entendirent longtemps le vieux qui remuait sur sa paillasse et même il parla haut plusieurs fois, soit qu'il rêvât, soit qu'il laissât s'échapper

sa pensée par sa bouche, malgré lui, sans pouvoir la retenir sous l'obsession d'une idée fixe.

Quand il descendit par son échelle, le lendemain, il aperçut sa bru qui faisait le ménage.

Elle lui cria : « Allons mon pé, dépêchez-vous, v'là d' la bonne soupe. »

Et elle posa au bout de la table le pot rond de terre noire plein de liquide fumant. Il s'assit, sans rien répondre, prit le vase brûlant, s'y chauffa les mains selon sa coutume : et, comme il faisait grand froid, il le pressa même contre sa poitrine pour tâcher de faire entrer en lui, dans son vieux corps roidi par les hivers, un peu de la vive chaleur de l'eau bouillante.

Puis il chercha ses bâtons et s'en alla dans la campagne glacée, jusqu'à midi, jusqu'à l'heure du dîner, car il avait vu, installé dans une grande caisse à savon[1], le petit de Céleste qui dormait encore.

Il n'en prit point son parti. Il vivait dans la chaumière, comme autrefois, mais il avait l'air de ne plus en être, de ne plus s'intéresser à rien, de regarder ces gens, son fils, la femme et l'enfant comme des étrangers qu'il ne connaissait pas, à qui il ne parlait jamais.

L'hiver s'écoula. Il fut long et rude. Puis le premier printemps fit repartir les germes ; et les paysans, de nouveau, comme des fourmis laborieuses, passèrent leurs jours dans les champs, travaillant de l'aurore à la nuit, sous la bise et sous les pluies, le long des sillons de terre brune qui enfantaient le pain des hommes.

L'année s'annonçait bien pour les nouveaux époux. Les récoltes poussaient drues et vivaces ; on n'eut point de gelées tardives ; et les pommiers fleuris laissaient tomber dans l'herbe leur neige rose et blanche qui promettait pour l'automne une grêle de fruits[2].

Césaire travaillait dur, se levait tôt et rentrait tard, pour économiser le prix d'un valet.

---

1. Récupérée à l'épicerie, c'est le berceau classique des pauvres gens. — **2.** L'évocation du cycle naturel et d'une dure vie de travail tient lieu de commentaire sur la vie du couple.

Sa femme lui disait quelquefois :
« Tu t' f'ras du mal, à la longue. »
Il répondait : « Pour sûr non, ça me connaît. »
Un soir, pourtant, il rentra si fatigué qu'il dut se coucher sans souper. Il se leva à l'heure ordinaire le lendemain ; mais il ne put manger, malgré son jeûne de la veille ; et il dut rentrer au milieu de l'après-midi pour se reposer de nouveau. Dans la nuit, il se mit à tousser ; et il se retournait sur sa paillasse, fiévreux, le front brûlant, la langue sèche, dévoré d'une soif ardente.
Il alla pourtant jusqu'à ses terres au point du jour ; mais le lendemain on dut appeler le médecin qui le jugea fort malade, atteint d'une fluxion de poitrine.
Et il ne quitta plus la niche obscure qui lui servait de couche. On l'entendait tousser, haleter et remuer au fond de ce trou. Pour le voir, pour lui donner des drogues, lui poser les ventouses, il fallait apporter une chandelle à l'entrée. On apercevait alors sa tête creuse, salie par sa barbe longue, au-dessous d'une dentelle épaisse de toiles d'araignée qui pendaient et flottaient, remuées par l'air. Et les mains du malade semblaient mortes sur les draps gris.
Céleste le soignait avec une activité inquiète, lui faisait boire les remèdes, lui appliquait les vésicatoires [1], allait et venait par la maison ; tandis que le père Amable restait au bord de son grenier, guettant de loin le creux sombre où agonisait son fils. Il n'en approchait point, par haine de la femme, boudant comme un chien jaloux.
Six jours encore se passèrent ; puis un matin, comme Céleste, qui dormait maintenant par terre sur deux bottes de paille défaites, allait voir si son homme se portait mieux, elle n'entendit plus son souffle rapide sortir de sa couche profonde. Effrayée, elle demanda :
« Eh ben, Césaire, qué que tu dis anuit [2] ? »
Il ne répondit pas.

---

1. Comme plus haut les ventouses, médicaments ou techniques faisant sur la peau des cloques (vésicules), utilisés autrefois pour soigner les affections respiratoires. — **2.** Voir note 3, p. 160.

Elle étendit la main pour le toucher et rencontra la chair glacée de son visage. Elle poussa un grand cri, un long cri de femme épouvantée. Il était mort.

À ce cri, le vieux sourd apparut au haut de son échelle ; et comme il vit Céleste s'élancer dehors pour chercher du secours, il descendit vivement, tâta à son tour la figure de son fils et, comprenant soudain, alla fermer la porte en dedans, pour empêcher la femme de rentrer et reprendre possession de sa demeure, puisque son fils n'était plus vivant.

Puis il s'assit sur une chaise à côté du mort.

Des voisins arrivaient, appelaient, frappaient. Il ne les entendait pas. Un d'eux cassa la vitre de la fenêtre et sauta dans la chambre. D'autres le suivirent ; la porte de nouveau fut ouverte ; et Céleste reparut, pleurant toutes ses larmes, les joues enflées et les yeux rouges. Alors le père Amable, vaincu, sans dire un mot, remonta dans son grenier.

L'enterrement eut lieu le lendemain ; puis, après la cérémonie, le beau-père et la belle-fille se trouvèrent seuls dans la ferme, avec l'enfant.

C'était l'heure ordinaire du dîner. Elle alluma le feu, tailla la soupe [1], posa les assiettes sur la table, tandis que le vieux, assis sur une chaise, attendait, sans paraître la regarder.

Quand le repas fut prêt, elle lui cria dans l'oreille :

« Allons, mon pé, faut manger. »

Il se leva, prit place au bout de la table, vida son pot, mâcha son pain verni de beurre, but sec deux verres de cidre, puis s'en alla.

C'était un de ces jours tièdes, un de ces jours bienfaisants où la vie fermente, palpite, fleurit sur toute la surface du sol.

Le père Amable suivait un petit sentier à travers les

---

1. Désignait à l'origine la tranche de pain posée dans les assiettes (voir note 1, p. 163) ; « tremper la soupe » (voir plus bas), c'est servir le bouillon par-dessus, donc servir le repas.

champs. Il regardait les jeunes blés et les jeunes avoines[1], en songeant que son éfant était sous terre à présent, son pauvre éfant. Il s'en allait de son pas usé, traînant la jambe et boitillant. Et comme il était tout seul dans la plaine, tout seul sous le ciel bleu, au milieu des récoltes grandissantes, tout seul avec les alouettes qu'il voyait planer sur sa tête, sans entendre leur chant léger, il se mit à pleurer en marchant.

Puis il s'assit auprès d'une mare et resta là jusqu'au soir à regarder les petits oiseaux qui venaient boire ; puis, comme la nuit tombait, il rentra, soupa sans dire un mot et grimpa dans son grenier.

Et sa vie continua comme par le passé. Rien n'était changé, sauf que son fils Césaire dormait au cimetière.

Qu'aurait-il fait, le vieux ? Il ne pouvait plus travailler, il n'était bon maintenant qu'à manger les soupes trempées[2] par sa belle-fille. Et il les mangeait en silence, matin et soir, et guettant d'un œil furieux le petit qui mangeait aussi, en face de lui, de l'autre côté de la table. Puis il sortait, rôdait par le pays à la façon d'un vagabond, allait se cacher derrière les granges pour dormir une heure ou deux, comme s'il eût redouté d'être vu, puis il rentrait à l'approche du soir.

Mais de grosses préoccupations commençaient à hanter l'esprit de Céleste. Les terres avaient besoin d'un homme qui les surveillât et les travaillât. Il fallait que quelqu'un fût là, toujours, par les champs, non pas un simple salarié, mais un vrai cultivateur, un maître, qui connût le métier et eût le souci de la ferme. Une femme seule ne pouvait gouverner la culture, suivre le prix des grains, diriger la vente et l'achat du bétail. Alors les idées entrèrent dans sa tête, des idées simples, pratiques, qu'elle ruminait

---

1. Les paysages successivement décrits (travaux d'automne, nuit pluvieuse de l'intervention du curé, hiver « livide » de la noce, printemps brutalement coupé par la mort de Césaire, etc.) rythment le récit en un cycle biologique parallèle à l'histoire, souvent en opposition avec ce que vivent les personnages, accentuant la tonalité sombre de la nouvelle. — **2.** Voir p. 173.

toutes les nuits. Elle ne pouvait se remarier avant un an[1] et il fallait, tout de suite, sauver des intérêts pressants, des intérêts immédiats.

Un seul homme la pouvait tirer d'embarras, Victor Lecoq, le père de son enfant. Il était vaillant, entendu[2] aux choses de la terre ; il aurait fait, avec un peu d'argent de poche, un excellent cultivateur. Elle le savait, l'ayant connu à l'œuvre chez ses parents.

Donc un matin, le voyant passer sur la route avec une voiture de fumier, elle sortit pour l'aller trouver. Quand il l'aperçut, il arrêta ses chevaux et elle lui dit, comme si elle l'avait rencontré la veille :

« Bonjour, Victor ; ça va toujours ? »

Il répondit : « Ça va toujours et d' vot' part ?

— Oh ! mé, ça irait n'était que j' sieus[3] seule à la maison, c' qui m' donne du tracas, vu les terres. »

Alors ils causèrent longtemps appuyés contre la roue de la lourde voiture. L'homme parfois se grattait le front sous sa casquette et réfléchissait, tandis qu'elle, les joues rouges, parlait avec ardeur, disait ses raisons, ses combinaisons, ses projets d'avenir ; à la fin il murmura :

« Oui, ça se peut. »

Elle ouvrit la main comme un paysan qui conclut un marché, et demanda :

« C'est dit ? »

Il serra cette main tendue.

« C'est dit.

— Ça va pour dimanche alors.

— Ça va pour dimanche.

— Allons, bonjour, Victor.

— Bonjour, madame[4] Houlbrèque. »

---

1. La durée minimale du deuil pour les femmes. — 2. Emploi vieilli (subsistant dans « un air entendu ») pour « qui s'y connaît, s'y entend ». — 3. Pour « je suis ». — 4. Victor la traite en femme mariée mais aussi en maîtresse d'une ferme alors qu'il n'est que domestique.

III

Ce dimanche-là, c'était la fête du village, la fête annuelle et patronale qu'on nomme assemblée[1], en Normandie.

Depuis huit jours on voyait venir par les routes au pas lent de rosses grises ou rougeâtres, les voitures foraines où gîtent les familles ambulantes des coureurs de foire, directeurs de loteries, de tirs, de jeux divers, ou montreurs de curiosités que les paysans appellent « Faiseux vé de quoi[2] ».

Les carrioles sales, aux rideaux flottants, accompagnées d'un chien triste, allant, tête basse, entre les roues, s'étaient arrêtées l'une après l'autre sur la place de la mairie. Puis une tente s'était dressée devant chaque demeure voyageuse, et dans cette tente on apercevait par les trous de la toile des choses luisantes qui surexcitaient l'envie et la curiosité des gamins.

Dès le matin de la fête, toutes les baraques s'étaient ouvertes, étalant leurs splendeurs de verre et de porcelaine ; et les paysans, en allant à la messe, regardaient déjà d'un œil candide et satisfait ces boutiques modestes qu'ils revoyaient pourtant chaque année.

Dès le commencement de l'après-midi, il y eut foule sur la place. De tous les villages voisins les fermiers arrivaient, secoués avec leurs femmes et leurs enfants dans les chars à bancs à deux roues qui sonnaient la ferraille en oscillant comme des bascules. On avait dételé chez des amis ; et les cours des fermes étaient pleines d'étranges guimbardes grises, hautes, maigres, crochues, pareilles aux animaux à longues pattes du fond des mers.

Et chaque famille, les mioches devant, les grands derrière, s'en venait à l'assemblée à pas tranquilles, la mine souriante, et les mains ouvertes, de grosses mains rouges,

---

1. Noter le caractère satirique de toute la description. — **2.** Littéralement : qui font voir ce qu'il y a.

osseuses, accoutumées au travail et qui semblaient gênées de leur repos.

Un faiseur de tours jouait du clairon ; l'orgue de Barbarie des chevaux de bois égrenait dans l'air ses notes pleurardes et sautillantes ; la roue des loteries grinçait comme les étoffes qu'on déchire ; les coups de carabine claquaient de seconde en seconde. Et la foule lente passait mollement devant les baraques à la façon d'une pâte qui coule, avec des remous de troupeau, des maladresses de bêtes pesantes, sorties par hasard.

Les filles, se tenant par le bras par rangs de six ou huit, piaillaient[1] des chansons ; les gars les suivaient en rigolant, la casquette sur l'oreille et la blouse raidie par l'empois[2], gonflée comme un ballon bleu.

Tout le pays était là, maîtres, valets et servantes.

Le père Amable lui-même, vêtu de sa redingue[3] antique et verdâtre, avait voulu voir l'assemblée ; car il n'y manquait jamais.

Il regardait les loteries, s'arrêtait devant les tirs pour juger les coups, s'intéressait surtout à un jeu très simple qui consistait à jeter une grosse boule de bois dans la bouche ouverte d'un bonhomme peint sur une planche.

On lui tapa soudain sur l'épaule. C'était le père Malivoire qui cria : « Eh ! mon pé, j' vous invite à bé[4] une fine. »

Et ils s'assirent devant la table d'une guinguette installée en plein air. Ils burent une fine, puis deux fines, puis trois fines ; et le père Amable recommença à errer dans l'assemblée. Ses idées devenaient un peu troubles, il souriait sans savoir de quoi, il souriait devant les loteries, devant les chevaux de bois, et surtout devant le jeu de massacre. Il y demeura longtemps, ravi quand un amateur abattait le gendarme ou le curé, deux autorités qu'il redoutait d'instinct. Puis il retourna s'asseoir à la guin-

---

1. Même terme évoquant de jeunes volailles dans « La Petite Roque », p. 43. — **2.** Apprêt qui sert à empeser les tissus quand on les repasse (*cf.* l'adjectif « empesé »). — **3.** Une des formes du mot redingote inusitée aujourd'hui. — **4.** Pour « boire ».

guette et but un verre de cidre pour se rafraîchir. Il était tard, la nuit venait. Un voisin le prévint :

« Vous allez rentrer après le fricot[1], mon pé. »

Alors il se mit en route vers la ferme. Une ombre douce, l'ombre tiède des soirs de printemps[2], s'abattait lentement sur la terre.

Quand il fut devant sa porte, il crut voir par la fenêtre éclairée deux personnes dans la maison. Il s'arrêta, fort surpris, puis il entra et il aperçut Victor Lecoq assis devant la table, en face d'une assiette pleine de pommes de terre et qui soupait juste à la place de son fils.

Et soudain il se retourna comme s'il voulait s'en aller. La nuit était noire à présent. Céleste s'était levée et lui criait :

« V'nez vite, mon pé, y a du bon ragoût pour fêter l'assemblée. »

Alors il obéit par inertie, et s'assit, regardant tour à tour l'homme, la femme, l'enfant. Puis il se mit à manger doucement, comme tous les jours.

Victor Lecoq semblait chez lui, causait[3] de temps en temps avec Céleste, prenait l'enfant sur ses genoux et l'embrassait. Et Céleste lui redonnait de la nourriture, lui versait à boire, paraissait contente en lui parlant. Le père Amable les suivait d'un regard fixe sans entendre ce qu'ils disaient. Quand il eut fini de souper (et il n'avait guère mangé, tant il se sentait le cœur retourné), il se leva, et au lieu de monter à son grenier comme tous les soirs il ouvrit la porte de la cour et sortit dans la campagne.

Lorsqu'il fut parti, Céleste, un peu inquiète, demanda :

« Qué qui fait ? »

Victor, indifférent, répondit :

« T'en éluge point[4]. I rentrera ben quand i s'ra las. »

Alors elle fit le ménage, lava les assiettes, essuya la

---

1. Le terme, équivalent de ragoût employé plus bas (voir note 2, p. 169), désigne par métonymie le repas. — **2.** Encore un paysage qui souligne par contraste une étape du drame. — **3.** Opposer à ce qui était dit de Césaire p. 161. — **4.** Expression normande : « ne t'en inquiète point » (L.F.).

table, tandis que l'homme se déshabillait avec tranquillité. Puis il se glissa dans la couche obscure et profonde où elle avait dormi avec Césaire.

La porte de la cour se rouvrit. Le père Amable reparut. Dès qu'il fut entré, il regarda de tous les côtés, avec des allures de vieux chien qui flaire. Il cherchait Victor Lecoq. Comme il ne le voyait point, il prit la chandelle sur la table et s'approcha de la niche sombre où son fils était mort. Dans le fond il aperçut l'homme allongé sous les draps et qui sommeillait déjà. Alors le sourd se retourna doucement, reposa la chandelle, et ressortit encore une fois dans la cour.

Céleste avait fini de travailler, elle avait couché son fils, mis tout en place, et elle attendait pour s'étendre à son tour aux côtés de Victor, que son beau-père fût revenu.

Elle demeurait assise sur une chaise, les mains inertes, le regard vague.

Comme il ne rentrait point, elle murmura avec ennui, avec humeur :

« I nous f'ra brûler pour quatre sous de chandelle, ce vieux fainéant. »

Victor répondit au fond de son lit :

« V'là plus d'une heure qu'il est dehors, faudrait voir s'il n' dort point sur l' banc d'vant la porte. »

Elle annonça : « J'y vas », se leva, prit la lumière et sortit en faisant un abat-jour de sa main pour distinguer dans la nuit.

Elle ne vit rien devant la porte, rien sur le banc, rien sur le fumier, où le père avait coutume de s'asseoir au chaud quelquefois.

Mais comme elle allait rentrer, elle leva par hasard les yeux vers le grand pommier qui abritait l'entrée de la ferme, et elle aperçut tout à coup deux pieds, deux pieds d'homme qui pendaient à la hauteur de son visage.

Elle poussa des cris terribles : « Victor ! Victor ! Victor ! »

Il accourut en chemise. Elle ne pouvait plus parler, et,

tournant la tête pour ne pas voir, elle indiquait l'arbre de son bras tendu.

Ne comprenant point, il prit la chandelle afin de distinguer, et il aperçut, au milieu des feuillages éclairés en dessous, le père Amable, pendu très haut par le cou au moyen d'un licol[1] d'écurie.

Une échelle restait appuyée contre le tronc du pommier.

Victor courut chercher une serpe, grimpa dans l'arbre et coupa la corde. Mais le vieux était déjà froid, et il tirait la langue horriblement, avec une affreuse grimace[2].

---

1. Lanière de cuir qui sert à tenir les chevaux. — 2. Selon les confidences d'une amie de Maupassant, cette nouvelle était la préférée de l'écrivain qui en aurait tenu le sujet de son frère (L.F.).

BIOBIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

5 août 1850. — Naissance de Maupassant, déclarée survenue au château de Miromesnil (Seine-Maritime).

1861-1869. — Années de collège (Yvetot, Rouen). Flaubert lit les premiers essais de Maupassant ; il le conseille et le guide.

Juillet 1870. — Guerre franco-prussienne. Maupassant est attaché aux bureaux de l'Intendance à Rouen.

Septembre 1870. — Désastre de Sedan ; déchéance de l'Empire ; invasion du territoire par les troupes ennemies.

1872. — Maupassant entre, comme employé, au ministère de la Marine ; il y restera jusqu'en 1879, date de son passage au ministère de l'Instruction publique.

1873-1874. — Joyeuses parties de canotage, deux fois par semaine, à Argenteuil et Bezons.

1875. — Publication du premier conte de Maupassant dans l'*Almanach lorrain de Pont-à-Mousson*. Durant plusieurs années (1872-1880), Maupassant use des libertés que lui offre le ministère pour faire de nombreux séjours en Normandie, à Étretat en particulier, où il se fera construire une maison après le succès de *Boule de suif* et de *La Maison Tellier*. À l'occasion de ses vagabondages, il rencontre Courbet et surtout Monet.

1877. — Maupassant se lie avec les futurs « naturalistes » du groupe de Médan (Zola, Huysmans, Céard, Alexis, Hennique).

1879. — Il devient secrétaire de Xavier Charmes au ministère de l'Instruction publique.

1880. — Publication de *Des vers*, puis de « Boule de suif » dans le recueil collectif *Les Soirées de Médan*.
Mort de Flaubert, le 8 mai.
Maupassant loue une maison en bord de Seine, à Sartrouville (août) ; il renouvellera cette location en 1881 et 1882.
Désormais, l'écrivain se consacre essentiellement à son activité littéraire.
Il publie régulièrement dans les journaux et les revues, notamment au *Gaulois* et à *Gil Blas*.
Lecture de Schopenhauer.

1881. — *La Maison Tellier*. En juillet-août, voyage en Algérie.
Par l'intermédiaire de Tourgueniev, l'œuvre de Maupassant est introduite en Russie.

1882. — Première édition de *Mademoiselle Fifi*. Publication, le 19 avril dans *Gil Blas*, du conte « Père inconnu », qui deviendra « Un fils » dans les *Contes de la bécasse*. Tous les contes du recueil seront publiés, cette année et au début de la suivante, soit dans *Le Gaulois*, soit dans *Gil Blas* (le plus souvent sous le pseudonyme de Maufrigneuse). En juillet, voyage en Bretagne. Au cours de cette année, Maupassant quitte définitivement le ministère de l'Instruction publique. Il travaille à son roman *Une vie*, dont certaines situations se retrouvent dans plusieurs contes.

1883. — Le 27 février, naissance, « de père inconnu », du premier enfant de Joséphine Litzelmann : le père inconnu serait Maupassant. Le 20 mars, il signe avec Rouveyre et Blond un contrat d'édition pour les *Contes de la bécasse*, au prix de 40 centimes par exemplaire jusqu'à trois mille, et un franc au-delà, à titre de droits d'auteur. Au début d'avril, il renvoie les premières épreuves qu'il n'a pu relire lui-même, en raison de troubles des yeux. Début mai, il en adresse la suite à l'éditeur. Le volume paraît durant l'été alors que l'auteur est à Rouen. Cette même année, publication de *Une vie* et d'une première édition de *Clair de lune*.

1884. — *Au soleil* (récit de voyage), *Les Sœurs Rondoli, Yvette.* Maupassant travaille à *Bel-Ami* (achevé fin octobre). Nouvelles éditions de *Des vers* et de *Clair de lune.*

Mars, début d'une brève correspondance avec Marie Bashkirtseff. Ce même mois, les grandes lignes du recueil *Miss Harriet* (qui s'appelle encore *Miss Hastings*) sont arrêtées : Maupassant corrige les épreuves au début d'avril, malgré une affection des yeux, tandis qu'il donne « L'Héritage » à *La Vie militaire* (15 mars-26 avril).

Le 22 avril, achevé d'imprimer de *Miss Harriet* ; mise en vente le 28.

1885[1]. — En novembre, puis en décembre et encore en janvier de l'année suivante, Maupassant séjourne à Antibes, dans une villa louée pour la circonstance. Antibes sert de cadre à « Sur les chats » et à « Madame Parisse ». Il avait déjà séjourné dans le Midi, à Cannes, un peu moins de deux ans auparavant (voir « L'Ermite » et « Julie Romain »). « La Petite Roque » paraît en feuilleton dans *Gil Blas* du 18 au 23 décembre.

Bel-Ami, Yvette, Contes du jour et de la nuit, Toine.

1886. — La période des fêtes (Premier de l'An, les Rois) suggère à Maupassant des contes de circonstance : « L'Épave », « Mademoiselle Perle ». L'idée d'un nouveau recueil de contes se fait jour, mais l'écrivain ne veut pas risquer de le lancer en même temps que *L'Œuvre* de Zola (paru fin mars) : *La Petite Roque* est donc imprimée aussitôt après et mise en vente le 10 mai.

Maupassant commence à être sujet à un inquiétant besoin de déplacements : c'est l'époque de la « vie

---

1. On ne développe ici que ce qui concerne *La Petite Roque.* Pour plus de détails, le lecteur voudra bien se reporter aux chronologies des *Contes et Nouvelles*, bibliothèque de la Pléiade, 2 vol., Gallimard, tirages revus, 1985 et 1986.

errante », titre donné à un recueil de souvenirs de voyage.
Monsieur Parent, Mont-Oriol.

1887. — Seconde édition des *Contes de la bécasse.* Publication du *Horla* (contes).

1888. — *Le Rosier de Madame Husson*, recueil de contes ; *Pierre et Jean* (roman).

1889-1890. — *Fort comme la mort, Notre cœur* (romans) ; *La Main gauche, L'Inutile Beauté* (nouvelles). La santé de Maupassant s'altère gravement.

1891. — Dernières ébauches : *L'Âme étrangère, L'Angélus.*

1892. — Dans la nuit du 1er au 2 janvier, Maupassant tente de se donner la mort. Il est admis à la maison de santé du docteur Blanche, à Passy. Il n'en sortira plus.

1893. — 6 juillet : mort de Maupassant. Service funèbre le 8, et inhumation au cimetière Montparnasse.

Quelques lectures

ANTOINE, Régis, « Structure de la tentation dans les contes cauchois de Maupassant », *Les Amis de Flaubert*, n° 38, 1971.

BESNARD-COURSODON, Micheline, *Étude thématique et structurale de l'œuvre de Maupassant : le piège*, Nizet, 1973.

BONNEFIS, Philippe, « Catoptrique du nom », *La Chose capitale*, Travaux et recherches de l'Université de Lille-III, Presses Universitaires de Lille, 1971.

BONNEFIS, Philippe, *Comme Maupassant*, Presses Universitaires de Lille, 1981.

BUISINE, Alain, « Tel fils, quel père ? », *Le Naturalisme*, colloque de Cerisy, U.G.E., 10/18, 1978.

CASTEX, Pierre-Georges, *Le Conte fantastique en France de Nodier à Maupassant*, Corti, nouvelle édition 1971.

CHESSEX, Jacques, *Maupassant et les autres*, Ramsay, 1981.

COGNY, Pierre, « La structure de la farce chez Guy de Maupassant », *Europe*, 1969.

DELAISEMENT, Gérard, « Maupassant et l'enfant », *Les Cahiers naturalistes*, n° 14, 1960.

DELAISEMENT, Gérard, *Guy de Maupassant, le témoin, l'homme, le critique*, C.N.D.P., Orléans-Tours, 1984.

LANOUX, Armand, *Maupassant le Bel-Ami*, nouvelle édition, Grasset, 1979.

MAYNIAL, Édouard, « Maupassant et la Normandie », *Cahiers de l'Association Internationale des Études françaises*, n° 6, juillet 1954.

Paysage normand dans la littérature et dans l'art (Le), publication de l'Université de Rouen, P.U.F., 1980.

SCHMIDT, Albert-Marie, *Maupassant*, Le Seuil, 1962.

VANOYE, Francis, *Les Problèmes de la narration dans* La Petite Roque *de Maupassant*, thèse. Université de Paris-VII, 1974.

VANOYE, Francis, « Le dit et le non-dit dans quelques textes de Maupassant », *Le Discours et le Sujet*, Paris-X, 1972-1973.

VIAL, André-Marc, *Guy de Maupassant et l'art du roman*, Nizet, 1954.

VIAL, André-Marc, *Faits et significations*, Nizet, 1974.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Table

Composition réalisée par Nord Compo

Achevé d'imprimer en juillet 2008, en France sur Presse Offset par
Maury-Imprimeur - 45330 Malesherbes
N° d'imprimeur : 138976
Dépôt légal 1re publication : novembre 1972
Édition 20 - juillet 2008
LIBRAIRIE GÉNÉRALE FRANÇAISE - 31, rue de Fleurus -75278 Paris Cedex 06

30/1191/3

Maupassant
La Petite Roque

« Un livre fort et qui dure, qui agit longuement dans notre mémoire. C'est que Maupassant agit en nous comme une substance vénéneuse, et qu'il nous contraint à son tour, qu'il nous lie à son désir, à son effroi, à ses éblouissements noirs, en nous faisant ses témoins et ses complices. J'aime cet envoûtement et cette peur. J'aime ces paysages et ces figures. Et j'admire de plus en plus cet art, sublime et délétère, qui m'apparaît, même sous ses aspects ensoleillés ou voluptueux, comme une décisive écriture de la mort. »

Jacques Chessex.

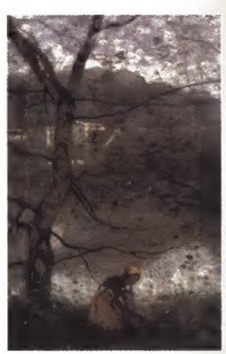
Neuf contes où les hommes ne conduisent pas leur destinée, neuf contes où l'homme est le jouet de ses passions, où Maupassant se penche sur la misère des humbles et la cruauté de l'homme pour l'homme.



Classiques

Collection Classiques *dirigée par Michel Zink et Michel Jarrety.*

Édition de Louis Forestier.



Couverture : Corot, *Ville-d'Avray, ou l'Étang vu à travers la feuillée.* The Metropolitan Museum of Art, New York.

texte intégral

30 / 1191 / 3
Prix France TTC
2,75 €

ISBN 978-2-253-03017-1

